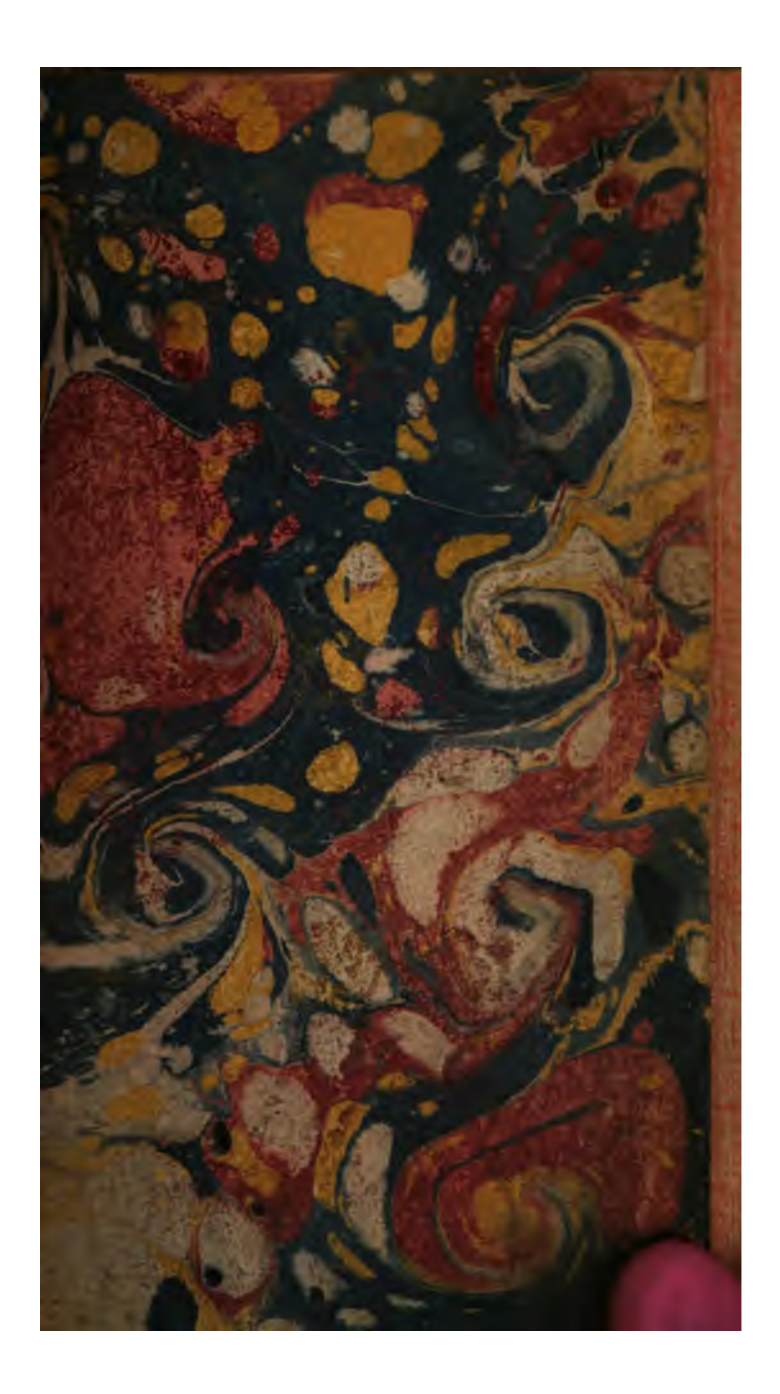




ENSE LIBERTATEM PETIT
C. B. Caldwell.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME TROISIÉME;

Contenant l'Hiſtoire du Théatre François, la Vie de M. de Corneille, les Reflexions ſur la Poëtique, & les Diſcours Académiques.

Tome III. Titre



A Melpomene il a rendu son Trone.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoise, des Sciences, & des Belles-Lettres, & de la Societé Royale de Londres.

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE.

TOME TROISIÉME.

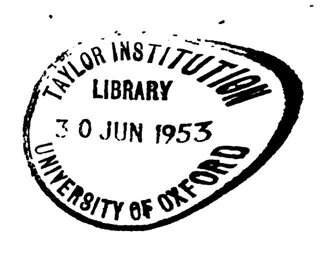


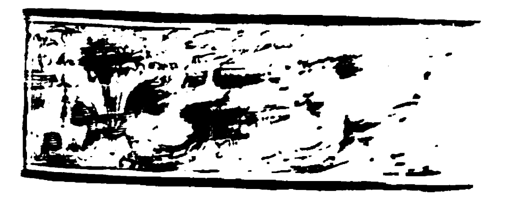
A PARIS, AU PALAIS,

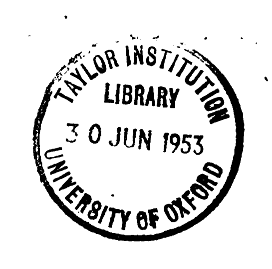
Chez BERNARD BRUNET, Fils, à l'Envie.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.









VIE

DE

M. CORNEILLE,

AVEC

L'HISTOIRE

DU THEATRE FRANÇOIS

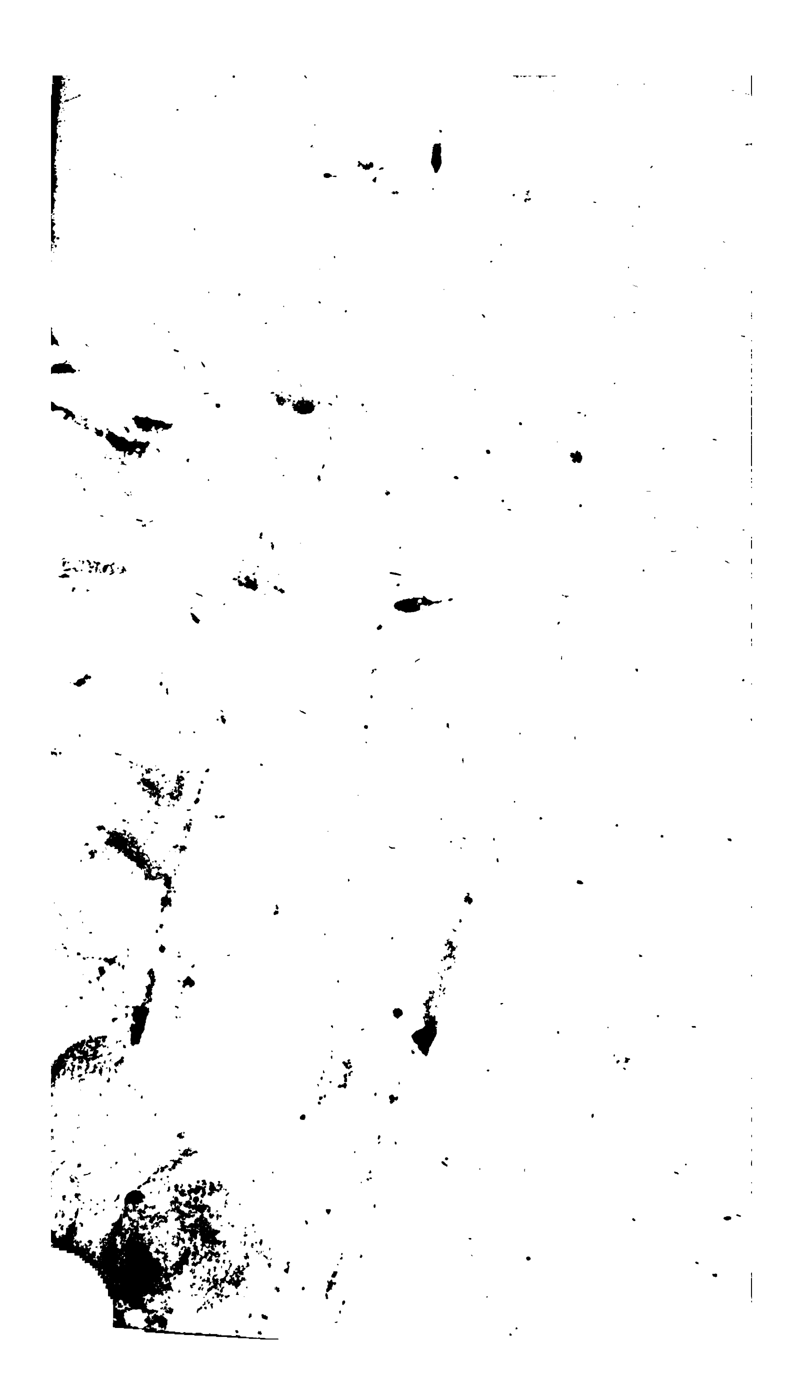
JUSQU'A LUI,

ET

Des Réflexions sur la Poetique.



A Vie de M. Corneille, comme particulier, n'a rien d'assés important pour meriter d'être écrite, & à le regarder comme un Auteur illustre, sa Vie est proprement l'Histoire de ses Ouvrages. Mais cette Histoire demande naturel-



naissance les Poetes qui écrivirent en *Roman*, c'est-à-dire en langue Romaine corrompue, qui étoit devenue la seule Langue vulgaire. Ils se firent davantage connoître dans le douziéme Siécle sous les noms de *Trouverres* ou *Troubadours*, *Conteours*, *Chanterres & Jongleours*. Les Trouverres ou Conteours étoient les vrais Poetes, ils inventoient les Sujets, & les mettoient en rimes, les Chanterres & Jongleours ne faisoient que chanter les Poesies sur leurs Instrumens. On les appelloit aussi *Menestrels*.

Les origines de toutes choses nous sont presque toujours cachées, & c'est un assés agréable spectacle perdu pour notre curiosité ; mais heureusement nous retrouvons ici une origine de la Poesie à peu près telle qu'elle a dû être chés les plus anciens Grecs. La Nature seule faisoit ces Poetes dont nous parlons, & l'art ni l'étude ne lui en pouvoient disputer l'honneur. A l'égard des Trouverres, les Grecs ni les Latins n'avoient jamais été ; personne sans exception n'entendoit le Grec ; il n'y avoit que quelques Ecclesiastiques qui entendissent le Latin ; & les Gens

habiles sçavoient par tradition qu'il y avoit eu des Anciens. Aussi leurs Ouvrages étoient-ils sans regles, sans élevation, sans justesse; en récompense on y trouvoit une simplicité qui se rend son Lecteur favorable, une naïveté qui fait rire sans paroître trop ridicule, & quelquefois des traits de genie imprévûs & assés agréables.

Le chant a fait naître la Poesie, ou l'a du moins accompagnée dans sa naissance, tous les Vers des Trouverres ont été faits pour être chantés. Quelquefois durant le repas d'un Prince on voyoit arriver un Trouverre inconnu avec ses Ménestrels ou Jongleours, & il leur faisoit chanter sur leurs Harpes ou Vielles les Vers qu'il avoit composés. Ceux qui faisoient les *sons* aussi-bien que les *mots* étoient les plus estimés. On dit qu'encore aujourd'hui en Perse les Poetes n'ont point d'autre fonction que d'aller par les Cabarets, comme nos Vielleurs, divertir ceux qui veulent bien qu'il leur en coute quelque chose.

Parmi les anciens Trouverres si semblables à des Vielleurs, il s'en trouve un grand nombre qui portent de si

beaux noms, qu'il n'y a point aujourd'hui de grand Seigneur qui ne fût bienheureux d'en descendre. Tel qui par les partages de sa famille n'avoit que la moitié ou le quart d'un vieux Château bien Seigneurial, alloit quelque tems courir le monde en rimant, & revenoit acquerir le reste du Château.

On les payoit en *armes*, *draps*, *&* *chevaux*, & pour ne rien déguiser on leur donnoit aussi de l'argent; mais pour rendre les récompenses des Gens de qualité plus honnêtes & plus dignes d'eux, les Princesses & les plus grandes Dames y joignoient souvent leurs faveurs. Elles étoient fort foibles contre les beaux esprits. Si l'on est étonné que dans une Nation telle que la Françoise, qui avoit toujours meprisé les Lettres, & qui n'est pas même encore bien revenue de cette espece de barbarie, des Gentilshommes & de grands Seigneurs s'amusassent à faire des Vers, je ne puis répondre autre chose sinon que ces Vers là se faisoient sans étude & sans science, & que par consequent ils ne deshonoroient pas la Noblesse. Je ne ferois pas si bien connoître ces

Poetes par tout ce que je pourrois dire d'eux, que par quelques morceaux de leurs Ouvrages, que j'ai crû que l'on me permettroit de rapporter ici. Peut-être que je sortirai un peu des bornes de l'Histoire du Theatre, mais j'espere qu'une matiere assés agréable par elle-même, & assés peu traitée me feroit obtenir ma grace des plus séveres Lecteurs.

Voici deux petits fragmens assés bons de Christien de Troies.

Puisque vos plaist, or m'escoutés
Cuer & oreilles me prestés,
Car parolle oüie est perdue
S'elle n'est de cuer entendue,
Qu'as oreilles vient la parole
Ainsi comme li vent qui vole,
Més ni arreste ne demore,
Ains s'en part en molt petit d'ore,
Se li cuer n'est si éveillé
Qu'al prendre soit appareillé,
Et qu'il la puisse en son venir
Prendre & enclorre & retenir.

Et celui-ci,

Car tiex à pauvre Cuer & lasche,
Quant voit un preudhom qui entache

De sor soi tote une besongne,
Li cort sus, & si jette fors
Le pauvre Cuer qu'il a el cors,
Et si li donne plainement
Cuer de preud homme & hardement.

Hébert dans le Roman des sept Sages a dit une chose digne du plus habile d'entre eux.

Rien tant ne greve à menteor,
A Larron, ne à Robeor,
N'a mauvais hom quiex qui soit,
Comme verités quand l'apperçoit,
Et verités est la maçûe.
Qui tot le monde occit & tue.

Ceci de Thibault Roi de Navarre, n'est-il pas joli ?

De bien amer ne puet nus enseignier,
Fors que li Cuers qui done le talent,
Qui bien ame de fin cuer loyaument,
Cil en sçait plus, & moins s'en puet aidier.

Monseigneur Gaces Brulés Chevalier, fort aimé de ce Roi de Navarre, peut paroître digne de sa faveur par cet échantillon de sa Poesie.

Damors me plain & dis pourquoi,
Car ceux qui la trahissent voy,

Souvent à leur joye venir,
Et gi fail par ma bonne foy :
Qu'Amors por esaucier sa loy
Veut ses ennemis retenir,
De sens li vient si com je croy,
Qu'a siens ne puet elle faillir.

Ne plairoit-on pas encore aujourd'hui en disant aussi naturellement & aussi tendrement que le Vidame de Chartres.

Douce dolor est la moie,
Car tant en ai le mal chier
Que tout le mont n'en prendroie,
S'il me convenoit changier.

S'il ne falloit que prouver la Noblesse des Trouverres ou Troubadours, je ferois paroître encore ici des Comtes de la Marche, d'Anjou, de Provence, des Ducs de Bretagne, de Brabant, & même l'Empereur Frederic Barberousse, car je ne daignerois pas conter les Seigneurs d'un moindre rang, dont le nombre est presque incroyable; mais je croi qu'il vaut mieux continuer à choisir quelques-uns de leurs meilleurs morceaux, sans avoir égard à la qualité des Auteurs.

Peyre Remond le Proux Provençal, a dit assés galamment.

Uno doulour senty venir
Al cor d'un angoyssous afan,
Lou Mége que my pot guarir
My vol en dyetta tenir,
Comme lous autres Meges fan.

Robert de Reims dans un grand morceau d'antitheses sur l'Amour, n'a mal rencontré en celles-ci.

Amours va par avanture,
Chacun y pert, & gaagne,
Par outrage & par mesure
Sane chacun & me hagne.
Eurs & mes adventure
Sont tosjors en sa compaigne.
Pour cest raison & droiture
Que chacun sen lot & plagne.

Finissons & peut-être trop tard, par ces Vers d'Eustace li Peintre, à sa Maîtresse.

Dame ou tous biens crest & naist & esclaire,
A qui biauté nulle autre ne se prend,
Dont sans menrir ne pourroit-on retraire
Fors grant valeur, & bon enseignement,

Qu'il n'y fault rien, fors mercy seulement;
Bien sont vos faits & vos doux ris contraire.
Cuer sans mercy, & semblant débonnaire,
Hé Diex pourquoi ensemble les consent?

Ces étincelles de Poesies parurent principalement dans les deux extremités du Royaume, en Provence & en Picardie. Les Provençaux aidés de leur Soleil, auroient dû avoir l'avantage; mais il faut avouer que les Picards ne leur céderent en rien.

La plus grande gloire de la Poesie Provençale, est d'avoir pour fille la Poesie Italienne. L'art de rimer passa de Provence en Italie, & Dante & Petrarque firent bien leur profit de la lecture des Troubadours, & par une juste reconnoissance ils ont parlé avec éloge de la plusspart d'entre-eux, surtout du grand Arnaud Daniel. Petrarque eut encore une obligation plus particuliere à la Provence, tout le monde sçait qu'il fut inspiré par une Provençale.

Qui croiroit que le Ménestrel Rutebeuf, Hébers, & d'autres Auteurs aussi inconnus, & en apparence aussi méprisables fussent les originaux des meilleurs Contes de Bocace? Qui croiroit

que Bocace eût pillé ces pauvres Gens-là ? Il l'a fait cependant, il leur a pris le Palefrenier qui étant tondu va tondre tous les autres; le Mari Jaloux qui confesse sa femme, le Berçeau, & quelques autres encore qui ne sont certainement pas des plus mauvais. Leurs Auteurs les appelloient des *Fabliaux*, & plusieurs de leurs Ouvrages portent ce titre.

Ils avoient encore des *Fabliaux* Moraux ou Allegoriques. Tel est le Roman de la Rose, dont les personnages sont *Jalousie*, *Bel acceuil*, *Faux semblant*, &c. Tel, le Tournoyement de l'Antechrist, qui est un combat des vertus & des vices. Tel, le Roman de Richart de l'Isle ou *Honte* & *Puterie* ont debat; *Puterie* irritée de ce que *Honte* ne la veut suivre pour lui faire honneur, la prend, la jette d'un Pont de Paris dans la Seine, où la pauvre Honte se noye, *dont vient que plus n'y a Honte dans Paris*.

Ces Poetes ont traité aussi des morceaux de l'Histoire de leur tems & plus souvent des Histoires fabuleuses; mais la matiere la plus commune, principalement pour les Poetes de qualité, c'est l'Amour.

Il étoit dans l'ordre qu'avec l'esprit poetique il se répandît en France un esprit de galanterie. Il y avoit en Provence la fameuse *Cour d'Amour*, & la Picardie rivale de la Provence, avoit aussi *ses Plaids & Gieux sous l'Ormel.* Ces *Gieux*, & la *Cour d'Amour* étoient des assemblées de Gentilshommes & de Dames, *qui s'exerçoient à la courtoisie & gentillesse*, & décidoient avec de certaines formes, & avec autorité, les questions galantes qui étoient portées à leur Tribunal.

Par exemple, on demandoit *à Nosseigneurs, & Dames de la Cour d'Amour*, ou *du Gieu sous l'Ormel lequel vaudroit mieux pour une Dame, ou un Amant qui est nice, ou un qui sçait plus du Siecle? S'il y a plus d'honneur à conquerir celle qui aime, ou celle qui onc n'aima? Si l'Amant se mariant à sa mie, perd l'envie qu'il souloit avoir de chanter? Lequel la Dame devroit choisir ou d'un voyage de son Amant à la Croisade contre Mainfroy, ou d'un Mariage à autre qu'elle? Lequel doit plus faire pour sa Dame, ou celui qui a, ou celui qui espere? Lequel vous aimeriés mieux, jouir votre Rival & vous, ou ni l'un ni l'autre? Vous ayés gagné une Dame que chacun gagne à*

ſon tour, avés-vous perdu ou gagné? Sur ces ſortes de ſujets l'on faiſoit les chanſons du *Jeu parti*, c'eſt-à-dire qui contenoient les demandes & les réponſes de part & d'autre. Il y a telle de ces queſtions qui pourroit fournir à une des plus ſpirituelles converſations de Cyrus & de Clélie, & peut-être y auroit-il lieu de s'étonner, que des Siecles d'ailleurs ſi peu éclairés, en ſçuſſent tant; mais il les faut regarder comme des jeunes perſonnes qui ont de bonne-heure l'eſprit formé ſur la galanterie.

Nous avons encore un Recueil de ces Jugemens galans, ou du moins, faits à leur imitation, ſous le titre d'*Arreſta Amorum* il y a deux cens ans. L'Auteur eſt Martial d'Auvergne Procureur au Parlement de Paris. Il commence ainſi ſes *Arreſta Amorum*.

Environ la fin de Septembre
Que faillent violettes & flours
Je me trouvai en la Grand Chambre
Du noble Parlement d'Amours.

Il y avoit les *Seigneurs lais, les Conſeillers d'Egliſe.*

Après y avoit les Déeſſes.

En moult grand triomphe & honneur,
Toutes Légistes & Clergesses
Qui savoient le Decret par cueur.
Leurs habits sentoient le Cyprés
Et le musc si abondamment
Que l'on n'eût sçeû estre au plus près
Sans esternuer largement.

Ensuite viennent cinquante Procès differens, & en voici un que j'ai choisi, qui pourra donner une idée de tous les autres.

Pardevant le Marquis des Fleurs & Violettes d'Amours, s'est assis un Procès d'un Amoureux demandeur d'une part, & une jeune Amie deffenderesse d'autre part, & disoit ledit Amoureux que tous les plus grands biens qui sont en Amours, c'est d'entretenir les cœurs l'un de l'autre en parfaite alliance, & union d'amitié, & que toutes & quantes fois qu'un Amant ou une Dame est vacquant, ou qu'elle s'entremet de complaire à plusieurs, c'est signe que son cueur n'étoit point entier en loyauté, & que l'on ne s'y doit pas trop fier. Or ce présuposé, disoit que cette Dame cy avoit fait plusieurs promesses; & entre les autres que jamais n'auroit autre que lui tant qu'il seroit vivant, & lui pareillement à elle; si en avoyent fait serment l'un à l'autre si

grand & solemnel, que faire se peut en tel cas. Et ainsi avoient promis qu'ils ne feroient chose à leur pouvoir, parquoy nul d'entre eux y pût prendre, n'avoir desplaisir ; mais ce nonobstant ladite Dame puis n'a gueres de temps en ça s'entremettoit d'entretenir plusieurs Gallans par parolles, & très-belles cheres deffenduës en tel cas. Et outre plus pendoit tous les jours en sa ceinture, & en sa quenoüille bouquets nouveaux, & fleurs étranges, sans que ledit Amant les luy eût données, dont il a un peu de mal en sa teste. Car aucunes fois quand il est dans son lict, & s'éveille sur ce point, il met bien trois heures à soy rendormir . . . . De la part de cette Dame deffenderesse fut deffendu au contraire. Et disoit, que quelques promesses que fissent Dames, se doibvent entendre civilement, c'est à sçavoir là où sera leur plaisir. Et ne donnent jamais si grande auctorité qu'elles ne soient sur leurs pieds pour user de leurs volontés & plaisirs ; car elles sont Dames. Et l'on sçait que Dames ne peuvent renoncer aux biens qui leur peuvent venir. Et ont don & privilege de nature de rire & faire bonne chere à tous, affin que l'on ne puisse dire qu'elles soyent malgratieuses . . . . Finablement Parties oüyes, fust absolue cette Deffenderesse des pétitions & demendes de ce Demendeur, en lui permettant (s'elle vouloit,

en tant que mestier estoit) de parler , rire , saluer , & porter bouquets toutes & quantes fois qu'il lui plairoit , & bon lui sembleroit. Et condamna ledit Amant en ses despens. On diroit que cet Arrest ne fût rendu que depuis quatre jours, tant il est conforme aux usages & à la pratique d'aujourd'hui. Dans la Langue de ce Livre-là, un mari ne s'appelle point autrement que Dangier. *Dangier n'étoit point au logis. On craint que Dangier ne grongne.* Il est à remarquer qu'un grave Jurisconsulte qui se donne le nom de *Benedictus Curtius Symphorianus*, fait sur ces bagatelles un très-serieux & très-docte Commentaire Latin, où il entasse Loix sur Loix & Paragraphes sur Paragraphes pour éclaircir les questions qui se traittoient devant le *Marquis des Fleurs & des Violettes.*

Parmi tant d'ouvrages de Poesie que le douziéme & le treiziéme Siécle ont produits, nous n'avons rien qui regarde le Theatre. Seulement il paroît par l'Histoire des Poetes de Provence, que les Troubadours ont fait quelques Comedies, & il ne nous est resté que le nom d'une intitulée de l'*Heregia dels Preyres*, de l'Hérésie des Prêtres, Piece

apparemment fort agréable en ces tems & dans ces Pays-là, ou les Albigeois, & les Vaudois avoient assés établi la mode de railler les Ecclésiastiques. Je trouve encore un autre ouvrage dont le titre étoit, *contre ce que les Rois & les Empereurs se sont laissés assujettir aux Curés.* Il est vrai que ce n'étoit pas une Comédie, cela prouve seulement que l'on traitoit volontiers ces sortes de matieres. Aussi les Légats des Papes, demandoient quelquefois grace à ces Poetes. On leur abandonnoit tout l'Univers, à l'exception de Rome, & on leur faisoit promettre, mais en vain, qu'ils la ménageroient.

L'Auteur de *l'Heregia dels Preyres*, s'appelloit Anselme Faidit. L'Histoire des Poetes de Provence dit qu'il fut bon Poete, *qu'il faisoit bons mots, & bons sons; qu'il vendoit ses Comédies & Tragedies deux ou trois mille livres, Guilhermenses, ordonnoit la Scéne & recevoit tout le profit.* Il étoit homme de plaisir, grand joueur, dissipateur, & qui avoit perdu aux dés tout son bien de patrimoine. Il tira d'un Monastere de la ville d'Aix une fille de qualité, nommée Guilhaumóne de Soliers, & l'é-

pousa. La Religieuse s'acommoda parfaitement bien de la vie comique, & tous deux y acquirent un embonpoint digne que l'Histoire en ait fait mention. Anselme s'attacha d'abord à Richard Cœur de Lion Roi d'Angleterre, fils de Henry II. ensuite à Boniface Marquis de Monferrat; enfin il mourut en 1220. chés Agoult Seigneur de Sault.

Nous ne pouvons juger ce que c'étoit que ces Comedies & Tragedies d'Anselme Faidit,& celles de quelques autres Troubadours. Il nous est seulement permis de conjecturer que ce renouvellement du Theatre eût peu de suite. Tous les Poetes dont nous avons parlé ont vécu avant l'an 1300.

Le quatorziéme Siécle produisit moins de Poetes que les deux précedens, soit à cause des calamités où toute la France tomba sous les Regnes de Jean & de Charles VI. soit parce que les Duchés & les Comtés se réunissant peu à peu à la Couronne, il y avoit moins de ces petites Cours, où les beaux esprits trouvoient assés bien leur conte. Philippe le Long, dès le tems qu'il n'étoit qu'encore que Comte de

Poitou, eût beaucoup de goût pour la Poesie Provençale, il attira auprès de lui plusieurs Troubadours, & composa lui-même en leur Langue. Il vint à la Couronne l'an 1316. Mais son Regne ne fut que de cinq ans, malheur irréparable pour la Poesie Provençale. Quelque tems après elle commença à s'eteindre dans la Provence même sous la seconde Race d'Anjou, dont elle fut extrêmement négligée, quoique le bon Roi René ait fait quelques Chansons. Dans ce quatorziéme Siécle, je trouve un Poete Tragique, Parasols Limosin ou de Cisteron. Il a fait *cinq belles Tragedies des Gestes de Jeanne Reine de Naples*. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il mourut en 1383. & Jeanne de Naples l'heroïne de ses cinq Tragedies en 1382. de sorte qu'il n'a vêcu qu'en même-tems qu'elle, & les actions de cette Princesse étoient accommodées au Theatre à mesure qu'elles arrivoient. Avoit-elle fait étrangler son mari pour en épouser un plus aimable ? il paroissoit aussitôt une Tragedie sur ce sujet.

Vers la fin de ce Siécle le génie Poetique baisse fort en France, après l'es-

sort que la Poesie avoit fait pour dissiper la barbarie, & recommencer de briller à nos yeux, il revient de gros nuages, qui répandent par tout une obscurité presque aussi grande qu'auparavant.

C'est dans le quinziéme Siécle, à proprement parler, que commence l'Histoire du Theatre François. Les plus anciennes Comedies que nous ayons aujourd'hui, sont les Misteres de la Religion. Mais avant que d'entrer dans cette matiere, il faut se faire une idée juste de l'esprit & des moeurs de ces tems-là. Autrement il sembleroit qu'il y auroit une espece de prophanation à dire sans user de quelque précaution; que l'on a mis autrefois Jesus-Christ & le Pere Eternel sur le Theatre.

Les Siecles different entre-eux comme les Hommes, ils ont chacun leur tour d'imagination qui leur est propre. Un Siécle ignorant, & pour ainsi dire mal élevé, pense mal, & se représente toutes choses sous des idées basses. Un Siécle tel que le nôtre, éclairé de toutes les Sciences, se fait des idées convenables aux objets, & pense avec élevation sur ce qui est élevé. Nous avons

des idées nobles de Dieu, & de la Religion, ou du moins nous sçavons que nous ne devons pas nous arrêter aux idées foibles, & peu élevées que notre esprit s'en fait souvent malgré nous, & nous remettons ces objets dans une incompréhensibilité majestueuse plus digne d'eux que toutes nos idées. Mais les Siécles de nos Peres plongés dans une épaisse ignorance, instruits seulement par des Moines Mandians, n'avoient garde de prendre sur la Religion des idées nobles & convenables. Jettés l'œil sur les Images, & les peintures de leurs Eglises, tout cela a quelque chose de bas & de mesquin, qui représente le caractere de leur imagination. Leur maniere de penser étoit la même que leur maniere de peindre. Les Livres de ces tems-là, je parle des meilleurs, ont assés de bons sens, beaucoup de naïveté parce que le naïf est une nuance du bas, presque jamais d'élévation. Peintures, Livres, Bâtimens, tout se ressemble.

Nos Peres ne devoient donc pas croire qu'il y eût aucune prophanation à mettre les choses de la Religion sur le Theatre, elles se présentoient à eux

sous des idées basses, qui les invitoient à cette espece de familiarité, dont nous sommes exclus par des idées plus nobles, & qui font naître plus de respect.

De plus ils étoient accoutumés à la représentation des choses saintes, jusque dans le Service Divin. On ne célebroit pas seulement les Fêtes dans la plupart des Eglises, on les representoit. Le Jour des Rois trois Prêtres habillés en Rois, conduits par une figure d'Etoile qui paroissoit au haut de l'Eglise, alloient à une Creche où ils offroient leurs dons. Et le Continuateur de Guillaume de Nangis rapporte en l'an 1378, que le Roi observoit cette même cérémonie. *Trois Chevaliers ses Chambellans tenoient hautement trois Coupes dorées & émaillées, en l'une étoit l'Or, en l'autre l'Encens, & en l'autre du Mirrhe, & allerent tous trois par l'ordre comme l'Offrande devoit être baillée par le Roy, & le Roy après, &c.* Tant cet esprit de representation étoit établi.

La plupart des autres Fêtes ne manquoient pas aussi de se rendre visibles. Il y avoit le jour de Noel dans l'Eglise Cathédrale de Rouen, un de ces Spectacles, qu'on appelloit la *Feste des Asnes* ;

car c'eft le nom qu'un vieux Rituel même manufcrit, lui donne. Tous les Prophetes de l'ancienne Loi paroiffoient dans l'Eglife, chacun habillé d'une maniere qui le rendît reconnoiffable. Balaam étoit-là, monté fur fon âneffe, à qui il donnoit inutilement des coups d'éperon pour la faire avancer, parce qu'un petit Ange l'en empêchoit, & quelqu'un qui étoit caché fous le ventre de l'âneffe, parloit pour elle, & difoit fon rôle. De cela feul, cette Fête où il entroit mille autres chofes, avoit tiré fon nom de la Fefte des Afnes, parce qu'affurément Balaam avec fa monture, touchoit bien plus l'affiftance que tous ces autres Prophetes plus férieux.

Les Repréfentations étant donc établies dans le Service Divin, on n'avoit garde de s'appercevoir qu'il ne convenoit pas aux chofes Saintes d'être mifes en Comedies. Au contraire la Comedie n'étoit que comme une fuite du Service Divin, & même elle fe joüoit d'ordinaire dans les Cimetieres des Eglifes. Au fortir du Sermon ces bonnes Gens alloient à la Comedie, c'eft-à-dire qu'ils changeoient de Sermon.

Jufque

Jusque dans leurs divertissemens ils avoient les choses de la Religion devant les yeux, leur Foi étoit fortifiée par l'habitude qu'ils contractoient avec elles, & en entendre si souvent parler, c'étoit quasi les avoir vûes.

Ainsi il n'eût pas été alors plus étonnant que des Gens de bien fissent des Comedies, qu'il le seroit qu'ils prêchassent aujourd'hui. Nous avons une Comedie de la Passion faite par Jean Michel vers le milieu du quinziéme Siécle; & qui est communément attribuée à un Evêque d'Angers de ce nom, mort en odeur de Sainteté. On prétend même qu'il fit des Miracles après sa mort, du moins il y eut long-tems auprès de sa *Tombe un Tronc* qui rapportoit beaucoup.

Il est bien aisé de voir par les Ouvrages de Jean Michel que la Comedie étoit alors au berceau. C'est une suite historique de la vie de J. C. depuis la Prédication de S. Jean, jusqu'à la Resurrection. Quand les personnages qui occupent le Theatre ont dit ce qu'ils avoient à dire, ils s'en vont, & d'autres viennent qui parlent de toute autre chose. C'est une régle inviolable

que les Scenes ne ſoient jamais liées. Il n'y a point d'Actes. Après un nombre ſuffiſant de Scenes la journée finit, ſans autre raiſon, ſinon qu'on en a aſſés dit. L'Aſſemblée ſe ſépare, & le lendemain on vous en donne encore autant. Cela ſe jouoit en pluſieurs jours.

Par exemple, dans la Piece que j'ai entre les mains, le Theatre ouvre par S. Jean qui prêche les Juifs, & voici ſon début.

Parate viam Domini, rectas facite in ſolitudine ſemitas Dei noſtri. Yſaïe 40.

Yſaïe a éſcript ce tiltre
En ſon quarantiéme Chapitre,
Parlant en ſainte Prophetie,
De la venuë du Meſſie;
Et je vous le vueil réciter
Afin de vous admoneſter
Que vous devés en voſtre cueur
Préparer la voye du Sauveur,
En toute œuvre de rectitude,
Et en dévote ſolitude,
Faire que les œuvres de Dieu
Ayent dedans vos ames lieu
Pour faire voſtre ſaulvement,
Et pourtant au commencement
De cette Prédication

J'ay prins pour introduction
Le mot d'Ysaïe que je di,
Parate viam Domini,
En ce tesme ci je puis prendre
Deux poincts bien aisés à comprendre
A tout Homme de bon vouloir, &c.

Le Sermon finit par

Il vous faut faire péniteuce
Et vous acquerrés sans doubtance
En la haulte Hierusalem
Une éternelle gloire. Amen.

Cela dit S. Jean s'en va, & un Conseil de Juifs lui succede. Vous voyés que S. Jean ne prêchoit pas mal à la moderne, le texte, la division, la gloire éternelle, rien ne manque là pour un parfait Sermon. Dans tous ces Ouvrages l'application de nos mœurs à des Siecles entierement differens, produit un burlesque continuel, dont nos Ancêtres n'avoient pas le moindre soupçon. Tous les repas marqués dans l'Evangile ne sont pas oubliés dans cette Comedie, & ils les commencent toujours par le *Benedicite*.

C'est l'effet ordinaire de notre ignorance de nous peindre tout semblable à

nous, & de répandre nos portraits dans toute la nature. Ces bonnes Gens du quatorze ou du quinziéme Siécle n'avoient garde de s'imaginer qu'il y eût des Prédications sans texte & sans division, & des repas sans *Benedicite*. Nous qui sçavons que les Juifs ne nous ressembloient pas tant, nous ne pouvons nous empêcher de rire en les voyant representés tout-à-fait à la Françoise; mais quand nous voyons que l'on donne notre maniere de traiter l'amour à des Grecs, à des Romains, & qui pis est, à des Turcs, pourquoi cela ne nous paroît-il pas burlesque? C'est que nous n'en sçavons pas assés, & comme nous ne connoissons guere les véritables mœurs de ces Peuples, nous ne trouvons point étrange qu'on les fasse galans à notre maniere, il faudroit pour en rire des Gens plus éclairés; la chose est assés risible, mais il manque des rieurs.

Comme les Comedies de la Passion ne sont pas trop connues, je croi qu'il sera à propos d'en exposer quelques traits les plus particuliers, & les plus propres à en faire connoître le caractere.

Elles sont assés variées. Il y a jusqu'à des Scenes plaisantes. Quand Satan qui avoit été chargé par Lucifer de tenter J. C. revient aux Enfers sans avoir réussi, Lucifer le fait étriller d'importance par les autres Diables, le pauvre Satan en demeure estropié, & certainement quand on le voyoit boiter sur le Theatre & se traîner avec peine, toute l'Assemblée rioit de bon cœur.

La fille de la Chananée possedée du Diable, dit des extravagances fort plaisamment imaginées, & l'Auteur, tout Saint qu'il étoit, ayant à faire parler une fille qui est hors de son bon sens, n'a pas voulu perdre l'occasion d'égayer la Scene par des discours assés libres. Il a crû peut-être que sans cela le vraisemblable n'y seroit pas. Cependant il a eu une conduite toute differente sur la Madeleine, car quoiqu'il garde son caractere avec assés de soin, & que dans les discours qu'il lui fait tenir, il marque en Prose par Apostille le nom des sept Pechés mortels qu'elle se vante d'avoir commis, il la fait fort reservée sur celui dont elle a été le plus soupçonnée, & pour se justifier de ce qu'elle néglige ce peché, elle dit,

De solatieux touchements,
Et autres plaisants couchements,
Cela gist en ma voulenté.

Après quoi elle croit son honneur sauvé, puisqu'il n'a tenu qu'à elle d'éprouver les *Plaisans couchements*. C'est cette disposition de la Madeleine, très-funeste pour ses Amans, qui fait dire à une de ses Femmes de Chambre,

Pour mettre Mignons en alaine,
Voicy fine espice sucrée,
Et tel y laissera la laine
Qui n'en n'aura ja la grupée.

Rodigon Comte de la Cour d'Herode vient voir la Madeleine qui lui dit d'abord,

Voulés-vous trois heures ou quatre
Danser, chanter, ou vous ébattre
A beaux dés, au glic, ou au flux ?

Mais Rodigon prend le parti de dire une Ballade dont le refrain est joli,

On n'a jamais ce qu'Amours ont cousté.

En voici un couplet plus agréable & mieux tourné, qu'il n'appartient à ce tems-là.

C'est l'Ordonnance d'Amour, ne leur déplaise,

Soucy de nuict, & de jour le malaise ;
En tel ésmoy faut qu'Amour se pourchasse ;
Qui aymera de son gibier la Chasse ;
Il en sera tout-à-coup rebouté,
Tel y déspend deux fois plus qu'il n'amasse,
On n'a jamais ce qu'Amours ont cousté.

A la fin de la Scene, il est marqué en Prose. *Rodigon en prenant congé, pourra baiser Madeleine & ses Damoiselles.*

La mort de Judas est un morceau aussi singulier qu'il y en ait dans tout l'Ouvrage. Il vient détestant la trahison qu'il a faite, il invoque tous les Diables Léviatan, Belphegor, Cacodémon, Béhemot, & le Ribaud Asmodeus, & pour n'en manquer aucun, il y joint Thesiphone, Alecto, Megere, &c. Aux cris de Judas *Désesperance* accompagnée d'une troupe de Diables, sort de l'Enfer, elle lui propose de l'y mener, & aussi-tôt Judas chicanne avec elle. Mais, lui dit-il,

J'ay fait confession
En tant que j'ay dit *peccavi*,
Et si fis satisfaction,
En tant que les deniers rendy,
Puis j'eûs telle contrition
Qu'à peu que mon cœur ne fendy.

Déſeſperance, bonne Theologienne, lui répond.

Confeſſion inſtituas
Sans dévotion de penſée,
Et tout l'argent reſtituas,
Non pas à partie offenſée,
De cœur contrit t'évertuas,
Mais c'eſt de rage ramaſſée;
Parquoi tout ce que fait tu as
Ne vault rien, ta grace eſt paſſée.

Enſuite pour le mettre en gout de ſe tuer, elle lui dit:

Or tiens, regarde mes atours.
Suis-je pas pourveue d'outils,
Bien ingenieux, & ſubtils
Se ung Homme eſt cauteleux & fin,
Pour le mettre bientoſt à fin?
Choyſiſſe ſur moi des plus beaux,
Voicy Dagues, voicy Couteaux,
Forcettes, Poinçons, Allumelles,
Adviſe, choiſi des plus belles, &c.

Judas prend le parti de ſe pendre; mais en gagnant toujours du tems par des diſcours inutiles, que Déſeſperance veut abreger. *Depeſche-toy*, dit-elle, *car tout ſe gate*. Quand il eſt pendu,

Lucifer crie du fond des Enfers, qu'on lui apporte l'ame, mais elle ne se trouve point.

ASTAROTH.

Que Diable est l'ame devenue?
Cerberus, donne-t'en bien garde.

CERBERUS.

Je cherche par tout, & regarde,
Mais je ne la voy hault ne bas.
Qu'en dépit du traistre Judas
Je croy qu'el soit annichillée.

BERITH.

Où Diable seroit-elle allée?

SATHAN.

Est-elle point dedans la souche?

DESESPERANCE.

El n'est pas sortie par la bouche,
J'en répons.

ASTAROTH.

Il n'est donc pas mort?

DESESPERANCE.

Si est, si est.

Ils cherchent encore quelque tems, & Berith dit:

L'Ame est encor dedans ses tripes,
Qui de son ordure s'abreve;
Et si la pance ne lui creve

Nous y perdrons notre saison.
Car par la bouche orde & maligne
Qui baisa son Maistre tant digne,
Elle ne peut ne dojt passer.

Et puis en Prose: *Ici creve Judas par le ventre, & les tripes saillent dehors, & l'ame sort.* C'étoit une plaisante représentation que de voir cette ame sortir du corps. L'Auteur prend quelquefois occasion de débiter de la Morale à la maniere du tems. Quand les Soldats ont résolu de jouer la Robe sans couture, Satan se déguise, & va trouver Griffon l'un d'entre-eux à qui il presente des Dés. Griffon qui n'en avoit point encore vû, lui demande ce que c'est, & Satan lui en explique ainsi les proprietés. Ce point que tu vois seul, lui dit-il, est en dépit de Dieu le Pere, ces deux, en dépit du Pere & du Fils, ces trois en dépit de la Trinité, ces quatre en dépit des quatre Evangelistes, ces cinq en dépit des cinq Playes, & ces six en dépit de toute la Cour de Paradis. Tu n'as, continue-t-il, qu'à bien jurer & blasphemer, & tu gagneras. Griffon profite de l'avis, & effectivement il gagne la robe.

Ces Pieces étoient des especes d'O-

pera. Il y avoit des Machines & de la Musique. Dans un endroit il est dit en Prose. *Icy se met Jésus sur les épaules de Satan, & par un soudain contrepoids sont guidés tous deux sur le hault du Pinacle.* Ailleurs après le Batême de Jesus-Christ. *Adonc parle Dieu le Pere, & est à noter que sa loquence se doit prononcer entendiblement, & bien à trait en trois voix, c'est assavoir ung hault dessus, une haulte contre, & une basse contre bien accordées; & en cette armonie se doit dire toute la clause qui s'ensuit.* Il y a encore d'autres Chants, & même des especes d'Hymnes en Latin. Pour rendre les Concerts encore plus Ecclésiastiques, il y entroit des Orgues.

Un recit assés plaisant que le Seigneur de Basché fait dans Rabelais, peut encore éclaircir cette matiere, si elle vaut la peine d'être éclaircie. Maître François Villon, célebre fripon & Poete, avoit fait une Passion en langage Poictevin, *restoit seulement à trouver habillements aptes aux personnages. Il pour un vieil Paysan habiller qui jouoit Dieu le Pere, requist Frere Estienne Tappecoüe Secretain des Cordeliers du lieu, lui prester une Chappe & Estolle. Tappecoüe le refusa alleguant que par leurs Statuts Provinciaux,*

estoit rigoureusement deffendu rien bailler ou prester pour les Joüans. Villon repliquoit que le Statut seulement concernoit Farces & Mommeries, & autres Jeux dissolus.... Enfin Tappecoüe lui dit peremptoirement, qu'ailleurs se pourveust, rien n'esperast de sa Sacristie. Villon resolut de se vanger. Il fut averti que Tappecoüe étoit allé à la Quête *sur la poutre du Couvent, ainsi nomment-ils une jument non encore saillie. Adonques* Villon *fist la monstre de sa Diablerie par la Ville & le marché. La Diablerie*, c'étoit la troupe de ceux qui jouoient les Diables dans la Passion. *Ces Diables étoient tous caparaçonnés de peaux de loups, de veaux, & de beliers, parsementés de testes de mouton, de cornes de bœuf, & de grands havés de cuisine, ceints de grosses courroyes, esquelles pendoient grosses cymbales de vaches, & sonnettes de mulets à bruit horrifique. Tenoient en main aucuns bastons noirs pleins de fusées, autres portoient longs tisons allumés*, &c. *Après les avoir ainsi conduits avec contentement du Peuple, & grande frayeur des petits enfants, il les mena sur le chemin de Tappecoüe. Par la mort, dirent adonc les Diables, il n'a voulu prester une povre Chappe à Dieu le Pere; faisons lui paour.*

Ils y réüssirent si bien que la poutre le jetta bas ; mais comme il ne put défaire de dedans l'étrier, qui étoit de corde, son soulier *fenestré*, la poutre le traîna au haut & au loin, & ne reporta de lui au Couvent, *que le pied droit & son soulier entortillé.* Villon ravi disoit à ses gens, *vous joüerés bien Messieurs les Diables, vous joüerés bien, je vous affie. Je dépite les Diables de Saulmur, de Monmorillon, de Langés, d'Angiers, &c.* Car il y avoit des *Diableries* partout.

Quelques-unes de ces representations pieuses étoient muettes, & elles ornoient les réjouissances, & les Fêtes publiques. Quand Henry VI. Roi d'Angleterre fit son entrée à Paris en qualité de Roi de France, *il y avoit* à la Porte de Saint Denis par où il entra, dit Monstrelet, *Personnages sans parler, de la Nativité Nostre-Dame, de son Mariage, & de l'Adoration des trois Roys, des Innocents, & du bon Homme qui semoit son bled, & furent ces Personnages très-bien joüés.* On crut qu'il étoit d'une grande magnificence, que ce Prince à chaque pas qu'il faisoit trouvât un Mystere. Encore une coutume tirée de l'Eglise & appliquée à des occasions propha-

nes, c'eſt qu'aux Entrées des Rois, dans les réjouiſſances publiques, on crioit Noel.

Tel étoit alors le génie des peuples. Il faut des Spectacles & des Divertiſſemens à quelque prix que ce ſoit, & la Religion elle-même, toute ſérieuſe qu'elle eſt, eſt obligée à en fournir, quand on n'en peut pas tirer d'ailleurs. Nos Peres peu ſçavans dans l'antiquité ne connoiſſoient guere que l'Hiſtoire de leur Religion, & c'étoit à elle par conſéquent à remplir le Theatre. Heureuſement nous avons aujourd'hui d'autres ſources où puiſer des Sujets; toutes les Hiſtoires anciennes nous ſont ouvertes, & quand nous voulons du merveilleux, nous avons quantité de Dieux & de Déeſſes qui ne nous ſont rien, & qui ne ſont bons que pour la Scene. Ce n'eſt pas cependant que toutes nos anciennes Comedies Françoiſes fuſſent tirées de l'Ecriture, ou de la Vie des Saints. Il y avoit, comme nous l'apprenons de l'Hiſtoire rapportée par Rabelais, des *Farces & Mommeries*, pour leſquelles Tappecoüe eût eu raiſon de ne point vouloir prêter de Chappe.

Il nous reste une de ces Farces, où il y a de fort plaisantes choses. C'est la Farce de Pathelin, dont Pasquier a fait un Extrait ou plutôt un Recit assés long, & assés fidele. Je ne laisserai pas d'en faire aussi un qui sera different du sien, en ce que je rapporterai plus de morceaux de l'Ouvrage.

Maître Pierre Pathelin, Avocat peu employé, vient d'abord avec Guillemette sa femme, qui lui reproche qu'il n'a *ne denier ne maille*. Pathelin lui dit que cela n'empêche pas qu'il n'aille à la Foire tout de ce pas, & qu'elle n'a qu'à lui dire de quel Drap elle veut pour se faire un habit, qu'elle en aura qui ne coutera rien. Il va donc à la Foire, & s'adresse à un Drapier à qui il donne le bon jour avec beaucoup de caresses. Ensuite il lui parle de son pere,

Il m'est avis tout clerement
Que c'est il de vous proprement
Qu'estoit un bon Marchand & Saige!
Vous luy ressemblés de visaige,
Par . . . comme droite peinture,
Si Dieu eût oncq de creature.
Mercy, Dieu vray pardon luy face
A l'ame.

LE DRAPIER.

Amen par sa grace
Et de nous quand il luy plaira.

PATHELIN.

Par ma foy, il me déclara
Maintes fois, & bien largement
Le temps qu'on voit présentement,
Moult de fois m'en est souvenu,
Car pour lors il estoit tenu
Un des bons. . .

Le Drapier sur qui les discours de Pathelin commencent à operer, le prie de s'asseoir. Il en fait quelque façon, & s'assied, & puis revient à la ressemblance du Drapier avec son pere.

Ainsi m'aist Dieu que des oreilles,
Du nez, de la bouche, des yeux,
Oncq' enfant ne ressembla mieux
A pere. Quel menton fourché !
Vrayement ceste vous tout poché.
Et qui diroit à vostre mere
Que ne fussiés fils de vostre pere,
Il auroit grand faim de tancer.

Ensuite il lui demande des nouvelles de la *bonne Laurence sa belle tante*, à qui il ressemble encore de *corsaige*. Au milieu

lieu de cet entretien, il jette par hazard les yeux sur un Drap qui lui plaît. Il n'a que faire de Drap, dit-il; mais celui-là le tente, & il voit bien que de quatre-vingts écus qu'il avoit mis à part *pour retraire une rente*, il y en aura quelque vingtaine pour le Drapier. Ils conviennent du prix qui est six écus d'or, on aulne, on coupe; mais Pathelin n'a pas son argent sur lui. Il faut que le Marchand le vienne querir, & en même-tems gouter le vin de Pathelin, & manger *d'une Oüe que sa femme rotit*. Le Drapier s'y résout, quoiqu'avec quelque difficulté, & dit qu'il lui portera donc son Drap. Mais que Pathelin lui laissât prendre cette peine? Il n'y a nulle apparence. Il emporte donc le Drap lui-même, & retourne triomphant vers Guillemette, à qui il dit ce qu'il faut faire pour se moquer du Drapier qui va venir.

Je voudrois copier d'un bout à l'autre les Scenes qui suivent, tant elles me paroissent Comiques & d'un Jeu agréable. Cependant je vais tâcher de ne point sortir des bornes d'un Extrait. Le Drapier vient, Guillemette lui ouvre la porte, & chaque fois qu'il veut

parler, elle lui dit de parler bas. Le Drapier y manque toujours, & dit qu'il vient querir son argent, & toujours Guillemette répond, *parlés bas, je crois que le pauvre homme dort. Il y a onze semaines qu'il est au lit sans en sortir. Comment? Il est venu ce matin prendre du Drap chés moi.* Et Guillemette répond en colere.

Diable y ait part, aga quel prendre!
Ah Sire, que lon le puist pendre
Qui ment. Il est en tel party
Le pauvre homme, qu'il n'a party
Du lict y a unze semaines.
Nous baillés vous de vos trudaines
Maintenant? En est-ce raison?
Vous viendrés dans ma maison
Par les angoisses Dieu; moi lasse....

LE DRAPIER.

Dea, vous disiés que je parlasse
Si bas. Sainte benoiste Dame!
Vous criés?.....

GUILLEMETTE.

Et à qui lavés vous baillé,
(ce Drap?)

LE DRAPIER.

A luy mesme.

GUILLEMETTE.

Il est bien taillé
D'avoir Drap. Hélas! il ne hobe,
Il n'a nul mestier d'avoir robe.
Jamais robe ne vestira
Que de blanc, ne ne partira
Dont il est, que les pieds devant.

Après tous ces discours on entend le malade qui appelle Guillemette, & qui extravague.

Voyla un Moine noir qui vole,
Prens le, baille luy une estole.
Au chat, au chat, comment il monte!

Quand le Drapier va lui demander son argent, Pathelin le prend pour son Apotiquaire.

Ah Maistre Jean, plus dur que pierre,
J'ay ... deux petites crottes,
Noires, rondes comme pelotes,
Dois-je prendre un autre clistere?

LE DRAPIER.

Six aulnes de Drap maintenant,
Dites, est-ce chose avenant,
Par vostre foy que je les perde?

PATHELIN.

Si peüssiés éclaircir ma ...
Maistre Jean, elle est si dure.

Il est aisé de voir quel Jeu de Theatre il y a à cela. Enfin le Drapier ne sçait où il en est, & commence à douter s'il a donné le Drap.

> Je sçais bien que je dois avoir
> Six aulnes tout en une piece :
> Mais cette femme me dépiece
> De tout point mon entendement.
> Il les a eües vrayement.
> Non a dea. Il ne se peut joindre,
> J'ay veû la mort qui le vient poindre,
> Au moins, ou il le contrefait.
> Et si à, il les print de fait,
> Et les mit dessous son esselle.
> Par Sainte Marie la belle,
> Non à . . . . .
> Si à par le Sang Nostre-Dame ;
> Meschoir puist-il de corps & d'ame.
> Si je sçay . . . . .

Il s'en va, & puis il revient & trouve Pathelin dans le délire, qui parle toutes sortes de Langues, tantôt Gascon, tantôt Normand, tantôt Breton. Enfin le pauvre Drapier s'en va demandant pardon à Guillemette, d'avoir crû que Pathelin fût venu ce matin-là à la Foire.

J'obſerverai en paſſant qu'il paroît qu'autrefois on juroit beaucoup, & ſouvent ſans adouciſſement. Les anciennes Comedies ſont pleines de juremens, ainſi qu'on en a pû voir ici quelques échantillons. Un des grands ſecrets de ces Auteurs là pour attraper la rime, étoit de jurer par quelque Saint, & ils donnoient la préference à celui qui rimoit.

Le Drapier retourné chés lui trouve le Berger qui lui gardoit un troupeau de Moutons, & qui avoit coutume d'en aſſommer quelques-uns pour les manger, après quoi il diſoit qu'ils étoient morts de la Clavelée. Il lui avoit fait donner une Aſſignation pour comparoître devant le Juge, & le fripon de Berger vient lui dire avec une fauſſe naïveté.

Ne ſçay quel veſtu deſroyé,
Qui tenoit un foüet ſans corde.

C'eſt-à-dire un Sergent, parce qu'en ce tems-là les Sergens avoient des manteaux bigarrés, & portoient une Verge à la main.

M'a dit, mais je ne me recorde,

Point bien au vray que ce peut estre,
Il m'a parlé de vous, mon Maistre,
Je né sçay qu'elle ajournerie.
Quant à moy, par Sainte Marie,
Je n'y entens ne gras ne gresle.
Il ma broüillé de pesle mesle,
De Brebis & de relevée.

Le Drapier en colere veut le mener devant le Juge, & le Berger va auparavant prendre conseil de Maître Pierre Pathelin, qui après avoir entendu le fait, lui dit de ne répondre que *Béé* à toutes les interrogations que le Juge lui fera.

Ils vont au lieu de la Jurisdiction, & là se trouve le Drapier qui commence à parler de l'affaire qu'il a contre son Berger. Il n'avoit point encore apperçû Pathelin; mais dès qu'il le voit, il est étonné, il dit, est-ce lui? N'est-ce pas lui? Oui, c'est lui qui a pris mon Drap. Et le Juge dit:

Sus, revenons à ces moutons,
Qu'en fut-il?

LE DRAPIER.

Il en print six aulnes
De neuf francs.

LE JUGE.

Sommes-nous béjaunes?
Ou cornards? ou cuydé vous estre?

Le Drapier revient toujours à son Drap, & le Juge qui n'y entend rien, veut qu'on vienne au fait des Moutons.

LE DRAPIER.

Voire,
Monseigneur; mais le cas me touche.
Touttefois, par ma foy, ma bouche
Meshuy un seul mot n'en dira.
Une autre fois il en ira
Ainsi qu'il en pourra aller.
Il me le convient avaller
Sans mascher. Or ça disoye,
A mon propos, comment j'avoye
Baillé six aulnes; dois-je dire,
De Brebis; je vous en prie, Sire,
Pardonnés-moy. Ce gentil Maistre,
Mon Berger, quand il devoit estre
Aux champs, il me dit que j'aurois
Six écus d'or quand je viendrois.
Dy-je, depuis trois ans en ça,
Mon Berger m'enconvenença,
Que loyaument me garderoit
Mes Brebis, & ne m'y feroit,

Ne dommage, ne vilenie.
Et puis maintenant il me nie,
Et drap & argent pleinement.
Ah Maistre Pierre ! vrayement,
Ce ribaud-cy m'embloit les laines
De mes bestes, & toutes saines
Les faisoit mourir & périr,
Par les assomer & ferir
De gros bastons sur la cervelle.
Quand mon Drap fut sous son esselle,
Il se mit au chemin grand erre,
Et me dit que jallasse querre
Six écus d'or en sa maison.

LE JUGE.

Il n'y a rime ne raison,
A tout ce que vous rafardés,
Qu'est cecy ? Vous entrelardés,
Puis d'un, puis d'autre ; somme toute
Par le sangbieu je n'y vois goutte.

Quand il veut tirer quelque éclairciissement du Berger, le Berger ne répond que *Bée*, & Pathelin ne manque pas de dire que le Berger n'est qu'un hébeté qui ne sçait parler qu'à ses Brebis, & qu'il n'y a pas de raison à l'avoir fait ajourner. Le Drapier reparle toujours de son Drap, & Pathelin répond des Brebis. Enfin le Juge ennuyé, &

& les croyant tous fous, renvoye le Berger, & se leve. Quand Pathelin demeuré seul avec le Berger lui demande son payement, il n'en tire que ce même *Bêé* qu'il lui avoit appris, & voilà la fin de la Piece.

A en juger par le langage, elle doit être à peu près du tems de Louis XII. mais il y a des choses qui ne paroissent pas indignes du Siecle de Moliere, ni de Moliere même. Une preuve qu'elle a eu un grand succès, c'est qu'elle a donné de nouveaux mots à la Langue, & fait des Proverbes. Pathelin qui n'étoit qu'un nom fait à plaisir comme Tartuffe, est devenu un mot de la Langue qui signifie *flatteur* & *trompeur*, de la même maniere que Tartuffe signifie présentement *un faux Dévot*. Même Pathelin a une famille que Tartuffe n'a pas. Il a produit Pateliner & Patelinage. *Revenons à nos Moutons*, qui est un Proverbe si usité, vient encore de la meme source. C'est ce que dit le Juge au Drapier qui oublie ses Moutons pour parler de son Drap. Le plus grand honneur qui puisse arriver à une Comedie, c'est de faire des Proverbes. Il y a tout lieu de croire, qu'il s'en

forme présentement plusieurs, tirés des Comedies de Moliere ; mais le tems n'y a pas encore mis la derniere main.

Jusqu'ici la Tragedie, & pour mieux dire, toute la constitution du Theatre dans la Comedie même, avoit été entierement inconnuë. Enfin sous le Régne de François I. les Grecs & les Latins sortirent, pour ainsi dire, de leurs Tombeaux, & revinrent nous donner des leçons. L'ignorance commença à se dissiper, le goût des Belles-Lettres se répandit, la face des choses d'esprit se renouvella, tous les Arts, toutes les Sciences se ranimerent. On trouve sous François I. Antoine Forestier Parisien, qui a écrit des Comedies Françoises, & Jacques Bourgeois Auteur de la Comedie des Amours d'Erostrate imprimée en 1545. & dédiée au Roi. Apparemment toutes ces Pieces sont perduës. Les Amours d'Erostrate, à en juger par le titre, pouvoient être un Ouvrage sérieux ; cependant selon le comte de Ronsard, la Tragedie un peu plus lente que les autres Muses, peut-être parce qu'elle est plus importante, ne ressuscita que sous le Régne de Henry II.

Alors Jodelle heureusement sonna,
D'une voix humble, & d'une voix hardie,
La Comedie avec la Tragedie,
Et d'un ton double, ore bas, ore haut,
Remplit premier le François eschaffaut.

Dit ce fameux Poete. Il ne comte pour rien les Comedies faites avant Jodelle, apparemment parce qu'elles étoient sans art, & sans aucune imitation des Anciens.

Cependant à ce que dit Pasquier, *Jodelle n'avoit pas mis l'oëil aux bons livres ; mais en luy y avoit un naturel esmerveillable. Et ceux qui de ce temps-là jugeoient des coups disoient que Ronsard estoit le premier des Poëtes, mais que Jodelle en estoit le démon.* S'il n'étoit pas sçavant, son Siécle l'étoit, & les ignorans même d'un Siécle sçavant se sentent un peu de la science de leur Siécle. Il part des gens habiles, pourvû qu'ils soient en assés grand nombre, une certaine lumiere qui éclaire tout ce qui est autour d'eux, & dont on apperçoit quelques rayons réflechis sur tous les autres. Le bon goût qu'ils prennent par choix, s'établit chés les autres par mode, & les vrais principes passent de ceux qui les ont

découverts, à ceux qui ne peuvent tout au plus que les entendre.

La premiere de toutes les Tragedies Françoises, est la Cleopatre de Jodelle. Elle est d'une simplicité fort convenable à son ancienneté. Point d'action, point de jeu, grands & mauvais discours partout. Il y a toujours sur le Theatre un Chœur à l'antique, qui finit tous les Actes, & s'acquitte bien du devoir d'être moral & embrouillé; mais pour donner une idée plus juste de cette Piece, en voici un plan Scene par Scene assés exact & assés court. Il y a un Prologue adressé à Henri II.

Acte I. Scene I. L'Ombre d'Antoine plaint ses malheurs, & annonce que Cleopatre mourra bien-tôt. Scene II, Cleopatre dit à Iras & à Charmion ses Confidentes qu'elle a vû Antoine en songe. Elle ne doute pas qu'Octavien ne la destine au Triomphe, & elle veut absolument éviter ce deshonneur. Ensuite le Chœur a un beau sujet de moraliser sur l'inconstance de la fortune.

Acte II. Octavien, Agrippe, Proculée. Longue Histoire & peu nécessaire de toutes les guerres passées. Résolution de faire vivre Cleopatre pour

la mener à Rome, & puis le Chœur moral.

Acte III. Octavien, Cleopatre, Seleuque. Lamentations de Cleopatre à Octavien qui répond à toutes ses mauvaises excuses. Enfin Cleopatre pour mieux le toucher lui livre son trésor. Seleuque sujet de la Reine, dit qu'elle ne livre pas tout. Sur cela elle lui saute aux cheveux devant César, les lui arrache, & lui donne cent coups de pied.

CLEOPATRE.

A faux meurdrier! A faux traistre! Arraché,
Sera le poil de ta teste cruelle.
Que plust aux Dieux que le fust ta cervelle!
Tien, traistre, tien.

SELEUQUE.

O Dieux!

CLEOPATRE.

Cas détestable!
Un Serf! un Serf!

OCTAVIEN.

Mais chose émerveillable,
D'un cœur terrible!

CLEOPATRE.

Et quoy m'accuses-tu?
Me croyois-tu veuve de ma vertu?

Comme d'Antoine ? A traiſtre !

SELEUQUE.

Rétiens-la,
Puiſſant Céſar, retiens-la doncq.

CLEOPATRE.

Voylà
Tous mes bienfaits. Hon ! le deuil qui m'efforce
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que je pourrois, ce me ſemble, froiſſer
Du poing tes os, & tes flancs crevaſſer
A coups de pied.

OCTAVIEN.

O quel grinſant courage !
Mais rien n'eſt plus furieux que la rage
D'un cœur de femme. &c.

J'ai crû qu'on ne ſeroit pas fâché de voir par cet échantillon, de quelle nobleſſe étoit alors la Tragedie.

Acte IV. Cleopatre, Iras, Charmion. Réſolution de ces trois femmes de mourir enſemble.

Acte V. Proculée, le Chœur. Proculée conte au Chœur la mort de Cleopatre.

Cette prétenduë Tragedie fut jouée à Paris devant Henry II. à l'Hôtel de Rheims, & enſuite au College de Boncour, *dont touttes les feneſtres eſtoient ta-*

pissées d'une infinité de Personnages d'honneur ; à ce que rapporte Pasquier, qui vit lui-même cette representation, & se trouva dans la même chambre que le grand *Adrianus Turnebus*. Il remarque que *les entreparleurs estoient tous hommes de nom, & que Remy Belleau & Jean de la Peruse joüerent les principaux rolets, tant estoit lors en réputation Jodelle envers eux.* Ici je prie que l'on ne songe point aux Poetes d'aujourd'hui ; car si l'on va penser à eux, j'avouë que l'on ne croira jamais que d'assés bons Auteurs, tels que Belleau & la Peruse, ayent bien voulu servir à representer l'Ouvrage d'un autre, & le faire valoir aux yeux du Roi & de tout Paris. Quelle fable par rapport à nos mœurs ! Si la Tragedie étoit alors bien simple, les Poetes l'étoient bien aussi.

A l'occasion de la Cleopatre de Jodelle, il arriva une chose très-singuliere. Cette Piece eut un applaudissement prodigieux, & ces Poetes grossiers qui louoient les Ouvrages d'autrui, voulurent féliciter Jodelle avec éclat & avec cérémonie, & voici la Relation de ce qu'ils firent, tirée de Jean-Antoine de Baïf, qui l'adressoit

au Seigneur Jean de Sade Sieur de Malan.

Quand Jodelle boüillant en la fleur de son âge,
Donnoit un grand espoir d'un tout divin courage,
Après avoir fait voir marchant sur l'échaffaut,
La Royne Cleopatre enfler un stile haut,
Nous jeunesse d'alors desirant faire croistre,
Cet esprit que voyions si gaillard apparoistre,
O Sade ! en imitant les vieux Grecs qui donnoient
Aux Tragiques un Bouc dont ils les guerdonnoient,
Nous cherchasmes un Bouc, & sans encourir vice,
D'idolastres damnés, sans faire sacrifice,
Ainsi que des pervers, scandaleux, envieux,
Ont mis sus contre nous pour nous rendre odieux,
Nous menasmes le Bouc à la barbe dorée,
Le Bouc au cors dorés, la beste enlierrée,
En la sasable où le Poëtte aussi enlierré
Portant son jeune front de lierre entouré,
Attendoit la brigade, & lui menant la beste,
Pesle mesle courans en solemnelle feste,
Moy récitant ces Vers lui en fismes présent. &c.

Voilà peut-être le plus bizarre dessein de Fête que des Poetes même ayent

pû imaginer. Vous voyés par là petite Apologie que Baïf glisse dans sa narration, que l'on prétendit alors que le Bouc avoit été sacrifié à la maniere des Payens, & ce bruit-là couroit encore du tems de Theophile ; car dans une Requête qu'il adresse au Roi Louis XIII. pour se justifier de tous les desordres que l'on lui imputoit, il dit enfin qu'il est Poete, & qu'en cette qualité il faut lui passer quelque chose.

> Autrefois on a pardonné,
> Ce Carnaval desordonné
> De quelques-uns de nos Poëtes,
> Qui se trouverent convaincus
> D'avoir sacrifié des bestes
> Devant l'Idole de Bacchus.

L'action auroit été si énorme qu'à peine est-elle croyable ; cependant je ne voudrois pas trop répondre de ceux qui ont mené *le Bouc enlierré au Poete aussi enlierré.* La nouveauté du Grec, les beautés que l'on y avoit découvertes, & plus que tout cela la gloire de l'entendre, avoient tellement ennyvré tous les Sçavans, qu'ils étoient devenus tous Grecs. Ils faisoient semblant de parler François dans leurs Ouvra-

ges; mais effectivement ils parloient Grec, on ornoit, on égayoit la Poësie de tout ce qu'il y avoit de plus sauvage & de plus ténébreux dans les Fables de l'Antiquité. Il y a un endroit dans Ronsard qui est assés remarquable. Il regrette la mort d'un jeune homme de mérite, & après avoir quelque tems parlé François à regret, enfin il ne peut plus se contenir, il lâche le Grec tout pur, & s'écrie en un Vers.

Ocymore, dyspotme, oligochronien.

C'est-à-dire, *qui a eu une destinée courte, prompte, malheureuse, & qui a peu vécu.*

Ce transport, cet enthousiasme est tout-à-fait plaisant. Il paroît par beaucoup d'exemples que le Grec à une vertu particuliere d'entêter.

La pompe du Bouc de Jodelle fut accompagnée de Vers, & en cette occasion où toute la Fête regardoit Bacchus, le Dieu du Theatre, pouvoit-on faire d'autres sortes de Vers, que des Dithyrambes? Il n'y avoit pas d'apparence, cela auroit été contre toutes les régles. La plûpart des Poetes du tems firent donc des Dithyram-

bes. Je rapporterai quelques morceaux de celui de Baïf, parce qu'il est assés curieux, & tout-à-fait à la Grecque.

Au Dieu Bacchus sacron cette Feste,
Bachique brigade,
Qu'en gaye gambade
Le lierre on secoüe,
Qui nous ceint la teste.
Qu'on joüe
Qu'on trepigne,
Qu'on fasse maint tour
Alentour
Du Bouc qui nous guigne,
Se voyant environné,
De nostre essain couronné
Du lierre ami des vineuses carolles,
Yach, evoë iach, ia, ha. &c.

Cet *Yach*, *evoë iach*... est le refrain de tous les Couplets.

C'est ce dous Dieu qui nous pousse,
Esprits de sa fureur douce,
A ressusciter le joyeux mistere
De ses gayes Orgies,
Par l'ignorance abolies...
O Pere Evien!
Bacche dithyrambe,
Qui retiré de la souffreuse flambe,

Dedans l'Antre Nysien,
Aux Nysides tes nourrices,
Par ton deux fois pere,
Meurdrier de ta mere,
Fut baille jadis à nourrir.....
Dieu brise soucy!
O Niételien!
O Semelien?
Demon aime-dance....

Quel jargon ! Et à quel point l'amour du Grec peut faire extravaguer les Auteurs ! Cependant il faut rendre justice à Baïf, ce jargon, ces mots forgés, ce galimatias, tout cela selon l'idée des Anciens, est fort Dithyrambique, & c'est dommage que cette Piece soit en François.

On aura sans doute remarqué *les gayes Orgies par l'ignorance abolies*. Baïf y avoit donc regret? Et il est difficile de donner une bonne interprêtation à cette *ignorance* qui a aboli *les gayes Orgies*. Je crains bien que le Bouc n'ait été sacrifié. A ce comte il se fit en assés peu de tems un étrange changement. On étoit Chrétien jusqu'à mettre mal-à-propos la Religion de toutes les parties, & voici qu'il se répand tout-à-coup un esprit qui semble devoir re-

nouveller le Paganiſme. D'un côté les Comedies de la Paſſion, de l'autre le Bouc & les Dithyrambes, cela ne ſe reſſemble guere; cependant il y a peu d'années entre-deux.

Jodelle a fait encore Didon Tragedie. Même conſtitution que Cleopatre, & peut-être encore plus ſimple. Diſcours immenſes, nulle action. Il a fait auſſi deux Comedies, Eugene & la Rencontre. Je vais donner le plan d'Eugene, afin que l'on ait une idée de la Comedie de ce tems-là, & principalement des mœurs que l'on mettoit ſur le Theatre.

Eugene eſt un Abbé heureux & content, qui a marié à un ſot nommé Guillaume une certaine Alix qu'il a fait paſſer pour ſa couſine. Alix avoit appartenue auparavant à Florimond homme de guerre, qui l'avoit priſe pour ſe conſoler des rigueurs d'Helene ſœur de l'Abbé, & l'Abbé ne ſçavoit rien de ce qui s'étoit paſſé entre Florimond & Alix. Le petit ménage d'Alix & de Guillaume, ou plutôt celui d'Alix & de l'Abbé étoit fort tranquille, lorſque Florimond revient de la guerre. Il trouve que l'on lui a enlevé

Alix, qu'Eugene l'a mariée à Guillaume. Il jette feu & flâme, donne cent coups à Alix, & fait emporter de chés elle tous les meubles qu'il lui avoit donnés, & proteste bien que M. l'Abbé verra à qui il a affaire. Matthieu un créancier de Guillaume, sçachant que l'on enleve les meubles de chés lui, vient demander qu'on le paye, nouveau surcroit de mal. Enfin Eugene fort effrayé des menaces du Capitaine, imagine avec Messire Jean son Chapelain & son Confident un moyen de remedier à tout. C'est qu'Helene sa sœur qui a été aimée de Florimond

.... Le recoive en sa grace,
Et joüissant elle le face.
Son honneur ne sera foulé,
Quand l'affaire sera celé,
Entre quatre ou cinq seulement,
Et quand son honneur mesmement
Pourroit recevoir quelque tache,
Ne faut-il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel je suis?....

La chose proposée à Helene, elle y consent.

Et quand malheur m'en aviendra,
(*dit-elle.*)

Et que tout le monde entendra,
Que par deux hommes, voire deux
Que chacun eſtime de ceux,
Qui ſont desja Saints en la terre,
Contre ma renommée j'erre,
On me tiendra pour excuſée,
Comme ayant été abuſée,
Ainſi que femme y eſt ſujette,
Et puis l'on dira, la pauvrette,
N'oſoit pas ſon frere eſconduire....

Auſſi-bien reprend-elle enſuite.

Si Florimond ne m'eût laiſſée,
Et qu'il n'eût Alix pourchaſſée,
La courſe du temps eût gagné,
Sur ce mien courage indigné.

Eugene & Meſſire Jean lui diſent que peut-être Florimond l'épouſera, qu'ils tâcheront de l'y amener, & elle leur répond.

Mais à quoy ſervent tant de coups,
Pour gagner ce qui eſt à vous?
Faut-il que gayment je vous die?
Je ſuis en meſme maladie,
Il n'y a rien qui plus me plaiſe,
Ore je me ſens à mon aiſe.

EUGENE.

O Amour que tu mas aidé !
Aveugle tu m'as bien guidé.
D'aise extresme mon cœur tressaut.

MESSIRE JEAN.

Parbieu j'en vois faire ce saut.

Reste à Eugene à satisfaire Matthieu créancier de Guillaume. Il lui vend une Cure pour un de ses enfans, & une partie du prix est la dette de Guillaume. Pendant que Matthieu va querir le reste de l'argent, Eugene dit à Guillaume, te voilà quitte, Florimond te rapportera tes meubles, & ne te fera plus de bruit, tu me dois tout cela.

Il faut maintenant qu'entre nous,
Tout mon penser je te décele,
J'ayme ta femme, & avec elle,
Je me couche le plus souvent,
Or je veux que doresnavant
J'y puisse sans soucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empescher,
Monsieur, je ne suis point jaloux,
Et principalement de vous,
Je meure si j'y nuis en rien.

EUGENE.

Va, va, tu es homme de bien.

Aprés

Après cela ils ſont tous contens, & s'en vont chés l'Abbé, où ſe font les nôces d'Helene ſans autre cérémonie qu'un ſouper, que ſon frere donne à toute la Compagnie.

Voilà certainement d'étranges mœurs. Il ne paroît pas cependant que perſonne en ait été ſcandaliſé. Le Siécle de Henry II. n'étoit pas délicat ſur cette matiere, il faiſoit profeſſion de tout le libertinage que d'autres Siécles diſſimulent, & joignoit au mépris de la vertu celui des bienſéances. Il eſt ſeulement étonnant que les Eccleſiaſtiques n'ayent pas crié. Comment s'accommodoient-ils de la peinture qu'on faiſoit d'eux dans Eugene? Il falloit qu'ils fuſſent bien appliqués à jouir, lorſqu'ils mépriſoient les bruits juſqu'à ce point-là.

Il me ſemble qu'Eugene vaut beaucoup mieux en ſon eſpece que Cleopatre & Didon. Il y a beaucoup plus d'action & de mouvement, le Dialogue en eſt mieux entendu, il s'y trouve bien des choſes très-plaiſantes & très-naturelles.

Pourquoi Jodelle a-t-il mieux réuſſi dans le Comique que dans le Tragique?

Cela pourroit venir de ce qu'il est le premier qui ait fait des Tragedies, & non pas le premier qui ait fait des Comedies. Il est de l'ordre que les commencemens en toute matiere soient foibles & imparfaits. De plus le talent d'imiter qui nous est naturel, nous porte plutôt à la Comedie qui roule sur des choses de notre connoissance, qu'à la Tragedie, qui prend des Sujets plus éloignés de l'usage commun, & en effet, en Grece aussi-bien qu'en France, la Comedie est l'aînée de la Tragedie. Peut-être n'est-il pas extrêmement difficile d'attraper quelques Scenes Comiques assés plaisantes, mille petits évenemens de la vie en font naître tous les jours devant nos yeux, qui peuvent nous servir de modele, & il est certain qu'ils ne font pas naître si aisément des Scenes propres à la Tragedie.

Estienne Jodelle n'a fait de Pieces de Theatre que les quatre dont nous avons parlé. On a de lui beaucoup d'autres sortes de Poesies, & dans quelques-unes il a eu l'audace de joûter avec Ronsard, en traitant les mêmes Sujets. Un jour Pasquier disoit à

Jodelle; *car ainsi vouloit-il estre chatoüillé; que si un Ronsard avoit le dessus d'un Jodelle le matin, l'après-dînée Jodelle l'emporteroit sur Ronsard.* Cependant le même Pasquier dans un tems où il n'étoit plus question de chatouiller Jodelle, parce qu'il étoit mort, a dit sur lui. *Je me doute qu'il ne demeurera que la mémoire de son nom en l'air comme de ses Poësies.* Il paroît assés par l'évenement que Pasquier avoit le goût bon, & prophetisoit bien.

Jean-Antoine de Baïf fit aussi une Comedie appellée le Brave, ou Taillebras, qui n'est autre chose que le *Miles gloriosus* de Plaute. Elle fut jouée à l'Hôtel de Guise l'an 1567. en présence de Charles IX. & de Catherine de Medicis. Il y avoit entre les Actes des Chants, dont il n'y a que le premier qui s'adresse au Roi, & qui soit à sa louange. Le second est pour la Reine-Mere, le troisiéme pour Monsieur, qui fut depuis Henry III. le quatriéme pour M. le Duc, c'est-à-dire le Duc d'Alençon, & le cinquiéme pour Madame, c'est-à-dire Marguerite de Valois qui épousa Henry IV.

Jean de la Peruse travailla aussi pour

le Theatre. Il fit Médée, *qui* au sentiment de Pasquier, *n'estoit point trop décousuë, & touttes fois par malheur, elle ne fut accompagnée de la faveur qu'elle méritoit.* Ce seroit une recherche également pénible & inutile de déterrer d'autres Auteurs plus obscurs; mais il y en a deux que je ne puis m'empêcher de nommer pour la singularité des Sujets qu'ils ont traités. Henri de Baran fit *une Comedie du Pécheur justifié par la Foy*, imprimée en 1561. & François de Chantelouve Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem imprima à Paris en 1575. la *Tragedie de feu Gaspard de Coligny, jadis Admiral de France, contenant ce qui advint le 24. jour d'Aoust 1572. avec les noms des Personnages.* Ces deux Pieces paroissent être de deux bons Calvinistes, & il falloit un grand zele pour accommoder au Theatre la S. Barthelemy, & qui pis est la prétenduë Justification du Pécheur par la Foi.

Sous Henry III. parut Robert Garnier, Manceau, Lieutenant Général Criminel au Siége Présidial & Sénéchaussée du Maine, & ensuite Conseiller au Grand Conseil. Dès sa seconde Piece, il disputa le pas à Jodelle pere

de la Tragedie Françoise, & Ronsard qui par sa grande réputation se trouvoit en état de distribuer la gloire aux autres Auteurs, se fit Juge de ce différend & prononça par ce Sonnet.

Le vieil Cothurne d'Euripide,
Est en procès entre Garnier,
Et Jodelle, qui le premier,
Se vante d'en estre le guide,

Il faut que le procès on vuide,
Et qu'on adjuge le laurier
A qui mieux d'un docte gosier,
A beû de londe Aganippide.

S'il faut espelucher de près,
Le vieil artifice des Grecs,
Les vertus d'un œuvre, & les vices.

Le sujet & le parler haut,
Et les mots bien choisis, il faut
Que Garnier paye les espices.

En ce tems-ci, on pourroit croire par les termes de cet Arrêt, que Garnier a perdu, c'est tout le contraire; celui qui gagnoit son procès payoit les épices, c'est-à-dire dans la langue de ce tems-là, des confitures & des dra-

gées, léger présent, & que sa médiocrité faisoit accepter par les Juges, & qui n'étoit qu'un effet volontaire de la joye d'un Plaideur qui avoit gagné.

Mais l'avantage que Ronsard donne à Garnier, n'est rien. Garnier l'emporte sur Jodelle, & qu'est-ce que Jodelle en comparaison d'Eschile, de Sophocle & d'Euripide, sur lesquels le même Garnier l'emporte au jugement de quelques autres beaux Esprits ? Ils n'entendoient donc pas le Grec ? Diront aussitôt nos Sçavans. Ils ne l'entendoient pas ? Qu'on en juge par leurs noms. Jean Daurat & Robert Estienne. Quels noms en fait de Grec ! Robert Estienne surtout. Voici comme il parle dans un Sonnet qui n'est qu'une traduction d'un petit Ouvrage Latin de Daurat.

La Grece eut trois Autours de la Muse Tragique,
France plus que ces trois estime un seul Garnier,
Eschile entre les Grecs commença le premier,
A se faire admirer par son langage antique.

Sophocle vint après plus plein d'art Poëtique,
Ni trop vieil ni trop jeune au tragique mestier,
Euripide à ces deux succedant le dernier,
Remplit de son renom toute la Scene Attique.

C'eſt luy dont les Ecrits ſont ſi comblés de miel,
Qu'il ſemble en les liſant que les filles du Ciel,
Ayent verſé leurs dons ſur ſa levre ſucrée.

Mais Garnier l'ornement du Theatre François,
Bien qu'il vienne après eux les ſurpaſſe tous trois,
Et ſeul mérite avoir la branche aux trois ſacrée.

Il eſt vrai que ces ſortes d'Eloges étoient faits par les amis de l'Auteur, & deſtinés à orner le frontiſpice de ſes Ouvrages ; mais qu'elle amitié arracheroit aujourd'hui de ceux qui ſe croyent habiles en Grec, un éloge qui interreſsât les Grecs ? Un éloge où il entrât des blaſphêmes ?

Cependant il faut dire la vérité, ce Garnier que ſes amis mettoient au-deſſus d'Eſchile, de Sophocle & d'Euripide, étoit très-imparfait. Il avoit, comme Ronſard l'a fort bien décidé, plus de nobleſſe, d'élevation, de force que Jodelle ; mais la conſtitution de ſes Pieces n'eſt pas meilleure. Elles ſont toutes auſſi dénuées d'action, auſſi languiſſantes, auſſi ſimples, & conduites avec auſſi peu d'art. Il n'en a fait que huit. Porcie, Cornelie, Marc-Antoine, Hippolyte, la Troade, An-

tigone, les Juives, Bradamante.

La Tragedie des Juives est une de celles que j'aimerois le mieux. Elle a assés de choses nobles, & quelques fois même touchantes. Il est vrai que dans cet Ouvrage Garnier a été fort aidé par l'Ecriture Sainte, dont il a emprunté la plûpart de ses idées, & dont il a mis des morceaux en œuvre assés heureusement. Ce n'est pas que Garnier eut beaucoup d'art, mais c'est que l'Ecriture Sainte a naturellement un sublime, qui fait toujours un grand effet. J'ai remarqué qu'il dit à la fin de sa Préface de Bradamante : *Parce qu'il n'y a point de Chœurs comme aux Tragedies précedentes pour la distinction des Actes, celui qui voudroit faire representer cette Bradamante sera, s'il luy plaist, averty d'user d'entre-mets, & les interposer entre les Actes, pour ne les confondre & ne mettre en continuation de propos, ce qui requiert quelque distance de temps.* Il falloit que l'on crût alors les Chœurs bien indispensables, & que l'on fût bien éloigné de s'aviser de l'expedient des Violons.

A Garnier succeda Alexandre Hardy Parisien, l'Auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le Theatre.

Theatre. Je dis en France ; car il n'a fait que six cens Pieces, & les Espagnols le terrasseroient par les deux mille de Lope de Vega. Dès qu'on lit Hardy, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les Vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la disposition de ses Pieces non plus. Tous Sujets lui sont bons. La Mort d'Achille & celle d'une Bourgeoise que son mari surprend en flagrant délit, tout cela est également Tragedie chés Hardy. Nul scrupule sur les mœurs, ni sur les bienséances. Tantôt on trouve une Courtisane au lit, qui par ses discours soutient assés bien son caractere. Tantôt l'Héroïne de la Piece est violée. Tantôt une femme mariée donne des rendés-vous à son galant. Les premieres caresses se font sur le Theatre, & de ce qui se passe entre les deux Amans, on n'en fait perdre aux Spectateurs que le moins qu'il se peut.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici pour sa singularité la fin d'Elmire Tragi-Comedie. Le Sujet est tiré des Méditations historiques de Camerarius, & est assurément faux. Pendant les Croisades le Comte de Gleichen

Seigneur Allemand, priſonnier de guerre du Sultan d'Egypte, eſt délivré par Elmire fille du Sultan, à condition qu'il l'épouſera. Il étoit déja marié, & avoit laiſſé ſa femme en Allemagne; mais dès qu'il eſt libre, il va à Rome, où il obtient diſpenſe du Pape, pour épouſer encore Elmire. Sans doute cette Hiſtoire a été imaginée par les Lutheriens, pour ſervir de réponſe aux deux femmes du Lantgrave de Heſſe; mais il n'importe, Hardy a trouvé *ce ſujet autant véritable que mémorable*, & le beau c'eſt la fin. Comme on prévoit l'embarras que vont cauſer deux femmes à leur mari, le Comte le Gleichen dit qu'outre la diſpenſe, il a une ſeconde Bulle du Pape qui régle tout. Voici les termes dont il ſe ſert.

L'Egliſe qui leur a mes faveurs départies,
Donne un dernier Arreſt entre les deux parties,
Et la diſcretion remarquable au diſcours,
Met ce procès vuidé au nombre des plus courts,
Chaçune également poſſedera mon ame,
Et pour ce qui regarde une amoureuſe flâme,
Leur ordre alternatif régle ce différend,
Sentence que mon cœur définitive rend.

Les deux Epouſes ſe ſoumettent

avec joye à cet Arrêt, surtout l'ancienne qui n'en esperoit pas tant & c'est-là le dénouement de la Piece, dont assurément le nœud étoit aussi embarrassant que l'on en ait vû.

Les Personnages de Hardy se baisent volontiers sur le Theatre, & pourvû que deux Amans ne soient point brouillés, vous les voyés sauter au col l'un de l'autre.

A la fin du Triomphe d'Amour, Céphée & Clitie d'un côté, Athys & Aegine de l'autre étant d'accord. Cephée dit à Clitie :

Or sus premiers recevons le salaire,
Premiers en maux primons les d'un baiser,
Auquel ne peut plus aucun s'opposer.

A quoi Clitie répond avec la meilleure volonté du monde,

Non d'un baiser, mon ame, mais de mille,
Qui l'un sur l'autre arrivent à la file.
O doux baisers, & toy plus douce nuit,
Que ta clarté, jà desjà ne nous luit!

Athys & Aegine en font autant de leur côté, jusqu'à ce qu'enfin un vieux Berger leur dit à tous,

Pour un moment moderés cette braise,
Vous baiserés chés moy plus à vostre aise.

Dans une autre Piece, où deux Amans, après s'être long-tems cherchés se retrouvent en présence d'un Hermite & se baisent autant que les régles du Theatre le demandoient en ce tems-là, n'est-il pas plaisant de faire dire au bon Hermite?

Pasmé d'affection l'un & l'autre se rend,
Joye qui dans mon ame excessive s'épand,
Presque jusqu'à plorer. O Seigneur, que ta grace,
Opere merveilleuse en cette terre basse!

Au milieu de ces Amours qui se traitent si librement, il y a lieu d'être étonné de voir que les Amans de Hardy appellent très-souvent leurs Maîtresses, *ma Sainte*. Ils se servent de cette expression, comme ils feroient de *mon ame*, *ma vie*. C'est une de leurs plus agréables mignardises. Vouloient-ils marquer par-là un espece de culte? Il n'y a que les idées du culte Payen qui soient galantes. Le vrai est trop sérieux. On peut appeller sa Maîtresse *ma Déesse*, parce qu'il n'y a point de

Déesse, & on ne peut l'appeller *ma Sainte*, parce qu'il y a des Saintes.

Les bienséances étant aussi méprisées dans les Ouvrages de Hardy, qu'on vient de voir qu'elles le sont, on peut juger que le reste ne va pas trop bien. Ses Pieces ne sont pas de cette ennuyeuse & insupportable simplicité de la plûpart de celles qui avoient été faites avant lui; mais elles n'en ont pas pour cela plus d'art. Il y a plus de mouvement, parce que les Sujets en fournissent davantage; mais ordinairement le Poete n'y met pas plus du sien.

Les Chœurs commençoient à se passer. Il y a plusieurs Tragedies de Hardy qui n'en ont point. Celles qui en ont ne les ont pas régulierement placés à la fin des Actes; ils entrent où ils peuvent, & deviennent souvent des Personnages de la Piece. Dans Coriolan il y a une Scene du Sénat & du Peuple Romain, qui font chacun un Chœur, & dans cet endroit il n'y a nulle apparence qu'ils chantent. Je ne sçai pas trop bien comment cela s'executoit, à moins que l'on n'eût recours au Coriphée des Anciens.

Hardy suivoit une Troupe errante de Comediens qu'il fournissoit de Pieces. Quand il leur en falloit une nouvelle, elle étoit prête au bout de huit jours, & le fertile Hardy suffisoit à tous les besoins de son Theatre. Si quelqu'un s'étonne de cette abondance & de cette facilité, je le renvoye à un Auteur Dramatique nommé Magnon, qui dans la Préface de Jeanne de Naples Tragedie de sa façon imprimée en 1656. dit que ces Pieces lui *coustent presque moins de peine à les faire, que l'on n'en prendra à les lire; & pour te le faire voir*, dit-il au Lecteur, *je veux bien t'avertir dans un temps où l'on croit estre épuisé dans la façon d'un Sonnet, que je projette un travail de deux cent mille Vers & d'autant de Prose à proportion.... Mon entreprise est de te produire en dix volumes, chacun de vingt mille Vers, une science universelle, mais si bien conçûë & si bien expliquée, que les Bibliotheques ne te serviront plus que d'un ornement inutile.*

Hardy commençoit à être vieux, & bien-tôt sa mort auroit fait une grande bréche au Theatre, lorsqu'un petit évenement arrivé dans une Maison Bourgeoise d'une Ville de Provin-

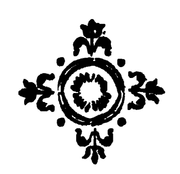
te lui donna un Illuſtre Succeſſeur. Un jeune homme mene un de ſes Amis chés un fille dont il étoit amoureux ; le nouveau venu s'établit chés la Demoiſelle ſur les ruines de ſon Introducteur, le plaiſir que lui fait cette avanture le rend Poëte, il en fait une Comedie, & voilà le grand Corneille.

Cependant de tous ceux qui ont travaillé après Hardy, M. Corneille n'eſt pas à la rigueur le plus ancien. Mairet dans ſa Préface du Duc d'Oſſonne imprimée en 36. dit : *J'ai commencé de ſi bonne heure à faire parler de moi ; qu'à ma vingt-ſixiéme année, je me trouve le plus antien de tous nos Poëtes Dramatiques. Je compoſai ma Chriſeide à 16. ans au ſortir de ma Philoſophie, Silvie à 17.... Si mes premiers Ouvrages ne furent guere bons, au moins on ne peut nier qu'ils n'ayent été l'heureuſe ſemence de beaucoup d'autres meilleurs ; produits par les fécondes plumes de Meſſieurs de Rotrou, Scudery, Corneille & du Ryer, que je nomme ici ſuivant l'ordre du temps qu'ils ont commencé d'écrire après moi....*

La Chronologie des Pieces de Theatre eſt aſſés difficile à établir, parce qu'en ces tems-là on ne les imprimoit que pluſieurs années après qu'on les

avoit jouées, & d'ailleurs on n'eſt jamais bien sûr d'avoir la premiere Edition. Après cela débrouille qui voudra la Chronologie des Rois Aſſyriens, ou les Dynaſties d'Egypte.

Il n'y a tout au plus qu'une ou deux Pieces de Mairet, ou de Rotrou qui ayent pû préceder la premiere de M. Corneille, & ces Pieces-là étoient dans le goût de Hardy qui régnoit alors ſur le Theatre. On en peut juger par la Silvie ſeconde Piece de Mairet, fameuſe encore aujourd'hui, ne fût-ce que par le Dialogue de Philene & de Silvie, tant récité par nos peres & nos meres à la bavette. Ainſi c'eſt à M. Corneille que commence le changement arrivé au Theatre, & je n'en écrirai plus l'Hiſtoire que par rapport à la Vie de M. Corneille, qui va être mon principal objet.



VIE
DE
M. CORNEILLE,

PIERRE Corneille nâquit à Rouen en 1606. de Pierre Corneille Avocat du Roi à la Table de Marbre, & de Marthe le Pesant, dont la famille subsiste encore avec éclat dans les grandes Charges. Il fit ses études aux Jésuites de Rouen, & il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour la Societé. Il se mit d'abord au Barreau, sans goût & sans succès; mais comme il avoit pour le Theatre un génie prodigieux, ce génie jusque-là caché éclata bien-tôt, & cette légere occasion que nous avons rapportée, fut suffisante pour développer des talens inconnus à lui-même jusqu'à ce moment, ou toujours retenus dans une espece de contrainte.

Sa premiere Piece fut donc Melite. La Demoiselle qui en avoit fait naître le sujet, porta long-tems dans Rouen le nom de Melite, nom glorieux pour elle, & qui l'associoit à toutes les louanges que reçût son Amant.

Melite fut jouée en 1625. avec un grand succès. On la trouva d'un caractere nouveau, on y découvrit un esprit original, on conçut que la Comedie alloit se perfectionner, & sur la confiance que l'on eut au nouvel Auteur qui paroissoit, il se forma une nouvelle Troupe de Comediens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne. La plûpart des gens trouvent les six ou sept premieres Pieces de M. Corneille si indignes de lui qu'ils les voudroient retrancher de son Recueil, & les faire oublier à jamais. Il est certain que ces Pieces ne sont pas belles; mais outre qu'elles servent à l'Histoire du Theatre, elles servent beaucoup aussi à la gloire de M. Corneille.

Il y a une grande difference entre la beauté de l'Ouvrage & le mérite de l'Auteur. Tel Ouvrage qui est fort médiocre, n'a pû partir que d'un génie sublime, & tel autre Ouvrage qui est

assés beau, a pû partir d'un génie assés médiocre. Chaque Siécle a un degré de lumiere qui lui est propre, & est monté pour ainsi dire, à un certain ton d'esprit. Les Esprits médiocres demeurent au-dessous du degré de lumiere où est leur Siécle, les bons Esprits y atteignent, les excellens le passent, si on le peut passer. Un homme né avec des talens est naturellement porté par son Siécle au point de perfection où ce Siécle est arrivé, l'éducation qu'il a reçûë, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusque-là; mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne, il ne s'appuye que sur ses propres forces, il devient superieur aux secours dont il s'est servi: Ainsi deux Auteurs dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses Ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son Siécle. Il est vrai que l'un a été plus haut que l'autre; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux Auteurs dont les Ouvrages sont d'une égale beauté,

l'un peut être un homme fort médiocre, & l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un Ouvrage, il suffit donc de le considerer en lui-même ; mais pour juger du mérite de l'Auteur, il faut le comparer à son Siécle. Les premieres Pieces de M. Corneille, comme nous avons déja dit, ne sont pas belles ; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. Melite est divine si vous la lisés aprés les Pieces de Hardy. Le Theatre y est sans comparaison mieux entendu, le Dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les Scenes plus agréables, surtout (& c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé) il y régne un air assés noble, & la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal representée. Jusque-là on n'avoit guere connu que le Comique le plus bas, ou un Tragique assés plat ; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue. Mais Hardy qui avoit ses raisons pour vouloir confondre cette nouvelle espece de Comique avec l'ancienne, disoit que *Mélite étoit une assés jolie Farce.*

On trouva que cette Piece étoit trop

ſimple, & avoit trop peu d'évenemens. M. Corneille piqué de cette Critique fit Clitandre, & y ſema les Incidens & les Avantures avec une très-vicieuſe profuſion, plus pour cenſurer le goût du Public que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à ſon naturel. La Galerie du Palais, la Veuve, la Suivante, la Place Royale, ſont plus raiſonnables.

Nous voici dans le tems où le Theatre devint floriſſant par la faveur du grand Cardinal de Richelieu. Les Princes & les Miniſtres n'ont qu'à commander qu'il ſe forme des Poetes, des Peintres, tout ce qu'ils voudront, & il s'en forme. Il y a une infinité de génies de differentes eſpeces qui n'attendent pour ſe déclarer que leurs ordres, ou plûtôt leurs graces, la nature eſt toujours prête à ſervir leurs goûts.

Le Miniſtere du Cardinal de Richelieu enfanta donc en même tems, les Corneille, les Rotrou, les Mairet, les Triſtan, les Scudery, les du Ryer, outre quelque vingt ou trente autres, dont les noms ſont préſentement ſi enfoncés dans l'oubli, que quand je les

en tirerois un moment pour les rapporter ici, ils y retomberoient tout aussi-tôt.

On recommençoit alors à étudier le Theatre des Anciens, & à soupçonner qu'il pouvoit y avoir des régles. Celle des 24. heures fut une des premieres dont on s'avisa; mais on n'en faisoit pas encore trop grand cas, témoin la maniere dont M. Corneille lui-même en parle dans sa Préface de Clitandre imprimée en 1632. *Que si j'ai renfermé cette Piece* (Clitandre) *dans la régle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis Melite, ou que je me sois résolu à m'y attacher doresnavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette régle, beaucoup la méprisent, pour moi j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connoître.*

Dans la Préface de la Veuve imprimée en 1634. il dit encore qu'il ne se veut pas trop assujettir à la séverité des régles, ni aussi user de toute la liberté ordinaire sur le Theatre François. *Cela sent un peut trop son abandon, messéant à toutes sortes de Poemes, & particulierement aux Dramatiques qui ont toujours été les plus réglés.*

Mais le Sieur Durval dans la Préface de son Agarite imprimée en 1636. le prend bien sur un autre ton. Il se réjouit aux dépens de ces pauvres régles de l'unité de lieu & des 24. heures, il s'en moque de tout son cœur. C'est une chose curieuse de voir combien il est vif & agréable sur cette matiere. Ne croyons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre, il l'est à la fin, mais il lui faut du tems pour soumettre les esprits. Les régles du Poeme Dramatique inconnuës d'abord ou méprisées, quelque tems aprés combattuës, ensuite reçûës à demi, & sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du Theatre; mais l'époque de l'entier établissement de leur empire, n'est proprement qu'au tems de Cinna.

Dès la Veuve, qui n'est que la quatriéme Piece de M. Corneille, il paroît qu'il avoit déja pris le dessus de tous ses Rivaux. Ils parlent tous de la Veuve comme d'une merveille dans des Vers de leur façon imprimés audevant de cette Piece. Surtout ce que dit Rotrou est remarquable.

Pour te rendre justice autant que pour te plaire,
Je veux parler Corneille, & ne puis plus me taire,
Juge de ton mérite, à qui rien n'est égal,
Par la confession de ton propre Rival.
Pour un même sujet même desir nous presse,
Nous poursuivons tous deux une même Maîtresse,
La Gloire . . . . . .
Mon espoir touttefois est décrû chaque jour,
Depuis que je t'ai vû prétendre à son amour.
. . . .
Que tes inventions ont de charmes étranges,
Que par toute la France on parle de ton nom,
Et qu'il n'est plus d'estime égale à ton renom.
Depuis ma Muse tremble & n'est plus si hardie,
Une jalouse peur l'a long-temps refroidie,
Et depuis, cher Rival, je serois rebutté
De ce bruit spécieux dont Paris m'a flatté,
Si ce grand Cardinal . . . .
La gloire où je prétends est l'honneur de lui plaire,
Et lui seul réveillant mon génie endormi,
Est cause qu'il te reste un si foible ennemi.
Mais la gloire n'est pas de ces chastes Maîtresses,
Qui n'osent en deux lieux répandre leurs caresses,

Cet

Cet objet de nos vœux nous peut obliger tous,
Et faire mille Amants sans en faire un jaloux.

. . . .

Tel on me voit partout adorer ta Clarice,
Aussi rien n'est égal à ses moindres attraits,
Tout ce que j'ai produit céde à ses moindres
traits. . . . . .

La coutume de rendre justice au mérite, & de louer ce qu'on n'avoit pas fait, n'étoit point jusque-là bannie d'entre les Auteurs, & les plus grands Poetes étoient encore des hommes raisonnables.

A propos de ces Eloges à la vieille mode, je ne puis oublier une chose qui peut paroître assés singuliere. Il y a un Hippolite imprimé en 1635. du Sieur de la Pineliere Angevin. Dans la Préface, l'Auteur dit qu'il est bien hardi d'avoir osé mettre *le nom de son pays en gros caracteres au frontispice de son Ouvrage.... que comme autrefois pour estre estimé poli dans la Grece, il ne falloit que se dire d'Athenes, & pour avoir la réputation de vaillant il falloit estre de Lacedemone, maintenant pour se faire croire excellent Poete, il faut estre né dans la Normandie.* Il convient qu'elle *avoit fait admirer le grand*

Cardinal du Perron, Bertaut & Malherbe; *& à cette heure Messieurs de Boisrobert, Scudery, Rotrou, Corneille; Saint Amand & Benserade*; mais ensuite il prétend que l'Anjou *n'est pas situé au-delà du Cercle Polaire, ni dans les Deserts d'Arabie, & ne ressemble pas à ces Isles qui ne sont habitées que de Magots, de Monstres & de Barbares.* Enfin il étale tout ce qui peut servir à la gloire de l'Anjou, jusqu'aux restes des Amphiteatres des Romains. Il est assés remarquable qu'il y ait eu un tems où l'on se soit crû obligé de faire ses excuses au Public de ce qu'on n'étoit pas Normand.

Dans ces tems-là la Tragi-Comedie étoit assés à la mode, genre mêlé, où l'on mettoit un assés mauvais Tragique avec du Comique qui ne valoit guere mieux. Souvent cependant on donnoit ce nom à de certaines Pieces toutes sérieuses, à cause que le dénouement en étoit heureux. La plûpart des Sujets étoient d'invention, & avoient un air fort romanesque. Aussi la coutume étoit de mettre au-devant de ces Pieces de longs Argumens qui les expliquoient.

Le Theatre étoit encore assés licen-

cieux. Grande familiarité entre les personnes qui s'aimoient. Dans le Clitandre de M. Corneille, Caliste vient trouver Rosidor au lit, il est vrai qu'ils doivent être bien-tôt mariés ; mais un honnête Spectateur n'a que faire des préludes de leur mariage. Aussi cette Scene ne se trouve que dans les premieres Editions de la Piece. Rotrou en dédiant au Roi la Bague de l'Oubly sa seconde Piece, se vante d'avoir rendu sa Muse *si modeste, que si elle n'est belle, au moins elle est sage, & que d'une prophane, il en a fait une Religieuse.* Et dans sa Céliane qui est faite deux ans après, on voit une Nise dans le lit, dont l'Amant la vient trouver, & n'est embarrassé que dans le choix des faveurs qui lui sont permises ; car il y en a quelques-unes réservées pour le tems du mariage. A la fin l'Amant se détermine, & comme il a déliberé long-tems, il jouit long-tems aussi de ce qu'il a préferé. Nise a le loisir de dire vingt Vers, au bout desquels seulement (car cela est marqué en Prose à la marge) Pamphile tourne le visage du côté des Spectateurs. Il semble que cette Muse qui s'étoit faite Religieuse, se dispen-

soit un peu de ses vœux ; ou pour mieux dire on ne trouvoit pas alors que cela y fût contraire. Peut-être Rotrou croyoit-il avoir tout raccommodé par la sagesse des vingt Vers que dit Nise dans le tems qu'elle n'est pas trop sage. Elle débite une très-sublime morale au mépris de la matiere, & à la louange de l'Esprit. *C'est l'esprit qu'il faut aimer*, dit-elle, *il n'y a que lui digne de nos flâmes, si vous baisés mes cheveux, mes cornettes en font autant.* Et Pamphile qui n'a pas paru trop profiter d'un si beau discours, dit pourtant à la fin, que sans *ce louable entretien* il seroit mort de plaisir. Tant de la morale bien placée a de pouvoir !

Rien n'est plus ordinaire dans les Pieces de ce tems-là que de pareilles libertés. Les Sujets les plus sérieux ne s'en sauvent pas. Dans la célébre Sophonisbe de Mairet, lorsque Massinisse & Sophonisbe arrêtent leur mariage, ils ne manquent pas de se donner des arrhes. Siphax avoit auparavant reproché à Sophonisbe *l'adultere & l'impudicité*, grosses paroles qui aujourd'hui feroient fuir tout le monde.

Pendant que le Theatre étoit sur ce

pied-là, Lucrece n'étoit pas un ſujet à rebuter, auſſi du Ryer l'a-t-il traité ſans ſcrupule. Rotrou a fait une Criſante qui eſt une autre Héroïne violée par un Capitaine Romain, dont elle eſt priſonniere. Aujourd'hui ces Sujets-là ne ſeroient pas ſoufferts. Eſt-ce que nos mœurs ſont plus pures? Il eſt bien ſûr que non. C'eſt ſeulement que nous avons l'eſprit plus raffiné. L'eſprit ſeul ſuffit pour nous donner le goût des bienſéances; mais le goût de la vertu, c'eſt autre choſe. Une des plus grandes obligations que l'on ait à M. Corneille, eſt d'avoir purifié le Theatre. Il fut d'abord entraîné par l'uſage établi, mais il y réſiſta auſſi-tôt aprés, & depuis Clitandre ſa ſeconde Piece, on ne trouve plus rien de licencieux dans ſes Ouvrages. Tout ce qui y reſte de l'ancien excés de familiarité dont les Amans étoient enſemble ſur le Theatre; c'eſt le tutayement. Le tutayement ne choque pas les bonnes mœurs, il ne choque que la politeſſe & la vraye galanterie. Il faut que la familiarité qu'on a avec ce qu'on aime ſoit toujours reſpectueuſe; mais auſſi il eſt quelques fois permis au reſpect d'être

un peu familier. On se tutayoit dans le Tragique même aussi-bien que dans le Comique, & cet usage ne finit que dans l'Horace de M. Corneille, où Curiace & Camille le pratiquent encore. Naturellement le Comique a dû pousser cela un peu plus loin, & à son égard le tutayement n'expire que dans le Menteur.

M. Corneille aprés avoir fait un essai de ses forces dans ses six premieres Pieces, où il ne s'éleva pas beaucoup au-dessus de son Siécle, prit tout à coup l'essor dans Médée, & monta jusqu'au Tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par Seneque, mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même. Ensuite il retomba dans la Comedie, & si j'ose dire ce que j'en pense, la chûte fût grande. L'Illusion Comique dont je parle ici, est une Piece irréguliere & bizarre, & qui n'excuse pas par ses agrémens sa bizarrerie & son irrégularité. Il y domine un personnage de Capitan qui abbat d'un souffle le grand Sophi de Perse & le grand Mogol, & qui une fois en sa vie avoit empêché le Soleil de se lever à son heure prescri-

te, parce qu'on ne trouvoit point l'Autore qui étoit couchée avec ce merveilleux Brave. Les caracteres outrés ont été autrefois fort à la mode ; mais qui reprefentoient-ils ? Et à qui en vouloit-on ? Eft-ce qu'il faut outrer nos folies jufqu'à ce point-là pour les rendre plaifantes ? En vérité ce feroit nous faire trop d'honneur. Defmarets qui a fait une Comedie toute de ce genre, & pleine de fous qu'on n'a jamais vûs, dit pourtant dans la Préface, qu'*il n'y a rien de fi ordinaire que de voir des idiots s'imaginer qu'ils font amoureux fans fçavoir bien fouvent de qui, & fur le récit qu'on leur fait de quelque beauté, courrir les ruës, & fe perfuader qu'ils font extrêmement paffionnés fans avoir vû ce qu'ils aiment.* Il nous affure auffi *qu'il y a beaucoup de filles éprifes de certains Héros de Roman, pour l'amour defquels elles mépriferoient tous les vivants.* Il falloit que la nature fût encore bien inconnuë, lorfque ces caracteres-là plaifoient fur le Theatre, & les Auteurs qui s'imaginoient avoir vû communément de ces fortes de folies par le monde étoient eux-mêmes d'un caractere bien furprenant.

Après l'Illufion Comique, M. Cor-

neille se releva, plus grand & plus fort qu'il n'avoit encore été, & fit le Cid. Jamais Piece de Theatre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vû en ma vie un Homme de guerre & un Mathematicien, qui de toutes les Comedies du monde ne connoissoient que le Cid; l'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pû empêcher le nom du Cid d'aller jusqu'à eux. M. Corneille avoit dans son Cabinet cette Piece traduite en toutes les Langues de l'Europe, hormis l'Esclavonne & la Turque. Elle étoit en Allemand, en Anglois, en Flamand, & par une exactitude Flamande on l'avoit renduë Vers pour Vers. Elle étoit en Italien, & ce qui est plus étonnant, en Espagnol, les Espagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit. M. Pelisson dans sa belle Histoire de l'Academie Françoise, dit qu'en plusieurs Provinces de France il étoit passé en proverbe de dire *cela est beau comme le Cid*. Si ce Proverbe a péri, il faut s'en prendre aux Auteurs qui ne le goûtoient pas, & à la Cour où ç'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le

Ministere

Ministere du Cardinal de Richelieu.

Ce grand Homme avoit la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable Maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisoit point, il y vouloit joindre encore celle de faire des Comedies. Et que l'on ne croye pas qu'il s'en tînt-là. En même tems qu'il faisoit des Comedies, il se piquoit de faire de beaux Livres de Dévotion; les Livres de Dévotion ne l'empêchoient pas de songer à plaire aux Dames par les agrémens de sa personne; malgré sa galanterie il prétendoit passer pour sçavant en Hebreu, en Syriaque & en Arabe, jusque-là qu'il voulut acheter cent mille écus la Polyglotte de M. le Jay pour la mettre sous son nom. Enfin en fait de gloire, il embrassoit tout ce qui paroît le plus se contredire. Génie infiniment élevé, dont les défauts mêmes ont de la noblesse, & s'attiroient presque du respect aussi-bien que ses grandes qualités.

Une de celles qu'il prétendoit réunir en lui, c'est-à-dire celle de Poete, le

rendit jaloux du Cid. Il avoit eu part à quelques Pieces qui avoient paru sous le nom de Desmarets son Confident, & pour ainsi dire son premier Commis dans le département des affaires Poetiques. On prétend que le Cardinal travailla beaucoup à Mirame, Tragedie assés médiocre, & qui emprunte son nom d'une Princesse assés mal morigenée. *Il témoigna*, dit M. Pelisson, *des tendresses de Pere pour cette Piece dont la representation lui coûta deux ou trois cent mille écus, & pour laquelle il fit bâtir cette grande Salle de son Palais qui sert encore aujourd'hui à ces Spectacles.* Aussi est-elle intitulée, *Ouverture du Palais Cardinal.* J'ai oui dire que les applaudissemens que l'on donnoit à cette Piece, ou plutôt à celui que l'on sçavoit qui y prenoit beaucoup d'interêt, transportoient le Cardinal hors de lui-même, que tantôt il se levoit, & se tiroit à moitié du corps hors de sa Loge, pour se montrer à l'Assemblée, tantôt il imposoit silence, pour faire entendre des endroits encore plus beaux. On peut voir dans l'Histoire de l'Academie un autre exemple très-remarquable de ses foiblesses d'Auteur, & en même tems

de sa grandeur d'ame, à l'occasion de la *grande Pastorale* dont il avoit fourni le Sujet, & fait beaucoup de Vers. Il avoit donné aussi le plan & l'intrigue des *Thuilleries* & *de l'Aveugle de Smirne*, Pieces dont il fit faire les cinq Actes à cinq Auteurs différens, qui furent Messieurs de Boisrobert, Corneille, Colletet, de l'Estoille & Rotrou. Le plus grand mérite de ces Comedies consiste dans le nom de l'inventeur & la singularité de l'execution. Ici je ne puis m'empêcher de dire que je soupçonnerois volontiers M. le Cardinal d'avoir aussi eu part à l'Europe de Desmarets. C'est une Allegorie politique, Francion & Ibere sont amoureux d'Europe. Ibere se fait haïr par des manieres hautaines & dures, par un génie tirannique. Francion plaît par des qualités toutes opposées. Ibere & Francion quoiqu'Amans de la Reine Europe ne laissent pas de faire la cour à des Princesses d'un moindre rang, telle qu'est Austrasie. Francion toujours heureux en amour, obtient d'elle trois nœuds de cheveux, qui quand on a ôté le voile de l'Allegorie, se trouvent être les Places de Clermont, Stenay & Jametz. Toute la

Piece eſt de ce caractere, qui ſent bien le Miniſtre Poete. Le Cardinal qui par ſes galanteries avoit obtenu les trois nœuds de cheveux, a bien l'air de ſe vanter de ſes bonnes fortunes.

Quand le Cid parut, le Cardinal en fut auſſi allarmé, que s'il avoit vû les Eſpagnols devant Paris. Il ſouleva les Auteurs contre cet Ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, & ſe mit à leur tête. M. de Scudery publia ſes Obſervations ſur le Cid adreſſées à l'Academie Françoiſe qu'il en fait juge, & que le Cardinal ſon fondateur ſollicitoit puiſſamment contre la Piece accuſée; mais afin que l'Academie pût juger, ſes Statuts vouloient que l'autre partie, c'eſt-à-dire M. Corneille y conſentît. On tira de lui une eſpece de conſentement, qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au Cardinal, & qu'il donna pourtant avec aſſés de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil Miniſtre qui étoit ſon bienfaicteur? Car il récompenſoit comme Miniſtre ce même mérite dont il étoit jaloux comme Poete, & il ſemble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir des foibleſſes qu'elle ne réparât en mê-

me tems par quelque chose de noble.

L'Academie Françoise donna ses sentimens sur le Cid, & cet Ouvrage fut digne de la grande réputation de cette Compagnie naissante. Elle sçut conserver tous les égards qu'elle devoit & à la passion du Cardinal, & à l'estime prodigieuse que le Public avoit conçûë de cet Ouvrage. Elle satisfit le Cardinal en reprenant exactement tout les défauts du Cid, & le Public en les reprenant avec moderation, & même souvent avec des louanges. M. Corneille ne répondit point à la Critique. *La même raison*, disoit-il, *qu'on a euë pour la faire, m'empêche d'y répondre.* Cependant le Cid a survêcu à cette Critique. Toute belle qu'elle est, on ne la connoît presque plus, & il a encore son premier éclat.

Le même Hyver qui vit paroître le Cid, vit paroître aussi la Marianne de Tristan, autre Ouvrage célébre, & qui s'est maintenu sur le Theatre presque jusqu'au tems présent. Je parle des 100. ans qui se sont écoulés depuis ce tems-là, à peu près comme je parlerois des deux mille ans qui nous séparent des Grecs; en effet, si l'on con-

ſidere quel nombre prodigieux de Tragedies ſont oubliées pour jamais, & combien le goût a changé, il eſt preſque auſſi glorieux à une Piece de s'être conſervée ſur le Theatre pendant ces 100. ans ou environ, qu'il l'eſt à celles des Grecs de s'être conſervées deux mille ans dans les Bibliotheques, car un Livre ſubſiſte plus facilement dans une Bibliotheque, qu'une Piece ſur le Theatre.

Nous voici dans le bel âge de la Comedie, & dans toute la force du génie de M. Corneille. Après avoir pour ainſi dire atteint juſqu'au Cid, il s'éleva encore dans l'Horace, enfin il alla juſqu'à Cinna & à Polieucte au-deſſus deſquels il n'y a rien.

Ces Pieces-là étoient d'une eſpece inconnuë, & l'on vit un nouveau Theatre. Alors M. Corneille, par l'étude d'Ariſtote & d'Horace, par ſon experience, par ſes réflexions, & plus encore par ſon génie, trouva les véritables régles du Poeme Dramatique, & découvrit les ſources du Beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les excellens Diſcours qui ſont à la tête de ſes Comedies. De-là vient qu'il

est regardé comme le Pere du Theatre François. Il lui a donné le premier une forme raisonnable. Il l'a porté à son plus haut point de perfection, & a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât Polieucte, M. Corneille le lut à l'Hôtel de Rambouillet, souverain Tribunal des affaires d'esprit en ce tems-là. La Piece y fût applaudie autant que le demandoit la bienséance & la grande réputation que l'Auteur avoit déja; mais quelques jours après M. de Voiture vint trouver M. Corneille, & prit des tours fort délicats, pour lui dire que Polyeucte n'avoit pas réussi comme il pensoit, que surtout le Christianisme avoit extrêmement déplû. M. Corneille allarmé voulut retirer la Piece d'entre les mains des Comediens qui l'apprenoient; mais enfin il la leur laissa, sur la parole d'un d'entre-eux qui n'y jouoit point, parce qu'il étoit trop mauvais Acteur. Etoit-ce à ce Comedien a juger mieux que tout l'Hôtel de Rambouillet?

Pompée suivit Polyeucte; ensuite vint le Menteur, Piece Comique, & presqu'entierement prise de l'Espa-

gnol, ſelon la coutume de ce tems-là.

Quoique le Menteur ſoit très-agréable, & qu'on l'applaudiſſe encore aujourd'hui ſur le Theatre, j'avouë que la Comedie n'étoit point encore arrivée à ſa perfection. Ce qui dominoit dans les Pieces, c'étoit l'Intrigue & les Incidens, erreurs de Noms, Déguiſemens, Lettres interceptées, Avantures nocturnes; & c'eſt pourquoi on prenoit preſque tous les Sujets chés les Eſpagnols, qui triomphent ſur ces matieres. Ces Pieces ne laiſſoient pas d'être fort plaiſantes & pleines d'eſprit, témoin le Menteur dont nous parlons, Dom Bertrand de Cigaral, le Geolier de ſoi-même; mais enfin la plus grande beauté de la Comedie étoit inconnuë, on ne ſongeoit point aux Mœurs & aux Caracteres; on alloit chercher bien loin les ſujets de rire dans des évenemens imaginés avec beaucoup de peine, & on ne s'aviſoit point de les aller prendre dans le cœur humain, qui en fourmille.

Moliere eſt le premier parmi nous qui les ait été chercher-là, & qui les ait bien mis en œuvre. Homme inimitable, & à qui la Comedie doit autant

que la Tragedie à M. Corneille. Comme le Menteur eût beaucoup de succès, M. Corneille lui donna une suite qui ne réussit guere. Il en découvre lui-même la raison dans les Examens qu'il a faits de ses Pieces. Là il s'établit Juge de ses propres Ouvrages, & en parle avec un noble désinteressement, dont il tire en même tems le double fruit, & de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire, & de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la suite du Menteur succeda Rodogune. Il a écrit quelque part que pour trouver la plus belle de ses Pieces, il falloit choisir entre Rodogune & Cinna, & ceux à qui il en a parlé, ont démêlé sans beaucoup de peine, qu'il étoit pour Rodogune. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela; mais peut-être préferoit-il Rodogune, parce qu'elle lui avoit extrêmement coûté; car il fut plus d'un an à disposer le Sujet; peut-être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du Public qui paroît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrois point le différent entre Rodogune & Cinna, il me pa-

roît aisé de choisir entre-elles, & je connois une Piece de M. Corneille que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.

Je ne crois pas devoir rappeller ici le souvenir d'une autre Rodogune que fit M. Gilbert, sur le plan de celle de M. Corneille, qui fût trahi en cette occasion par quelque Confident indiscret. Le Public n'a que trop décidé entre ces deux Pieces, en oubliant parfaitement l'une.

Après Horace, Cinna & Polyeucte, il se trouve quelqu'un qui s'engage de gayeté de cœur à un combat contre M. Corneille. En vérité le courage & l'intrepidité d'Auteur ne peut jamais aller plus loin.

On apprendra dans les Examens de M. Corneille mieux que l'on ne feroit ici, l'Histoire de Theodore, d'Héraclius, de Dom Sanche d'Arragon, d'Andromede, de Nicomede & de Pertharite. On y verra pourquoi Theodore & Dom Sanche d'Arragon réussirent fort peu, & pourquoi Pertharite tomba absolument. On ne put souffrir dans Theodore la seule idée du péril de la prostitution, & si le Public étoit

devenu si délicat, à qui M. Corneille devoit-il s'en prendre qu'à lui-même? Avant lui le viol réussissoit. Il manqua à Dom Sanche d'Arragon un *suffrage illustre* qui lui fit manquer tous ceux de la Cour, exemple assés commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin un mari qni veut racheter sa femme en cédant un Royaume, fut encore plus insupportable dans Pertharite, que la prostitution ne l'avoit été dans Theodore. Ce bon mari n'osa se montrer au Public que deux fois. Cette chûte du grand Corneille, peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde, & Belissaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du Theatre, & déclara qu'il y renonçoit, dans une petite Préface assés chagrine qu'il mit au-devant de Pertharite. Il dit pour raison, qu'il commence à vieillir, & cette raison n'est que trop bonne, surtout quand il s'agit de Poesie & des autres talens de l'imagination. L'espece d'esprit qui dépend de l'imagination (& c'est ce qu'on appelle communément Esprit dans le monde) ressemble à la

Beauté, & ne ſubſiſte qu'avec la jeuneſſe. Il eſt vrai que la vieilleſſe vient plus tard pour l'eſprit ; mais elle vient. Les plus dangereuſes qualités qu'elle lui apporte, ſont la ſechereſſe & la dureté, & il y a des eſprits qui en ſont naturellement plus ſuſceptibles que d'autres ; & qui donnent par-là plus de priſe aux ravages du tems, ce ſont ceux qui avoient de la nobleſſe, de la grandeur, quelque choſe de fier & d'auſtere. Cette ſorte de caractere contracte aiſément par les années je ne ſçai quoi de dur & de ſec. C'eſt à peu près ce qui arriva à M. Corneille. Il ne perdit pas en vieilliſſant l'inimitable nobleſſe de ſon génie, mais il y mêla quelquefois de la dureté. Il avoit pouſſé les grands ſentimens auſſi loin que la nature pouvoit ſouffrir qu'ils allaſſent ; il commença de tems en tems à les pouſſer un peu plus loin : ainſi dans Pertharite une Reine conſent à épouſer un Tyran qu'elle déteſte, pourvû qu'il égorge un fils unique qu'elle a, & que par cette action, il ſe rende auſſi odieux qu'elle ſouhaite qu'il le ſoit. Il eſt aiſé de voir que ce ſentiment au lieu d'être noble, n'eſt

que dur, & il ne faut pas trouver mauvais que le Public ne l'ait pas goûté.

Après Pertharite M. Corneille rebuté du Theatre entreprit la Traduction en Vers de l'Imitation de Jesus-Christ. Il y fut porté par des Peres Jésuites de ses amis, par des sentimens de pieté qu'il eut toute sa vie, & sans doute aussi par l'activité de son génie qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet Ouvrage eut un succès prodigieux, & le dédommagea en toutes manieres d'avoir quitté le Theatre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la Traduction de M. Corneille le plus grand charme de l'Imitation de Jesus-Christ, je veux dire, sa simplicité & sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des Vers qui étoit naturelle à M. Corneille, & je croi même qu'absolument la forme des Vers lui est contraire. Ce Livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Evangile n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur comme il fait, & ne s'en saisiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air natu-

rel & tendre, à quoi la négligence même du ſtyle aide beaucoup.

Il ſe paſſa douze ans pendant leſquels il ne parut de M. Corneille que l'Imitation en Vers ; mais enfin ſollicité par M. Fouquet, qui négocia en Surintendant des Finances, & peut-être encore plus pouſſé par ſon penchant naturel, il ſe rengagea au Theatre. M. le Surintendant pour lui faciliter ce retour, & lui ôter toutes les excuſes que lui auroit pû fournir la difficulté de trouver des Sujets, lui en propoſa trois. Celui qu'il prit fut Œdipe, M. Corneille ſon frere prit Camma qui étoit le ſecond, & le traita avec beaucoup de ſuccès. Je ne ſçai quel fut le troiſiéme.

La réconciliation de M. Corneille & du Theatre fut ſincere, Œdipe réuſſit fort bien. La Toiſon d'Or fut faite enſuite à l'occaſion du Mariage du Roi, & c'eſt la plus belle Piece en Machines que nous ayons. Les Machines qui ſont ordinairement étrangeres à la Piece deviennent par l'art du Poete néceſſaires à celle-là ; tout le merveilleux que la Fable peut fournir y eſt dans toute ſa pompe, ſurtout le Pro-

logue doit servir de modele à tous les Prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la Piece comme les Anciens, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent Sertorius & Sophonisbe. Dans cette premiere Piece la grandeur Romaine éclate avec toute sa dignité, & l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands Hommes, qui ont de grands interêts à déméler, est encore surpassée par la Scene de Pompée & de Sertorius. Il semble que M. Corneille ait eu des Mémoires particuliers sur les Romains. Pour Sophonisbe, il crut être fort hardi de l'entreprendre après Mairet; voilà l'effet des réputations. La Sophonisbe de Mairet ne devoit point lui faire tant de peur. Son bel endroit est la contestation de Scipion & de Lelius avec Massinisse; mais que diroit-on si on voyoit aujourd'hui une Reine mariée écrire un Billet galant à un homme qui ne songe point à elle? Que diroit-on si on voyoit ses deux Confidentes observer l'effet des coquetteries qu'elle fait à Massinisse pour l'engager, & se dire l'une à l'autre:

Ma Compagne, il se prend . . . . . .
La victoire est à nous, ou je n'y connois rien.

Il faut croire qu'Agesilas est de M. Corneille, puisque son nom y est, & qu'il y a une Scene d'Agesilas & de Lysander qui ne pourroit pas facilement être d'un autre. Après Agesilas vint Othon, Ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, & où se sont unis deux génies si sublimes. M. Corneille y a peint la corruption de la Cour des Empereurs, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la République.

Depuis son retour au Theatre, il y paroissoit avec éclat des Pieces d'un genre fort différent des siennes. Ce n'étoit point une vertu courageuse, ni l'élevation des sentimens portée jusque dans l'Amour qui y dominoit, c'étoit un amour plus tendre, plus simple & plus vif, des sentimens dont le modele se retrouvoit plus aisément dans tous les cœurs. On admiroit moins, mais on étoit plus émû. Une infinité de traits de passion bien touchés, & presque sans aucun mélange de choses plus nobles qui les eussent refroidis, une versification très-agréable,

ble, & dont l'élegance ne se démentoit jamais, un jeune Auteur dont le style étoit plus jeune aussi ; voilà ce qu'il falloit principalement aux femmes dont les jugemens ont tant d'autorité au Theatre François. Aussi fûrent-elles charmées, & Corneille ne fut plus pour elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes, qui valoient des hommes.

Il y en eut un, dont la voix devoit être d'autant plus contée que ce n'étoit pas seulement un Ecrivain très-célébre, mais un homme du grand monde. On peut ajouter que sa voix étoit parfaitement libre, puisqu'il vivoit en Angleterre, privé de sa Patrie. M. de Saint-Evremond publia une Dissertation sur l'Alexandre de M. Racine, & là il s'éleve vivement contre notre Nation, qui ne goûte que ce qui lui ressemble, & qui n'avoit refusé ses applaudissemens à M. Corneille dans sa Sophonisbe, que parce qu'il avoit trop bien rendu le vrai caractere de la Fille d'Asdrubal, au lieu que Mairet en avoit fait avec beaucoup de succès une Coquette ordinaire. *M. Corneille*, ajoutoit M. de Saint-Evremond, *est*

presque le seul qui ait le bon goût de l'Antiquité, il a surpassé nos Auteurs, & s'est peut-être ici surpassé lui-même.

M. Corneille ne manqua pas de remercier M. de Saint-Evremond d'un suffrage aussi glorieux que le sien, & aussi hautement déclaré. *Vous m'avés pris par mon foible*, lui dit-il dans sa Lettre, *cette Sophonisbe, pour qui vous marqués tant de tendreße, a la meilleure part à la mienne..... Vous confirmés ce que j'ai avancé sur la part que l'Amour doit avoir dans les belles Tragedies, & sur la fidelité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux Illustres les caracteres de leur tems, de leur Nation & de leur humeur. J'ai crû jusqu'ici que l'Amour étoit une passion trop chargée de foiblesses, pour être la dominante dans une Pièce héroïque, j'aime qu'elle y serve d'ornement, & non pas de corps...... Nos doucereux & nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarés du mien.* Il y a encore dans cette Lettre ces paroles assés remarquables, *vous m'honorés de votre estime en un tems où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenés quand on se persuade qu'on m'a battu.*

Il est vrai qu'il s'étoit formé un *parti*

contre lui. Ceux qu'il appelloit les *doucereux* & les *enjoués*, & toutes celles pour qui ils l'étoient, composoient une grande partie de Paris & de la Cour, & ils ne se contentoient pas d'élever le nouvel Auteur, qui le méritoit, ils vouloient l'élever sur les ruines de l'ancien. Ils prévaloient & par le nombre, & par un certain bruit confus & imposant qu'ils sçavent si bien faire dans le besoin. On ne négligeoit rien pour grossir ses troupes, & c'étoit toujours un avantage que de les grossir ; on mettoit en œuvre toutes les petites adresses qui peuvent aider une réputation naissante, & hâter le vol de la Renommée, on employoit contre le redoutable Ennemi jusqu'aux traits d'un fameux Satyrique, exercé à foudroyer glorieusement de mauvais Auteurs. Pendant ce tumulte & cette espece de sédition contre une autorité légitime, M. Corneille se tenoit retranché dans son Cabinet, sans être presqu'autrement connu du monde que par son nom, sans Protecteurs puissans déclarés en sa faveur, sans Partisans affidés, n'ayant de gloire que celle qui étoit venuë le trouver d'elle-

même, ne s'y fiant peut-être pas assés, mais certainement hors d'état, & même incapable de lui prêter aucun secours étranger.

Il vît le goût du Siécle se tourner entierement du côté de l'amour le plus passionné & le moins mêlé d'héroïsme, mais il dédaigna fierement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir, ce soupçon seroit très-légitime, si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la Psiché de Moliere, où étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse, dont il n'auroit pas voulu deshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son Siécle, qu'en lui donnant Attila, digne Roi des Huns. Il régne dans cette Piece une férocité noble, que lui seul pouvoit attraper. La Scene où Attila délibere s'il se doit allier à l'Empire qui tombe, ou à la France qui s'éleve, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sçait l'histoire. Feuë Madame, * Princesse fort touchée des choses d'es-

* Henriette-Anne d'Angleterre.

prit, & qui eût pû les mettre à la mode dans un Pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse, pour faire trouver les deux Combattans sur le champ de bataille, sans qu'ils sçussent où on les menoit; mais à qui demeura la victoire? Au plus jeune.

Il ne reste plus que Pulcherie & Surena, tous deux sans comparaison meilleurs que Bérénice, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand Homme. Le caractere de Pulcherie est de ceux que lui seul sçavoit faire, & il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian qui est un vieillard amoureux. Le cinquiéme Acte de cette Piece est tout-à-fait beau. On voit dans Surena une belle peinture d'un homme que son trop de mérite & de trop grands services rendent criminel auprès de son Maître, & ce fut par ce dernier effort que M. Corneille termina sa carriere.

La suite de ses Pieces represente ce qui doit naturellement arriver à un grand Homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont foibles & imparfaits; mais déja dignes d'admiration par rap-

port à ſon Siécle, enſuite il va auſſi haut que ſon Art peut atteindre, à la fin il s'affoiblit, s'éteint peu à peu, n'eſt plus ſemblable à lui-même que par intervalles.

Aprés Surena qui fut joué en 1675. M. Corneille renonça tout de bon au Theatre, mais non pas à l'amour de ſes Ouvrages, & quand il vit en 1676. que le Roi avoit fait repreſenter de ſuite devant lui à Verſailles Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Œdipe, Rodogune, ſon feu Poetique ſe réveilla, & il s'écria,

Eſt-il vrai grand Monarque? Et puis-je me vanter,
Que tu prennes plaiſir à me reſſuſciter?
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode, & retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes Rivaux
N'ôte point leur vieux luſtre à mes premiers travaux?
Acheve, les derniers n'ont rien qui dégenere,
Rien qui les faſſe croire enfans d'un autre Pere.
Ce ſont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un ſeul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, Œdipe & Rodogune,

Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montreroit qu'Othon & Surena,
Ne sont pas des Cadets indignes de Cinna.
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulcherie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie:
Agesilas en foule auroit des Spectateurs,
Et Berenice enfin trouveroit des Acteurs.
Le Peuple, je l'avouë, & la Cour les dégradent:
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent,
Pour bien écrire encor, j'ai trop long-tems écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
Mais contre cet abus, que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers Ouvrages!

Cependant il est certain que ces derniers Ouvrages, toujours bons pour la lecture paisible du Cabinet, où la raison jouit de tous ses droits, ne pourroient plus aujourd'hui reparoître sur le Theatre, où l'on veut plus que jamais de grandes émotions, fussent-elles mal fondées & mal amenées. Nous pouvons faire ici en passant un petit commentaire sur ce qu'il dit que *Bérénice enfin trouveroit des Acteurs*. C'est qu'en effet sa Bérénice ne fut jouée que par de mauvais Comediens, parce que sa Rivale avoit eu le bonheur ou l'art de lui enlever les bons.

Débaraffé du Theatre, fa principale occupation fut de fe préparer à la mort. Ses forces diminuerent toujours de plus en plus, & la derniere année de fa vie fon efprit fe reffentit beaucoup d'avoir tant produit, & fi long-tems. Il mourut le premier Octobre 1684.

Il étoit Doyen de l'Academie Françoife, où il avoit été reçû l'an 1647.

Comme c'eft une loi dans cette Academie que le Directeur fait les frais d'un fervice pour ceux qui meurent fous fon Directorat, il y eût une conteftation de générofité, entre M. Racine & M. l'Abbé de Lavau, à qui feroit le Service de M. Corneille, parce qu'il paroiffoit incertain fous le Directorat duquel il étoit mort. La chofe ayant été remife au jugement de la Compagnie, M. l'Abbé de Lavau l'emporta, & M. de Benferade dit à M. Racine, *fi quelqu'un pouvoit prétendre à enterrer M. Corneille, c'étoit vous, vous ne l'avés pourtant pas fait.*

Ce difcours a été pleinement vérifié. Le tems a calmé l'agitation des efprits fur ce fujet, & a enfin amené une décifion, qui paroît généralement établie. Corneille a la premiere place, Racine

Racine la ſeconde ; on fera à ſon gré l'intervalle entre ces deux places un peu plus ou un peu moins grand. C'eſt-là ce qui ſe trouve en ne comparant que les Ouvrages de part & d'autre, mais ſi on compare les deux hommes, l'inégalité eſt plus grande ; il peut être incertain que Racine eût été ſi Corneille n'eût pas été avant lui, il eſt certain que Corneille a été par lui-même.

Ici j'avertis le Lecteur que cette Vie de M. Corneille ayant été déja imprimée en 1729. dans l'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe par M. l'Abbé d'Olivet, c'étoit en cet endroit à peu près que j'y parlois, mais beaucoup trop ſuccinctement d'un grand nombre de petites Pieces faites par M. Corneille ſur divers Sujets. Depuis ce tems-là, on a recueilli avec ſoin & avec goût ces différentes Pieces dont on a fait un Volume à la ſuite de ſon Theatre réimprimé en 1738. & je ne puis mieux faire que de renvoyer ſur toute cette matiere, tant au Volume qui contient les Pieces que je n'euſſe pas miſes, du moins en entier, qu'à une Préface judicieuſe & bien écrite, où l'on trouvera

de plus des traits historiques que je ne sçavois pas. L'Auteur y doute d'un fait que j'avois avancé, j'avouë que son doute seul m'ébranle ; c'est un fait que j'ai trouvé établi dans ma mémoire comme certain, quoique dépouillé de toutes ses preuves, que j'ai eu tout le loisir d'oublier parfaitement. Par bonheur il n'est pas de grande importance.

Cela m'empêchera d'en affirmer trop un autre, que je tiens pourtant de la famille. M. Corneille encore fort jeune se présenta un jour plus triste & plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le Cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travailloit. Il répondit qu'il étoit bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, & qu'il avoit la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement, & il dit au Cardinal qu'il aimoit passionnément une fille du Lieutenant Général d'Andeli en Normandie, & qu'il ne pouvoit l'obtenir de son pere. Le Cardinal voulut que ce pere si difficile vînt lui parler à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un ordre si imprevû, & s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné

ſa fille à un homme qui avoit tant de crédit. Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt qu'il a épouſé Marie de Lamperiere, fille de cet Officier. La premiere nuit de ſes Nôces, qui ſe firent à Rouen, il fut ſi malade que l'on écrivit à Paris qu'il étoit mort, & j'ai lû une Piece ſur cette fauſſe mort dans les Poeſies Latines de M. Menage. Un pareil ſujet étoit bien fait pour tenter les Poetes.

Je n'ai pas crû devoir interrompre la ſuite de ſes grands Ouvrages pour parler de quelques autres beaucoup moins conſiderables, qu'il a donnés de tems en tems. Il a fait étant jeune quelques Pieces de galanterie, qui ſont répanduës dans des Recueils. On a encore de lui quelques petites Pieces, de cent ou de deux cens Vers, au Roi, ſoit pour le féliciter de ſes victoires, ſoit pour lui demander des graces, ſoit pour le remercier de celles qu'il en avoit reçûës. Il a traduit deux Ouvrages Latins du Pere de la Ruë Jéſuite, ſur les Campagnes de 1667. & de 1672. toutes deux d'aſſés longue haleine, & pluſieurs petites Pieces de M. de Santeuil. Il eſtimoit extrêmement ces deux Poetes. Lui-même faiſoit fort bien des

Vers Latins, il en fit sur la Campagne de Flandres en 1667. qui parurent si beaux, que non-seulement plusieurs personnes les mirent en François, mais que les meilleurs Poetes Latins en prirent l'idée, & les mirent encore en Latin. Il avoit traduit sa premiere Scene de Pompée en Vers du style de Séneque le Tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Il falloit aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain; puisqu'il en a traduit en Vers & publié les deux premiers Livres de la Thébaïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un tems pour en retrouver quelque Exemplaire.

M. Corneille étoit assés grand & assés plein, l'air fort simple & fort commun, toujours négligé, & peu curieux de son exterieur. Il avoit le visage assés agréable, un grand nés, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la phisionomie vive, des traits fort marqués & propres à être transmis à la posterité dans une Médaille ou dans un Buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il lisoit

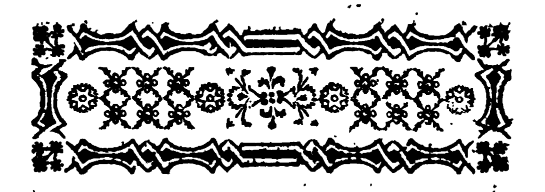
ses Vers avec force; mais sans grace.

Il sçavoit les Belles-Lettres, l'Histoire, la Politique, mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au Theatre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matiere qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit, & pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique. Il lui falloit des Sujets plus solides pour esperer ou pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, & quelquefois rude en apparence; au fond il étoit très-aisé à vivre, bon pere, bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son temperemment le portoit assés à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fiere & indépendante, nulle souplesse, nul manege, ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la Cour, il y apportoit un visage presqu'inconnu, un grand

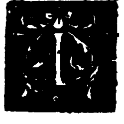
nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légeres lui causoient de l'effroi & de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent que d'habileté ou d'application pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir; mais quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assuroit trop peu sur son rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pût avoir des Rivaux.

A beaucoup de probité & de droiture naturelle, il a joint dans tous les tems de sa vie beaucoup de religion, & plus de pieté que son genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des Casuistes sur ses Pieces de Theatre, & ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la Scene, des nobles sentimens qui regnent dans ses Ouvrages, & de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.



REFLEXIONS SUR LA POETIQUE.

I



L arrive quelque fois que des Pieces irregulieres, telles que le Cid, ne laissent pas de plaire extrêmement; aussi-tôt on se met à mépriser les regles, c'est, dit-on, une pédanterie génante & inutile, & il y a un certain Art de plaire qui est au-dessus de tout. Mais qu'est-ce que cet Art de plaire? il ne se définit point, on l'attrappe par hazard, on n'est pas sûr de le rencontrer deux fois; enfin c'est une espece de magie tout-à-fait inconnue. Peut-être tout cela n'est-il pas vrai. Il y a beaucoup

d'apparence que quand les Pieces irregulieres plaisent, ce n'est pas par les endroits irreguliers, & il est certain qu'il n'y a Piece sur le Theatre qui soit à de certains égards si reguliere que le Cid. Mais il se pourroit bien faire que tout ce qu'il y a d'important pour le Theatre, ne fût point reduit en regles, ou du moins ne fût pas fort connu. Ces regles qui ne sont pas encore faites, ou que tout le monde ne sçait pas, voilà apparemment l'Art de plaire, voilà en quoi consiste la magie.

II.

Pour trouver les regles du Theatre, il faudroit remonter jusqu'aux premieres sources du Beau, découvrir quelles sont les choses dont la vue peut plaire aux hommes, c'est-à-dire, leur occuper l'esprit, ou leur remuer le cœur agréablement, & cela est déja d'une vaste étendue, & d'une fine discussion. Après avoir découvert quelles sont les actions qui de leur nature sont propres à plaire, il faudroit examiner quels changemens y apporte la forme du Theatre, ou par nécessité, ou pour

le ſeul agrément, & ces recherches étant faites avec toute l'exactitude & toute la juſteſſe néceſſaires, alors on n'auroit pas ſeulement trouvé les regles du Theatre, mais on ſeroit ſûr de les avoir trouvées toutes, & ſi en deſcendant dans le détail, il en étoit échappé quelqu'une, on la rameneroit ſans peine aux principes qui auroient été établis.

III.

Avoir trouvé toutes les regles du Theatre, ce ne ſeroit pas encore toute la Poëtique, il faudroit comparer enſemble ces différentes regles, & juger de leur différente importance. Telle eſt preſque toûjours la nature des ſujets qu'ils n'admettent pas toutes ſortes de beautés, il faut faire un choix, & ſacrifier les unes aux autres. Ainſi il ſeroit fort utile d'avoir une balance, où l'on pût, pour ainſi dire, peſer les regles. On verroit qu'elles ne méritent pas toutes une égale autorité. Il y en a qu'il faut obſerver à la rigueur, d'autres qu'on peut éluder, & ſi l'on peut le dire, les unes demandent une ſoumiſſion ſincere, les autres ſe contentent

d'une ſoumiſſion apparente. Si l'on avoit trouvé les différentes ſources qui les produiſent, il ne ſeroit pas difficile de donner à chacune ſa véritable valeur.

IV.

Ce Plan d'une Poëtique, tel que je l'imagine, eſt preſque immenſe, & demanderoit un juſteſſe d'eſprit infinie. Je n'ai garde de m'engager dans une pareille entrepriſe. Je veux ſeulement faire voir que ce Plan n'eſt pas ſi chimerique, qu'il pourra le paroître d'abord à de certaines perſonnes; j'en veux donner une legere ébauche, & animer, ſi je puis, quelqu'un à l'exécuter. Ce ſera bien aſſés pour moi ſi de ce nombre prodigieux de vûes qu'il faudroit avoir, j'en attrape quelques-unes, & ſi de ce grand tout que je ne ſçaurois embraſſer, j'en puis ſaiſir quelque partie.

V.

L'eſprit aime à voir, ou à agir, ce qui eſt la même choſe pour lui; mais il veut voir & agir ſans peine. Et ce qui eſt à remarquer, tant qu'on le tient

dans les bornes de ce qu'il peut faire sans effort, plus on lui demande d'action, plus on lui fait de plaisir. Il est actif jusqu'à un certain point, au de-là très-paresseux. D'un autre côté, il aime à changer d'objet & d'action. Ainsi il faut en même tems exciter sa curiosité, menager sa paresse, prevenir son inconstance.

VI.

Ce qui est important, nouveau, singulier, rare en son espece, d'un évenement incertain, pique la curiosité de l'esprit. Ce qui est un & simple accommode sa paresse, ce qui est diversifié convient à son inconstance. D'où il est aisé de conclure qu'il faut que l'objet qu'on lui presente ait toutes ces qualités ensemble pour lui plaire parfaitement.

VII.

L'importance de l'action de la Tragédie se tire de la dignité des personnes, & de la grandeur de leurs interêts. Quand les actions sont de telle nature que sans rien perdre de leur beauté,

elles pourroient se passer entre des personnes peu considerables, les noms de Princes & de Rois ne sont qu'une parure étrangere que l'on donne aux sujets; mais cette parure, toute étrangere qu'elle est, est nécessaire. Si Ariane n'étoit qu'une bourgeoise trahie par son Amant & par sa sœur, la Piece qui porte son nom ne laisseroit pas de subsister toute entiere; mais cette Piece si agréable y perdroit un grand ornement, il faut qu'Ariane soit Princesse, tant nous sommes destinés à être toûjours éblouis par les titres. Les Horaces & les Curiaces ne sont que des particuliers, de simples Citoyens de deux petites Villes; mais la fortune de deux Etats est attachée à ces particuliers, l'une de ces deux petites Villes a un grand nom, & porte toûjours dans l'esprit une grande idée, il n'en faut pas davantage pour ennoblir les Horaces & les Curiaces.

VIII.

Les grands interêts se reduisent à être en peril de perdre la vie, ou l'honneur, ou la liberté, ou un Trône, ou son Ami, ou sa Maîtresse. On demande or-

dinairement si la mort de quelqu'un des Personnages est nécessaire dans la Tragedie. Une mort est, à la verité, un évenement important ; mais souvent il sert plus à la facilité du dénouement, qu'à l'importance de l'action. Et le péril de mort n'y sert pas quelque fois davantage. Ce qui rend Rodrigue si digne d'attention, est-ce le péril qu'il court en combattant le Comte, les Maures, ou D. Sanche ? nullement, c'est la nécessité où il est de perdre l'honneur, ou sa Maîtresse, c'est la difficulté d'obtenir sa grace de Chimene, dont il a tué le Pere. Les grands interêts sont tout ce qui remue fortement les hommes, & il y a des momens où la vie n'est pas leur plus grande passion.

IX.

Il semble que les grands interêts se peuvent partager en deux especes, les uns plus nobles, tels que l'acquisition ou la conservation d'un Trône, un devoir indispensable, une vengeance, &c. les autres plus touchans, tels que l'amitié ou l'amour. L'une ou l'autre de ces deux sortes d'interêts donne son ca-

ractere aux Tragedies où elle domine. Naturellement le noble doit l'emporter sur le touchant, & Nicomede qui est tout noble est d'un ordre supérieur à Bérénice qui est toute touchante. Mais ce qui est incontestablement au-dessus de tout le reste, c'est le noble & le touchant réunis ensemble. Le seul secret qu'il y ait pour cela, est de mettre l'amour en opposition avec le devoir, l'ambition, la gloire, de sorte qu'il les combatte avec force, & en soit à la fin surmonté. Alors ces actions sont véritablement importantes par la grandeur des interêts opposés. Les Pieces sont en même tems touchantes par les combats de l'amour & nobles par sa défaite. Telles sont le Cid, Cinna, Polyeucte.

X.

Les Anciens n'ont presque point mis d'amour dans leurs Pieces, & quelques-uns les louent de n'avoir point avili leur Theatre par de si petits sentimens. Pour moi j'ai peur qu'ils n'ayent pas connu ce que l'amour leur pouvoit produire. Je ne vois pas trop bien où seroit la finesse de ne vouloir pas traiter des sujets pareils à Cinna, ou au Cid.

Toute la question est de mettre l'amour à sa place, c'est-à-dire, au-dessous de quelque passion plus noble, contre laquelle il se révolte avec violence, mais inutilement. Cette régle n'est nécessaire que pour les Pieces du premier ordre, & elle n'a guere été pratiquée que par M. Corneille.

XI.

Le nouveau & le singulier peuvent se trouver dans les évenemens de la Piece, & dans les Caracteres, mais nous en parlerons ailleurs plus à propos. Ici, nous ne parlerons que du nouveau & du singulier qui peuvent se trouver dans les passions. Le vrai ne suffit pas pour attirer l'attention de l'esprit, il faut un vrai peu commun. Tout le monde connoît les passions des hommes jusqu'à un cerrain point, au-de-là, c'est un pays inconnu à la plûpart des gens, mais où tout le monde est bien aise de faire des découvertes. Combien les passions ont-elles d'effets délicats & fins qui n'arrivent que rarement, ou qui, quand ils arrivent, ne trouvent pas d'observateurs assés habiles ? il suffit de plus qu'elles soient extrêmes

pour nous être nouvelles. Nous ne les voyons presque jamais que mediocres. Où sont les hommes parfaitement amoureux, ou ambitieux, ou avares? nous ne sommes parfaits sur rien, non pas même sur le mal.

XII.

Qu'un Amant mécontent de sa Maîtresse s'emporte jusqu'à dire, qu'il ne perd pas beaucoup en la perdant, & qu'elle n'est pas trop belle, voilà déja le dépit poussé assés loin. Qu'un ami à qui cet Amant parle, convienne qu'en effet cette personne là n'a pas beaucoup de beauté, que par exemple elle a les yeux trop petits, que sur cela l'Amant dise que ce ne sont pas ses yeux qu'il faut blâmer, & qu'elle les a très-agréables; que l'ami attaque ensuite la bouche, & que l'Amant en prenne la défense; le même jeu sur le teint, sur la taille; voilà un effet de passion peu commun, fin, délicat, & très-agréable à considerer. Cet exemple, quoique comique, & tiré du Bourgeois Gentilhomme, m'a paru si propre à expliquer ma pensée que je n'ai pû me resoudre

ſoudre à en apporter un plus ſérieux. Nous ne connoiſſons pas nous-mémes combien les Romans de notre ſiécle ſont riches en ces ſortes de traits, & juſqu'à quel point ils ont pouſſé la ſcience du cœur.

XIII.

La fineſſe, la délicateſſe, enfin l'agrément de ces effets de paſſion, conſiſte aſſés ordinairement dans une eſpece de contradiction qui s'y trouve. On fait ce qu'on ne croit pas faire, on dit le contraire de ce qu'on veut dire, on eſt dominé par un ſentiment qu'on croit avoir vaincu, on découvre ce qu'on prend un grand ſoin de cacher. Celle de toutes les paſſions qui fournit le plus de ces ſortes de jeux, & peut-être la ſeule qui en fourniſſe, c'eſt l'amour. L'obligation où ſont les femmes de le vaincre, ou de les diſſimuler, & la délicateſſe de gloire qui fait qu'elles ſe le diſſimulent à elles-mêmes, ſont des ſources trés-fécondes de ces contradictions agréables. Les hommes ſont rarement à cet égard dans la même ſituation que les femmes, auſſi l'amour

ne plait pas tant dans leur personne. L'ambition, la vengeance n'ont point par elles-mêmes de ces effets contrastés, & ceux qui sont d'un caractere à ressentir vivement ces passions, s'y livrent sans les combattre & sans se les déguiser.

XIV.

Rarement ceux qui aspirent ou à s'élever ou à se vanger, sont-ils délicats sur les moyens qui les y peuvent conduire, les Amans le sont sur les moyens de parvenir à la possession de ce qu'ils aiment. L'esperance d'être aimé, ou la crainte de ne l'être pas, roulent sur un regard, sur un soupir, sur un mot, enfin sur des choses presque imperceptibles & d'une interprétation douteuse; au lieu que les espérances ou les craintes qui accompagnent l'ambition & la vengeance, ont des sujets plus marqués, plus déterminés, plus palpables. Ceux mêmes qui sont aimés, peuvent douter s'ils le sont, ou craindre à chaque moment de ne l'être plus, ou s'affliger de ne l'être pas assés; quand on s'est vangé, quand on est arrivé au terme de son ambition, tout est fini. En-

fin l'amour produit plus d'effets singuliers & agréables à considerer, parce qu'il a des objets plus fins, plus incertains, plus changeans. Je sens que l'on pourroit pousser encore plus loin le parallele de l'amour & des autres passions, & que l'amour en sortiroit toûjours à son honneur. Mais je crois en avoir assés dit pour prouver qu'aucune autre passion ne peut avoir par elle-même autant d'agrément sur le Theatre. La disposition des Spectateurs y contribue encore. N'y a-t-il pas plus d'amour au monde que d'ambition ou de vengeance?

XV.

La singularité, ou la bisarrerie délicate des effets d'une passion, est un Spectacle plus propre à plaire que sa seule violence, parce qu'elle donne occasion à une plus grande découverte. Il est vrai que ces deux beautés peuvent être réunies, & un effet singulier d'une passion en marque en même tems la force. De-là il s'ensuit encore que l'amour doit plus fournir au Theatre, que la vengeance ou l'ambition, qui n'ont guere d'autre agrément que leur

violence, & qui sont privées d'une infinité de raffinemens & de délicatesses, que l'amour seul a en partage. Un personnage qui n'a que de l'amour peut remplir une Piece, témoin Ariane & Bérénice, nul autre Caractere ne peut occuper la même étendue. L'amour est le plus abondant & le plus fertile de tous les sentimens.

XVI.

Ce qui est rare & parfait en son espece, ne peut manquer d'attirer l'attention. Ainsi il faut toujours peindre les Caracteres dans un dégré élevé; rien de mediocre, ni vertus, ni vices. Ce qui fait les grandes vertus, ce sont les grands obstacles qu'elles surmontent. Le vieil Horace sacrifie l'amour paternel à l'amour de la Patrie, quand il dit, *qu'il mourût*, *&c.* voilà un grand amour pour la Patrie. Pauline malgré la passion qu'elle a pour Severe qu'elle pourroit épouser après la mort de Polyeucte, veut que ce même Severe sauve la vie à Polyeucte, voilà un grand attachement à son devoir. Un seul de ces traits suffiroit pour faire un grand Caractere.

XVII.

Les vices ont aussi leur perfection. Un demi tiran seroit indigne d'être regardé ; mais l'ambition, la cruauté, la perfidie, poussées à leur plus haut point deviennent de grands objets. La Tragedie demande encore qu'on les rende, autant qu'il est possible, de beaux objets. Il y a un Art d'embellir les vices, & de leur donner un air de noblesse & d'élevation. L'ambition est noble, quand elle ne se propose que des Trônes ; la cruauté l'est en quelque sorte, quand elle est soutenue d'une grande fermeté d'ame ; la perfidie même l'est aussi, quand elle est accompagnée d'une extrême habileté. Cléopatre dans Rodogune, Phocas, Stilicon, sont de beaux Caracteres dans toutes ces Pieces. Le Theatre n'est pas ennemi de ce qui est vicieux, mais de ce qui est bas & petit. C'est-là ce qui gâte les Caracteres de Neron & de Mitridate, tels qu'on les a donnés dans deux Tragedies très-connuës du Public, & pleines d'ailleurs de très-grandes beautés. L'un se cache derriere une porte pour écouter deux

Amans, l'autre pour ſurprendre une jeune perſonne, & lui faire dire ſon ſecret, ſe ſert d'un petit artifice de Comedie, & qui eſt même fort uſé. Ces deux Perſonnages ſont aſſés cruels, & aſſés perfides, ce n'eſt pas là ce qui leur manque, mais ils le ſont baſſement.

XVIII.

Cependant M. Corneille a mis ſur le Theatre deux Caracteres aſſés bas, Pruſias & Felix, & ils y réuſſiſſent tous deux; mais il faut remarquer que Neron & Mitridate font des actions baſſes, dont le Spectateur eſt témoin, & ceux-ci n'ont tout au plus que des ſentimens bas, & les ſentimens qui ne ſont que des diſcours frappent beaucoup moins que les actions. De plus la baſſeſſe des ſentimens de Pruſias & de Felix eſt ſi naturelle dans les conjonctures où ils ſe trouvent, qu'il n'y a qu'un cœur de Héros qui s'en pût garantir, & même elle repreſente les premiers mouvemens du cœur d'un Héros. Mais il n'y a aucune néceſſité d'agir comme agiſſent Neron & Mitridate. Enfin ces deux Caracteres ſervent

à en faire éclater d'autres parfaitement Héroiques, ce que ne font pas ceux de Mitridate & de Neron. Par-dessus tout cela, quand Felix avoue qu'il ne seroit pas fâché de la mort de son gendre, parce qu'il en tireroit quelqu'avantage pour sa fortune, M. Corneille a eu la sage précaution de lui donner de la honte de ce sentiment, & qui examinera de près le tour dont il s'est servi, reconnoitra combien il faut d'Art pour manier ces sortes de Caracteres, & combien il est difficile de les reconcilier avec le Theatre, qui les rejette naturellement. Il n'appartient qu'à un génie du premier ordre de nous donner un personnage bas.

XIX.

Quand on veut justifier des Auteurs qui n'en ont presque pas donné d'autres, & qui n'y ont apporté aucun Art, ou qui n'ont peint que des Caracteres communs, & foibles en leur espece, on dit, c'est-là la nature, & on croit avoir tout dit. C'est-là nature, il est vrai, mais n'y a-t-il pas quelque autre chose de plus parfait, de plus rare en

ſon eſpece, de plus noble, qui eſt auſſi la nature ? C'eſt cela qu'on voudroit voir. Que diroit-on d'un Peintre qui ne repreſenteroit les hommes que comme ils ſont faits communément, petits, mal tournés, mal proportionnés, de mauvais air ? Ce ſeroit-là pourtant la nature.

XX.

Un des grands ſecrets pour piquer la curioſité, c'eſt de rendre l'évenement incertain. Il faut pour cela que le nœud ſoit tel qu'on ait de la peine à en prévoir le dénouement, & que le dénouement ſoit douteux juſqu'à la fin, & s'il ſe peut, juſqu'à la derniere Scene. Lorſque dans Stilicon, Felix eſt tué au moment qu'il va en ſecret donner avis de la conjuration à l'Empereur, Honorius voit clairement que Stilicon ou Eucherius, ſes deux Favoris, ſont les chefs de la conjuration, parce qu'ils étoient les ſeuls qui ſçuſſent que l'Empereur devoit donner une Audience ſecrete à Felix. Voilà un nœud qui met Honorius & Stilicon & Eucherius dans une ſituation très-embarraſſante, & il eſt très-difficile d'imaginer comment ils

ils en sortiront. Qui seroit-ce qui pourroit laisser la Piece à cet endroit là ? Tout ce qui serre le nœud davantage, tout ce qui le rend plus mal-aisé à dénouer, ne peut manquer de faire un bel effet. Il faudroit même, s'il se pouvoit, faire craindre au Spectateur que le nœud ne se pût pas dénouer heureusement.

XXI.

La curiosité une fois excitée, n'aime pas à languir, il faut lui promettre sans cesse de la satisfaire, & la conduire cependant sans la satisfaire, jusqu'au terme que l'on s'est proposé. Il faut approcher toujours le Spectateur de la conclusion, & la lui cacher toujours. Qu'il ne sçache pas où il va, s'il est possible, mais qu'il sçache bien qu'il avance. Le sujet doit marcher avec vîtesse, une Scene qui n'est pas un nouveau pas vers la fin est vitieuse. Tout est action sur le Theatre, & les plus beaux discours même y seroient insupportables, si ce n'étoient que des discours. La longue déliberation d'Auguste, qui tient le second Acte de Cinna, toute divine qu'elle est, seroit la

plus mauvaise chose du monde, si à la fin du premier Acte on n'étoit pas demeuré dans l'inquietude de ce que veut Auguste aux deux chefs de la conjuration qu'il a mandés, si ce n'étoit pas une extrême surprise de le voir déliberer de sa plus importante affaire avec deux hommes qui ont conjuré contre lui, s'ils n'avoient pas tous deux des raisons cachées, & que le Spectateur pénetre avec plaisir, pour prendre deux partis tout opposés; enfin si cette bonté qu'Auguste leur marque n'étoit pas le sujet des remords, & des irrésolutions de Cinna, qui font la grande beauté de sa situation.

XXII.

Un dénouement suspendu jusqu'au bout, & imprévu, est d'un grand prix. Camma pour sauver la vie à Sostrate qu'elle aime, se resout enfin à épouser Sinorix qu'elle haït, & qu'elle doit haïr. On voit dans le cinquiéme Acte Camma & Sinorix revenus du Temple où ils ont été mariés, on sçait bien que ce ne peut pas là être une fin, on n'imagine point où tout cela aboutira, &

d'autant moins que Camma apprend à Sinorix qu'elle ſçait ſon plus grand crime, dont il ne la croyoit pas inſtruite, & que quoiqu'elle l'ait épouſé elle n'a rien relâché de ſa haine pour lui. Il eſt obligé de ſortir, & elle écoute tranquillement les plaintes de ſon Amant, qui lui reproche ce qu'elle vient de faire pour lui prouver à quel point elle l'aime. Tout eſt ſuſpendu avec beaucoup d'Art, juſqu'à ce qu'on apprenne que Sinorix vient de mourir d'un mal dont il a été attaqué ſubitement, & que Camma déclare à Soſtrate qu'elle a empoiſonné la coupe nuptiale où elle a bû avec Sinorix, & qu'elle va mourir auſſi. Il eſt rare de trouver un dénouement auſſi peu attendu, & en même-tems auſſi naturel.

XXIII.

Comme la plûpart des Sujets ſont hiſtoriques, le ſeul titre des Pieces en apprend le dénouement, & alors il faudroit, s'il étoit poſſible, prendre une route qui parût ne devoir pas conduire à ce dénouement connu par l'Hiſtoire, & qui y conduiſît cepen-

dant. Ceux qui ſçauroient que Camma fit mourir Sinorix, ſeroient bien éloignés dans le cinquiéme Acte même de deviner comment le Poëte ſera parvenu à cet événement, lorſqu'ils verroient le mariage de Camma & de Sinorix terminé, & en ce cas la ſurpriſe eſt encore plus grande, que ſi l'on n'avoit pas ſçû l'Hiſtoire, parce qu'on voit des choſes toutes oppoſées à ce qu'on attend. Mais encore un coup ces ſortes de dénouements ſont rares. Tout ce qu'on peut faire de mieux pout les autres qui ſont annoncés par l'Hiſtoire, ou aiſés à prévoir par la nature du ſujet, c'eſt de les rendre ſurprenans pour les Acteurs, s'ils ne le ſont pas pour les Spectateurs. A la fin du quatriéme Acte d'Ariane, Theſée & Phedre prennent la réſolution de s'enfuir enſemble, voilà le dénouement annoncé bien clairement au Spectateur; il ne ſera pas ſurpris d'apprendre au cinquiéme Acte, que Theſée & Phedre ſont partis, mais Ariane en ſera extrêmement ſurpriſe, ſurtout du départ de Phedre ſa ſœur, qu'elle aimoit tendrement, & qu'elle ne croyoit pas ſa Rivale, & le Spectateur attend avec impatience l'étonne-

ment & le désespoir d'Ariane. Il paroît par mille autres exemples que le Spectateur joüit avec plaisir d'une surprise qui n'est que pour l'Acteur & non pas pour lui. Alors sa curiosité n'a plus pour objet l'évenement même, mais seulement l'effet qu'il fera sur l'Acteur, & un dénouement de cette espece ne laisse pas d'être fort agréable. Le cinquiéme Acte d'Ariane l'est au dernier point.

XXIV.

Voilà à peu près ce que l'esprit demande dans les objets par rapport à sa curiosité; mais d'ailleurs qu'il soit borné ou paresseux, il veut que ce qu'on lui présente à considerer soit un & simple. Il est visible d'abord que deux actions, qui iroient de front, le partageroient désagréablement, il opteroit bien-tôt entre les deux, & celle à laquelle il se seroit attaché lui donneroit du dégoût pour l'autre. Il arriveroit le même inconvenient d'une action traversée par quelque chose d'étranger ou d'inutile, ainsi tout conclut pour l'unité.

XXV.

Nous ne ſçavons pas trop bien ce que les Anciens ont entendu par Epiſode, ni ce que nous entendons nous-mêmes par ce mot. Heureuſement il n'importe guere. Si Epiſode eſt quelque choſe d'inſeré dans l'action, & qui s'en pourroit ôter ſans lui faire aucun tort, comme les Amours des Subalternes dans quelques Opera, où ils ne laiſſent pas de faire de jolies Scenes, tout Epiſode eſt vitieux. Si au contraire Epiſode s'entend des interêts des ſeconds Perſonnages, qui quoiqu'ils ne ſoient pas les principaux Moteurs de l'action, y aident cependant, les Epiſodes ſont très-bons & ſouvent néceſſaires.

XXVI.

Quand je dis que les ſeconds Perſonnages aident à l'action, je n'entends pas qu'ils prêtent la main à une machine, qui auroit bien pû aller ſans eux, quoique peut être moins facilement, j'entends que leur ſecours ſoit abſolument néceſſaire. Et il ne faut pas

même que ce secours soit tardif, c'est-à-dire, que la nécessité de ces seconds Personnages ne se fasse sentir que tard dans le cours de la Piece; car autant qu'ils ont paru jusques-là, autant ils ont ennuyé. Eriphile est nécessaire pour le dénouement d'Iphigenie, c'est la Biche de la fable, & on ne s'en pouvoit passer. Mais elle n'est nécessaire qu'à la fin du dernier Acte, & cela ne la justifie pas suffisamment de s'être fait voir dans les autres.

XXVII.

Il faut qu'à l'unité se joigne la simplicité. J'appelle action simple, celle qui est aisée à suivre, & qui ne fatigue point l'esprit par une trop grande quantité d'incidens. Il ne faut pas s'imaginer que la simplicité ait par elle-même aucun agrément, & ceux qui louent par cet endroit là les Pieces Grecques, ont bien envie de les louer, & ne se connoissent guere en louanges. D'un autre côté Heraclius est trop chargé de faits & d'intrigues, trop éloigné du simple. Il y a donc quelque chose de bon dans la simplicité; mais en quoi cela consiste t-il?

XXVIII.

La simplicité ne plaît point par elle-même, elle ne fait qu'épargner de la peine à l'esprit. La diversité au contraire par elle-même est agréable ; l'esprit aime à changer d'action & d'objet. Une chose ne plaît point précisement par être simple, & elle ne plaît point davantage à proportion qu'elle est plus simple, mais elle plaît par être diversifiée sans cesser d'être simple ; plus elle elle est diversifiée sans cesser d'être simple, plus elle plaît. En effet, de deux Spectacles, dont ni l'un ni l'autre ne fatigue l'esprit, celui qui l'occupe le plus, lui doit être le plus agréable. On n'admire point la nature de ce qu'elle n'a composé tous les visages que d'un nés, d'une bouche, de deux yeux ; mais on admire de ce qu'en les composant tous de ces mêmes parties, elle les a faits fort différens. Voilà la simplicité & la diversité qui plaisent par leur union. L'une est peu digne d'être considerée, mais du moins aisée à considerer ; son plus grand mal est d'être insipide. L'autre est piquante, digne

d'attention, mais d'une étendue infinie, & qui égareroit trop l'esprit. Ainsi il arrive, quand elles s'unissent, que la simplicité donne de justes bornes à la diversité, & que la diversité prête ses agrémens à la simplicité.

XXIX.

La diversité d'action, si cela se peut dire, n'est donc guere moins importante que l'unité & la simplicité. Les Espagnols diversifient ordinairement leurs Pieces, en y mettant beaucoup d'intrigues & d'incidens. Princes déguisés, ou inconnus à eux-mêmes, Lettres équivoques, ou tombées entre les mains de gens à qui elles ne s'adressoient pas, Portraits perdus, méprises qui arrivent pendant la nuit, Rencontres surprenantes & imprévues; de ces sortes de jeux ou d'embarras, ils n'en ont jamais trop. Pour nous, nous les avons aimés pendant quelque tems, & notre goût a changé. Peut-être les Espagnols qui à cause de la contrainte où les femmes vivent chez eux, sont plus accoutumés que nous aux avantures, ont plus de raison d'en aimer la re-

présentation, peut-être leur vivacité leur fait-elle trouver simple & facile ce qui est pour nous embarrassé & fatiguant, peut-être enfin, & c'est-là le plus vraisemblable, ne se plaisent-ils aux Pieces d'intrigue, que faute d'en connoître de meilleures.

XXX.

Ce qui a le plus nui parmi nous aux Pieces d'intrigue, c'est que nous en avons vû d'aussi diversifiées, & en même-tems de moins embarrassées. Comparés Heraclius & Horace. Il y a dans l'un & dans l'autre beaucoup de diversité & d'évenemens, à peine les Personnages sont-ils deux Scenes de suite dans la même situation, tout est toujours en mouvement. Mais comment parvient-on à tout le jeu d'Heraclius? Par une longue Histoire de choses passées avant la Piece, Histoire assés difficile à bien retenir, & toujours un peu obscure, quoique démêlée avec un Art merveilleux. Au contraire tous les divers évenemens d'Horace naissent les uns des autres facilement, & sous les yeux du Spectateur. Heraclius est à

l'Espagnole, trop intrigué, trop embarrassé, fatiguant, Horace est, si je l'ose dire, à la Françoise, très-diversifié sans nul embarras.

XXXI.

Pour découvrir tout le secret de diversifier agréablement une action, il ne faudroit que découvrir l'Art dont Horace est conduit. Les trois Horaces combattent pour Rome, & les trois Curiaces pour Albe, deux Horaces sont tués, & le troisiéme quoique resté seul, trouve moyen de vaincre les trois Curiaces : voilà ce que l'Histoire fournit, & rien n'est plus simple. Que l'on examine quels ornemens, & combien d'ornemens différens le Poëte y a ajoutés, plus on l'examinera, plus on en sera surpris. Il fait les Horaces & les Curiaces alliés, & prêts à s'allier encore. L'un des Horaces a épousé Sabine sœur des Curiaces, & l'un des Curiaces aime Camille sœur des Horaces. Lorsque le Theatre s'ouvre, Albe & Rome sont en guerre, & ce jour-là même il se doit donner une bataille décisive. Sabine se plaint d'avoir ses freres dans

une Armée, & son mari dans l'autre; & de n'être en état de se réjouir des succès de l'un ni de l'autre parti. Camille esperoit la paix ce jour-là même, & croyoit devoir épouser Curiace sur la foi d'un Oracle qui lui avoit été rendu; mais un songe a renouvellé ses craintes. Cependant Curiace lui vient annoncer que les Chefs d'Albe & de Rome, sur le point de donner la bataille, ont eu horreur de tout le sang qui s'alloit repandre, & ont résolu de finir cette guerre par un combat de trois contre trois, qu'en attendant ils ont fait une trêve. Camille reçoit avec transport une si heureuse nouvelle, & Sabine ne doit pas être moins contente. Ensuite les trois Horaces sont choisis pour être les combattans de Rome, & Curiace les felicite de cet honneur, & se plaint en même tems de ce qu'il faut que ses beaux-freres périssent, ou qu'Albe sa Patrie soit sujette de Rome. Mais quel redoublement de douleur pour lui, quand il apprend que ses deux freres & lui sont choisis pour être les combattans d'Albe! Quel trouble recommence entre tous les Personnages! La guerre n'étoit pas si terrible pour eux, Sabine &

Camille sont plus allarmées que jamais, il faut que l'une perde ou son mari, ou ses freres, l'autre ses freres, ou son Amant, & cela par les mains les uns des autres. Les combattans eux-mêmes sont émûs & attendris, cependant il faut partir, & ils vont sur le Champ de bataille. Quand les deux Armées les voyent, elles ne peuvent souffrir que des personnes si proches combattent ensemble, & l'on fait un sacrifice pour sçavoir la volonté des Dieux. L'esperance renaît dans le cœur de Sabine; mais Camille n'augure rien de bon. On leur vient dire qu'il n'y a plus rien à esperer, que les Dieux approuvent le Combat, & que les Combattans sont aux mains. Nouveau désespoir, trouble plus grand que jamais. Ensuite vient la nouvelle que deux Horaces sont tués, le troisiéme en fuite, & les trois Curiaces maîtres du Champ de bataille. Camille regrete ses deux freres, & a une joye secrete de ce que son Amant est vivant & vainqueur, Sabine qui ne perd ni ses freres, ni son mari, est contente; mais le Pere des Horaces uniquement touché de l'interêt de Rome qui va être sujette d'Albe, & de la honte qui réjaillit sur

lui par la fuite de son fils, jure qu'il le punira de sa lâcheté, & lui ôtera la vie de ses propres mains, ce qui redonne une nouvelle inquietude à Sabine. Mais on apporte enfin au vieil Horace une nouvelle toute contraire, la fuite de son fils n'étoit qu'un stratagême dont il s'est servi pour vaincre les trois Curiaces, qui sont demeurés morts sur le Champ de bataille. Rien n'est plus admirable que la maniere dont cette action est menée, on n'en trouvera ni l'original chés les Anciens, ni la copie chés les Modernes.

XXXII.

Le secret de cette conduite consiste, ce me semble, à couper une action en autant de parties, qu'il y en a qui puissent produire différens sentimens dans les Personnages, soit que ces sentimens soient d'especes opposées, soit que dans la même espece les uns ayent seulement plus de force que les autres. Faire passer les Personnages de la joye à la douleur, de la crainte à l'esperance, ou d'une moindre joye, d'une moindre crainte à une plus grande, voilà deux especes de contraste. La premiere est

la plus agréable, parce que le contraste est plus parfait. L'autre ne laisse pas aussi de faire de grands effets ; mais en général une Piece où un même sentiment regneroit toujours, ou du moins presque toujours, quoiqu'il allât en se fortifiant, plairoit moins que si elle étoit mêlée de plusieurs sentimens opposés. En Peinture, les Drapperies réussissent mieux que nos habits communs, parce qu'elles ont plus de jeu, qu'elles sont plus ondoyantes. Ainsi il est bon que le tissu de la Tragedie soit, pour ainsi dire, ondoyant, qu'il présente différentes faces, qu'il ait différens mouvemens.

XXXIII.

Outre le contraste qui peut être dans les différentes parties de l'action, celui des caracteres des Personnages contribue beaucoup à la varieté. Deux figures dans un Tableau qui ont précisement la même attitude, ne sont pas plus vitieuses que deux Personnages d'une Tragedie qui ont le même caractere. Bérénice, Titus, & Antiochus ne sont que le même Personnage sous

trois noms différens. Le plus grand contraste est entre les especes opposées, comme d'un ambitieux à un Amant, d'un tiran à un Héros, mais on peut aussi dans la même espece en trouver un très-agréable. C'est ainsi qu'Horace & Curiace, tous deux vertueux, tous deux également possédés de l'amour de la Patrie, ne se ressemblent point dans les sentimens même qui leur sont communs. L'un a une férocité noble, l'autre quelque chose de plus tendre & de plus humain. Mais il n'appartient pas à tout le monde de ménager du contraste entre ce qui ressemble. Enfin lorsque deux Personnages ne peuvent avoir de différence marquée, il est bon du moins de leur donner des raisons particulieres pour n'être pas du même avis, ou dans le même mouvement de passion. C'est encore un coup de maître qu'a fait M. Corneille dans Horace. Sabine & Camille ont le même caractere, & à peu près le même interêt ; mais ordinairement quand l'une espere, l'autre craint. Il seroit aussi à propos que les Confidens eussent moins de complaisance pour leurs Maîtres qu'ils n'en ont communément, & qu'ils prissen

ſent la liberté de les combattre par de bonnes raiſons. Il faut de l'oppoſition & du jeu dans un Dialogue, autrement c'eſt un Dialogue où il n'y a qu'une perſonne qui parle.

XXXIV.

Les jeux de Theatre ſont infinis. Ils comprennent tout ce qui ſurprend ou le Spectateur, ou quelqu'un des Perſonnages, tout ce qui produit un effet contraire à ce qu'on en attendoit, & il eſt viſible que rien ne reveille davantage la curioſité. Dans le moment que Cinna rend comte à Emilie de la conjuration dont Maxime & lui ſont les Chefs, on lui vient dire qu'Auguſte le mande avec Maxime; il n'eſt pas poſſible que Cinna ne ſe croye découvert, & que le Spectateur n'attende avec impatience ce que lui veut l'Empereur. Quand Cinna & Maxime paroiſſent avec l'Empereur, on voit qu'il ne les a mandés que pour déliberer avec eux s'il quittera l'Empire; voilà Cinna, Maxime & le Spectateur également ſurpris, & ces traits là ſont merveilleux. Il y a d'autres jeux de Theatre qui

ne trompent ou n'étonnent que quelqu'un des Personnages, & non pas le Spectateur. Ainsi Ariane se confie à sa sœur qu'elle ne connoît pas pour sa Rivale, & le jeu en est très-beau, quoique le Spectateur n'y soit pas trompé. Mais en pareil cas il jouit de l'erreur ou de l'ignorance de l'Acteur, & prévoit avec plaisir la surprise où il tombera, quand il viendra à s'éclaircir. Tout bien consideré, il semble que la premiere maniere a quelque chose de plus parfait. Les Comedies sont plus fertiles en jeux de Theatre que les Tragedies, & il y en a de belles qui n'en ont aucun.

XXXV.

Jusqu'ici nous n'avons envisagé dans l'action que ce qui peut plaire à l'esprit, ce n'est pas assés, il faut songer au cœur. Avec toutes les qualités dont nous avons parlé, elle pourroit être attachante, mais il y a encore quelque chose au-delà, il faut, s'il se peut, la rendre touchante. On veut être émû, agité, on veut répandre des larmes. Ce plaisir qu'on prend à pleurer est si bisarre, que je ne puis m'empê-

cher d'y faire réflexion. Se plairoit-on à voir quelqu'un que l'on aimeroit dans une situation aussi douloureuse que celle où est le Cid, après avoir tué le pere de sa Maîtresse ? Non sans doute. Cependant le désespoir extrême du Cid, le péril où il est de perdre tout ce qui lui est le plus cher, plaît par cette raison même que le Cid est aimé du Spectateur. D'ou vient qu'on est agréablement touché par le Spectacle d'une chose qui affligeroit si elle étoit réelle ?

XXXVI.

Le plaisir & la douleur, qui sont deux sentimens si différens, ne different pas beaucoup dans leur cause. Il paroît par l'exemple du chatouillement que le mouvement du plaisir poussé un peu trop loin devient douleur, & que le mouvement de la douleur un peu moderé devient plaisir. De-là vient encore qu'il y a une tristesse douce & agréable, c'est une douleur affoiblie & diminuée. Le cœur aime naturellement à être remué ; ainsi les objets tristes lui conviennent, & même les objets douloureux, pourvû que quelque chose les

adouciſſe. Il eſt certain qu'au Theatre la repréſentation fait preſque l'effet de la réalité ; mais enfin elle ne le fait pas entierement ; quelqu'entraîné que l'on ſoit par la force du Spectacle, quelqu'empire que les ſens & l'imagination prennent ſur la raiſon, il reſte toujours au fond de l'eſprit je ne ſçai quelle idée de la fauſſeté de ce qu'on voit. Cette idée quoique foible & envelopée ſuffit pour diminuer la douleur de voir ſouffrir quelqu'un que l'on aime, & pour reduire cette douleur au dégré, où elle commence à ſe changer en plaiſir. On pleure les malheurs d'un Héros à qui l'on s'eſt affectionné, & dans le même moment on s'en conſole, par ce qu'on ſçait que c'eſt une fiction, & c'eſt juſtement de ce mélange de ſentimens que ſe compoſe une douleur agréable, & des larmes qui font plaiſir. De plus comme cette affliction qui eſt cauſée par l'impreſſion des objets ſenſibles & extérieurs, eſt plus forte que la conſolation qui ne part que d'une réflexion intérieure, ce ſont les effets & les marques de la douleur qui doivent dominer dans ce compoſé.

XXXVII.

Les Personnages qui tirent ces larmes des yeux doivent être interessans & aimables ; mais comment les rendre aimables & interessans ? Il suffit d'abord qu'ils soient malheureux. C'est un mérite aux yeux de toutes les personnes sensibles, que de tomber dans de grands malheurs, & ils attirent naturellement l'affection, pourvu qu'il n'y ait rien d'ailleurs qui la repousse. Le Héros & l'Héroïne de la Piece trouvent le Spectateur dans une disposition assés favorable ; & pour l'engager à plaindre leurs infortunes, c'est assés qu'ils ne lui déplaisent par aucun endroit.

XXXVIII.

Il faut prendre garde que cette maxime n'est vraie que des Personnages peu connus par l'Histoire, & dont on n'a pas une idée fort élevée ; ils interessent à peu de frais. Tel est Antiochus dans Rodogune. Mais Cesar & Alexandre n'interesseront point, s'ils ne remplissent l'attente que donnent leurs

noms. Et il ne suffit pas que dans le cours de la Piece on rapporte d'eux de grandes choses qu'ils ont faites, il faut qu'on leur en voye faire dans le cours de la Piece même. Les Histoires du passé touchent peu le Spectateur, qui, pour ainsi dire, n'en croit que ses yeux. De-là vient qu'Alexandre est si peu interessant, & si petit dans la Piece qui porte son nom. On y conte, de lui, à la vérité, beaucoup de belles choses; mais quand on le voit en personne, il n'est occupé que de l'amour d'une petite Cléophile, que le Spectateur n'estime pas beaucoup. Alexandre ne laisse pas de faire à la fin une action de générosité, en rendant à Porus ses Etats, mais on ne lui en tient presque pas de conte, parce qu'il ne s'est pas attiré jusques-là une grande considération.

XXXIX.

Souffrir une oppression injuste, essuyer une ingratitude, une perfidie noire, ce sont les malheurs qui attirent le plus d'affection à ceux qui y sont tombés, & la force qu'ils ont de gagner les cœurs est telle, que Medée

qui a trahi ſon Pere & ſon Pays, qui a déchiré ſon Frere par morceaux, devient aimable & intereſſante, quand elle eſt à Corinthe abandonnée par Jaſon. Tout le monde eſt dans ſon parti, même contre l'innocente Creüſe.

XL.

A plus forte raiſon la vertu malheureuſe doit intereſſer, mais il faut ſçavoir peindre la vertu, & il n'y a guere que le pinceau de M. Corneille qui y ait réuſſi. On ne doit point craindre que tous les Caracteres vertueux & parfaits ne viennent à ſe reſſembler, & que tous les Héros de Theatre ne ſoient qu'un même Héros. Il eſt vrai que toutes les vertus enſemble ſont dans ces ſortes de Caracteres, mais elles n'y brillent pas toutes. Il y en a une qui par le fait dont il s'agit, par les circonſtances où eſt le Héros, prend le deſſus, & devient, pour ainſi parler, la vertu du jour. Les autres demeurent dans l'obſcurité & dans le ſilence faute d'occaſion, il ſuffit qu'on ne voye rien qui leur ſoit oppoſé. Que l'on applique cette réflexion aux Héros & aux

Héroïnes de Corneille, on les trouvera presque tous également & différemment vertueux. Ce n'est point par le mélange des vices ou des défauts, qu'il diversifie leurs Caracteres, c'est par les différentes vertus qu'il y fait éclater.

XLI.

Le personnage qu'on veut peindre vertueux doit être exempt de défauts. Ou l'Amour ne passe pas pour une foiblesse, ou c'est la seule qu'on pardonne aux Héros de Theatre; encore faut-il qu'ils le sacrifient, comme nous avons dit, à de plus nobles sentimens. Il y a de plus une autre remarque à faire, il faut que les Héros aiment des Héroïnes, c'est-à-dire des personnes dignes d'eux, & un des défauts d'Alexandre, c'est d'aimer cette Cléophile, dont le caractere est assés petit. Le Héros est avili par son mauvais choix. Au contraire, Severe dans Polyeucte en est plus grand d'être aimé d'une femme telle que Pauline.

XLII.

Le Héros ne doit jamais avoir tort, &

& il faut lui en épargner jusqu'à la moindre apparence. S'il a un mauvais côté, c'est au Poëte à le cacher, & à peindre son visage de profil. Il faut montrer Alexandre vainqueur de la Terre, mais non pas yvrogne & cruel. M. Corneille a péché contre cette régle, quoique d'une maniere assés peu sensible. Nicomede, dont le caractere est très-noble, & d'une fierté très-aimable, brave sans cesse & insulte Attale son jeune frere, & par consequent en donne fort mauvaise opinion au Spectateur, qui est assés disposé à suivre les sentimens du Héros, quand il l'aime. Cependant à la fin, Attale fait une action de générosité, qui tire Nicomede lui-même d'un grand peril. On est fâché que Nicomede ait si mal connu Attale, & qu'il ait eu tant de mépris pour un homme qui le méritoit si peu. De plus c'est une espece de honte pour Nicomede que d'être tiré d'affaire par celui dont il faisoit si peu de cas. Il faut conter que le Spectateur aime le Héros avec délicatesse, & que la moindre chose qui blesse l'idée qu'il en a conçue, lui fait une impression désagréable.

XLIII.

Les Caracteres vertueux & aimables ſe partagent en deux eſpeces, les uns doux, tendres, pleins d'innocence, les autres nobles, élevés, courageux, fiers. On les met tous ſur le Theatre dans des ſituations douloureuſes, & les uns, qui ſont plus ſenſibles à leurs maux, qui employent plus de paroles à ſe plaindre, attendriſſent aiſément le Spectateur, & font naître la pitié. Les autres qui ont dans leurs malheurs autant de courage que de ſenſibilité, qui dédaignent de ſe plaindre, ou ne cauſent que de l'admiration, ou ne cauſent qu'une pitié mêlée d'admiration, une pitié ſans larmes, & qui peut être reçûe dans les plus grands cœurs. On plaint les premiers, & quand on s'applique leurs malheurs, on en frémit de crainte ; on admire les derniers à tel point que l'on voudroit preſque avoir leurs malheurs avec leurs ſentimens. Andromaque & Cornelie ſont deux Veuves, toutes deux très-infortunées, & très-propres à faire ſentir la difference de ces deux eſpeces de pitié. Les

Caracteres doux peuvent interesser par un amour tendre & délicat, & leur maniere d'aimer leur devient encore un mérite. Tels sont Britannicus & Junie, Bajazet & Athalide. Les Caracteres plus élevés ont aussi une sorte d'Amour plus élevé, & auquel on ne peut pas donner cette mollesse touchante. Mais ils ont l'avantage que l'admiration qu'ils excitent les rend plus aimables que ne feroit la pitié même, ou qu'ils excitent en même tems & la pitié & l'admiration.

XLIV.

Nicomede est opprimé par le crédit de sa belle-mere auprès de Prusias, & par l'artificieuse politique des Romains. Il ne se plaint jamais, jamais il ne cherche à attendrir le Spectateur, mais la fermeté de son courage, l'intrepidité avec laquelle il regarde la plus grande puissance qui fût alors sur la terre, les nobles railleries qu'il en fait, lui gagnent plus les cœurs que ne feroient les plus douloureuses plaintes du monde, & s'il ne faisoit quelque fois un peu trop le jeune homme, ce

seroit le plus beau Caractere qui fût sur la Scene. Ce Caractere est naturellement si agréable qu'il ne laisse pas de plaire, lors même qu'il est vitieux. Ladislas dans Venceslas est impétueux, fougueux, violent, témeraire, injuste, cependant avec tous ses vices il est aimable. Tout ce qui a un air de hardiesse, d'élevation, d'indépendance, flatte naturellement notre inclination, qui va toujours à donner plus à la force qu'à la raison, & au courage qu'à la prudence. Au contraire ce qui est regulier & sage a je ne sçai quoi de froid, qui quelque fois même peut donner prise au ridicule. Ce n'est pas cependant qu'il fallut souvent hazarder sur le Theatre de jeunes fous, comme Ladislas, les Caracteres raisonnables & vertueux sont sans doute préferables; mais il faut leur donner tout ce qu'ils peuvent recevoir de la vigueur & de la chaleur du Caractere vitieux de Ladislas.

XLV.

Ici se présentent assés naturellement quelques réflexions sur l'utilité de la Tragédie. Je n'ai jamais entendu la

purgation des passions par le moyen des passions même, ainsi je n'en dirai rien. Si quelqu'un est purgé par cette voye là, à la bonne heure, encore ne vois-je pas trop bien à quoi il peut être bon d'être guéri de la pitié. Mais il me semble que la plus grande utilité du Theatre est de rendre la vertu aimable aux hommes, de les accoutumer à s'interesser pour elle, de donner ce pli à leur cœur, de leur proposer de grands exemples de fermeté & de courage dans leurs malheurs, de fortifier par-là, & d'élever leurs sentimens. Il s'ensuit delà que non seulement il faut des Caracteres vertueux; mais qu'il les faut vertueux à la maniere élevée & fiere de M. Corneille, qu'ils affermissent le cœur, & donnent des leçons de courage. D'autres Caracteres, vertueux aussi, mais plus conformes à la nature commune, amolliroient l'ame, & feroient prendre au Spectateur une habitude de foiblesse & d'abattement. Pour l'Amour, puisque c'est un mal nécessaire, il seroit à souhaiter que les Pieces de M. Corneille ne l'inspirassent aux Spectateurs que tel qu'elles le représentent.

XLVI.

Nous avons vû que ce qui rend les Perſonnages intereſſans, ce ſont ou leurs malheurs ou leur vertu, & qu'ils le ſont encore davantage, quand ils ont tout enſemble & de grands malheurs & beaucoup de vertu. Mais que ſeroit-ce ſi la vertu même produiſoit les malheurs ? Sans doute l'amour du Spectateur iroit encore bien plus loin. Un malheur eſt d'autant plus touchant que celui qui y tombe en eſt moins digne. Si Rodrigue plein de vertu & de généroſité comme il eſt, venoit à perdre une Maîtreſſe dont il eſt aimé, on le plaindroit, mais il la perd, parce qu'il s'eſt acquitté de ce qu'il devoit à ſon Pere ; quelle pitié le Spectateur ne lui doit-il pas ? Chimene eſt dans la même ſituation, auſſi ce ſujet-là eſt-il le plus beau qui ait jamais été traité.

XLVII.

Après les malheurs où l'on tombe par ſa propre vertu, les plus touchans ſont ceux où l'on tombe par le crime,

où par l'injustice d'autrui. L'innocence opprimée est toujours aimable, & l'Amour qu'on a pour elle est redoublé par la haine qu'on a pour le persécuteur. Dans ces sortes de sujets, on ne sçauroit peindre les Tyrans avec des couleurs trop noires, puisque l'horreur qu'on a pour eux tourne au profit des Héros. Cleopatre & Neron font aimer Rodogune & Britannicus. L'Amour de la vertu ou la haine du crime, c'est le même sentiment sous deux formes différentes, & pour la varieté & le contraste du Théatre, il est bon qu'il les prenne toutes deux.

XLVIII.

Il y a encore une sorte de malheurs touchans, ce sont ceux où le Héros tombe par une foiblesse pardonnable, & la seule que l'on pardonne aux Héros, nous l'avons déja dit, c'est l'Amour. On plaint presque autant ceux qu'il rend malheureux, que ceux qui le sont par leur vertu, témoin Ariane & Bérénice; il faut pourtant se souvenir que ces mêmes Spectateurs si favorables à l'Amour, seroient blessés s'il

triomphoit de quelque ſentiment plus noble. Il eſt permis à l'Amour d'attirer des malheurs aux Héros, mais non pas de la honte.

XLIX.

Enfin ceux où l'on ne tombe ni par ſa vertu, ni par le crime d'autrui, ni par une foibleſſe pardonnable, mais par une pure fatalité, comme le malheur d'Œdipe, paroiſſent les moins touchans. Ce n'eſt pas qu'ils ne cauſent une certaine horreur, mais ils n'intereſſent point pour les perſonnes. Que l'on vous conte l'Hiſtoire d'un homme empoiſonné par celui qu'il a comblé de bienfaits, qu'il a choiſi dans ſon Teſtament pour ſon héritier, à qui il dit encore des choſes tendres en mourant, ou que l'on vous rapporte la mort d'un homme écraſé d'un coup de foudre, quelles impreſſions vous font ces deux évenemens? Il eſt vrai que d'un côté la noirceur de l'ingratitude, de l'autre ce coup de tonnerre vous font frémir, mais cette affreuſe ingratitude vous met dans les interêts de celui qui l'a eſſuyée, vous le plaignés tendrement, au lieu que le coup de tonnerre vous

laiſſe aſſès indifférent pour celui qui en a été tué, ſa perſonne ne vous en devient pas plus chere. Vous haïſſés, vous déteſtés l'empoiſonneur, mais vous ne haïſſés ni ne devés haïr celui qui a envoyé le coup de foudre. Enfin ce dernier évenement préſente une idée affreuſe, dont on détourne ſon imagination le plus vîte que l'on peut, au lieu que l'autre fait naître une pitié que l'on entretient dans ſoi-même avec quelque ſorte de complaiſance, & ce qui en eſt une marque, c'eſt que l'on appuyera volontiers ſur toutes les circonſtances de la mort de cet homme empoiſonné, on les fera toutes valoir avec une eſpece de plaiſir. Il eſt aiſé de voir que le malheur d'Œdipe, eſt la même choſe qu'un coup de tonnerre, & qu'il ne doit produire que le même effet. On ne remporte d'Œdipe, & des Pieces qui lui reſſemblent, qu'une déſagréable & inutile conviction des miſeres de la condition humaine.

L.

Quand les Perſonnages ſont une fois aimables, ou par leur vertu, ou par

leurs malheurs, ou par tous les deux ensemble, quand notre cœur est une fois gagné, tout ce qui leur arrive nous touche, leur joye & leurs douleurs sont les nôtres. Cependant quelque tendresse que nous ayons pour eux, nous n'aimerions pas à les voir long-tems dans la joye, & on peut pendant tout le cours de la Piece, nous les faire voir dans la douleur. Quelle est cette bizarrerie ? Elle vient apparemment de ce que tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'à la joye, & comme le Theatre diminue tous les sentimens de la maniere dont nous l'avons expliqué, ces deux-là étant également diminués, il reste à la douleur encore assés de force pour nous remuer vivement, & il n'en reste pas assés à la joye. Ainsi une Scene d'Amans contens doit passer fort vîte, & une Scene d'Amans malheureux, qui appuyent sur toutes les circonstances de leur malheur, peut être assés longue sans ennuyer. Il y a encore une autre raison, mais prise du côté de l'esprit. La curiosité n'a plus rien à faire avec des gens heureux, elle les abandonne, à moins qu'elle n'ait lieu de prévoir qu'ils re-

tomberont bien-tôt dans le malheur ; & qu'elle ne ſoit appliquée à attendre ce paſſage. Alors ce contraſte diverſifie très-agréablement le Spectacle qu'on offre à l'eſprit, & les paſſions qui agitent le cœur.

L I.

Il faut, s'il eſt poſſible, que les ſentimens qu'on a pour le Héros croiſſent toujours, du moins ſeroit-il inſupportable qu'ils allaſſent en diminuant. Une foibleſſe, quelque legere qu'elle fût, dans un Caractere qui auroit juſque-là paru élevé, un moindte péril, un moindre malheur après un plus grand, tout cela ne pourroit que déplaire. Le cœur une fois accoutumé à une agitation vive & agréable, ne s'accommode plus ni du repos ni d'une moindre agitation.

L I I.

Plus le Héros eſt aimé, plus il eſt convenable de le rendre heureux à la fin. Il ne faut point renvoyer le Spectateur avec la douleur de plaindre la deſtinée d'un homme vertueux. Après

avoir long-tems tremblé pour lui, il eſt certain qu'on ſe ſent ſoulagé de le laiſſer hors du péril, & quoique ce ſentiment ſoit reſervé pour la derniere Scene, s'il ſe peut, & que le Spectateur n'en ſoit touché qu'un moment, ce moment eſt de grande importance, il ſemble qu'il ait un effet qui retourne ſur le reſte de la Piece, quoique déja paſſée, & qui embelliſſe ce qu'on a vû. Il y a un certain ordre qui demande que la vertu ſoit heureuſe, & la Piece qui l'a bleſſé juſque-là, y doit ſatisfaire par ſon dénouement. La plus belle leçon que la Tragedie puiſſe faire aux hommes, eſt de leur apprendre que la vertu, quoique long-tems traverſée, perſecutée, demeure à la fin victorieuſe.

LIII.

Une mort volontaire que choiſiroit le Héros, pour éviter un plus grand malheur, une mort telle que celle de Caton, de Sophoniſbe, ou de Camma ne doit pas être contée parmi ces dénouemens malheureux qui renvoyent le Spectateur mécontent. Le

Héros meurt, il est vrai, mais il meurt noblement, il fait lui-même sa destinée, on l'admire autant qu'on le plaint, & quoiqu'il donne un exemple très-mauvais parmi-nous, c'est un mauvais exemple qui n'est point dangereux. Les dénouemens désagréables sont ceux où le Héros meurt dans l'oppression, où le crime triomphe de la vertu.

LIV.

Quoique nous ayons jusqu'ici consideré la Tragedie par rapport à l'esprit & au cœur, nous ne l'avons cependant considerée que par un certain côté, & pour faire entendre quel il est, il faut prendre la chose d'un peu loin. Supposons le Contemplateur de Lucien qui du milieu des airs considere ce qui se passe parmi les hommes, il est certain que cet homme là s'attacheroit à de certains objets plutôt qu'à d'autres. S'il voyoit quelque chose d'important qui se passât entre des personnes considerables, & d'un Caractere peu commun, si dans le cours de cette affaire il n'arrivoit rien qui laissât languir sa curiosité, rien au contraire qui

ne la reveillât, & qui ne ſurprît, rien qui n'intereſſât vivement ; enfin ſi cette action avoit toutes les qualités que nous avons juſqu'à preſent demandées pour une action Tragique, ſans doute le Contemplateur la ſuivroit des yeux plutôt qu'une autre, ſans doute auſſi elle ſeroit bonne à repréſenter ſur le Theatre.

LV.

Mais d'où vient qu'il pourra s'y trouver des choſes qui plairoient à notre Contemplateur imaginaire, & qui déplairoient à ceux qui la verroient ſur le Theatre ? Que dans le moment, par exemple, où cette action eſt la plus échauffée, où l'évenement en eſt le plus incertain, elle ſe termine par quelque choſe d'abſolument imprévû, par un coup de hazard, par une perſonne qui juſque-là n'y avoit point été mêlée, le Contemplateur verra ce dénouement avec une ſurpriſe d'autant plus agréable, qu'il s'y ſera moins attendu ; au contraire que ce même dénouement ſoit mis ſur le Theatre, il choquera tout le monde. Que quelqu'un qui aura part à cette action, &

qui traverſera les autres dans leur deſſein, vienne à changer de penſée & de réſolution, ou par laſſitude, ou par inconſtance naturelle, le Contemplateur y prendra plaiſir, & quelle ample matiere de réflexions pour qui aimeroit à étudier les hommes ! Mais au Theatre rien ne ſeroit plus inſupportable. Le Contemplateur ſe ſoucieroit-il que l'action ſe paſſât toute dans un même lieu, & en vingt-quatre heures ? Nullement, car nous ſuppoſons qu'il porteroit ſa vûe partout où il lui plairoit avec une égale facilité, & que quand l'action dureroit plus de vingt-quatre heures, elle tiendroit toujours ſa curioſité en haleine. Mais au Theatre on veut abſolument l'unité de tems & de lieu. Pourquoi cette différence entre le Contemplateur ſuppoſé, & les Spectateurs qui voyent jouer une Tragedie ? Pourquoi ce qui ſatisfait l'un ne ſatisfait-il pas auſſi les autres ? Pourquoi n'ont-ils pas le même goût ?

LVI.

Une action qui ſe paſſeroit effectivement ſous nos yeux, change un peu de

nature, quand elle est mise sur le Theatre, c'étoit une chose réelle, ce n'est plus qu'une représentation, c'étoit, pour ainsi dire, une production de la nature, c'est maintenant un Ouvrage de l'Art. Par-là elle devient susceptible de nouvelles beautés, & de nouveaux défauts. Nous n'avons encore examiné que les beautés ou les défauts qu'elle pouvoit avoir, prise en elle-même, dans son état réel & naturel, telle qu'elle seroit indépendamment du Theatre; & quoique nous ayons crû que ç'eût été un soin inutile & trop génant, d'éviter dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici les expressions qui ont rapport au Theatre & qui semblent le supposer, nous nous sommes du moins exactement renfermés dans des idées qui n'y ont point de rapport nécessaire, & qui ne supposent qu'une action qui se passeroit aux yeux du Contemplateur de Lucien; nous allons voir présentement ce qui lui arrive de nouveau, parce que c'est une représentation & un ouvrage de l'Art, & par ces deux points nous repondrons aux questions de l'article précedent.

LVII.

Puisque c'est une représentation, le vrai n'y est plus, & il y faut suppléer, car enfin les hommes veulent du vrai ; ou quelque chose qui en ait l'air. D'abord il faut, si l'on peut, prendre des sujets connus, comme Horace, Pompée, s'ils sont peu connus, qu'ils soient du moins vrais & Historiques, comme le Cid & Polyeucte. S'ils ne sont ni connus ni Historiques, qu'ils tiennent du moins à quelque chose d'Historique & de connu, comme Heraclius, qui n'a rien de vrai que les noms. On a quelque fois traité avec succès des sujets absolument inconnus & fabuleux, comme Timocrate, mais l'entreprise n'est pas sans quelque péril. Dans les sujets connus, il ne faut rien changer à ce qui est extrêmement connu, on doit respecter le gros de l'évenement, mais la maniere dont il s'est passé, les motifs qui l'ont produit, les circonstances qui l'ont accompagné, tout cela est abandonné au Poëte. Rien n'a si bonne grace qu'une Piece où il a conservé tout ce qui étoit Historique,

en y ajoutant des choses qui y convinssent. Il semble qu'il n'ait fait que remplir les vuides de l'Histoire, & nous l'apprendre mieux que nous ne la sçavions.

LVIII.

Le vrai & le vraisemblable sont assés différens. Le vrai est tout ce qui est, le vraisemblable est ce que nous jugeons qui peut être, & nous n'en jugeons que par de certaines idées qui résultent de nos expériences ordinaires. Ainsi le vrai a infiniment plus d'étendue que le vraisemblable, puisque le vraisemblable n'est qu'une petite portion du vrai, conforme à la plûpart de nos expériences. Le vrai n'a pas besoin de preuves, il suffit qu'il soit, & qu'il se montre; le vraisemblable en a besoin, il faut pour être reçû qu'il se rapporte à nos idées communes. Incertains que nous sommes, & avec beaucoup de raison, sur l'infinie possibilité des choses, nous n'admettons pour possibles que celles qui ressemblent à ce que nous voyons souvent. Tout ce que verroit notre Contemplateur seroit vrai, & par-là suffisamment prouvé, quel-

que extraordinaire qu'il fût, mais au Theatre où tout eſt feint, il faut néceſſairement que le vraiſemblable prenne la place du vrai.

LIX.

Il faut donc conſerver exactement le vraiſemblable, tant dans les évenemens que dans les Caracteres, à moins que ce qui en ſortiroit ne fût, & conſtant par l'Hiſtoire, & extrêmement connu, au quel cas le vrai rentre dans ſes droits ; encore eſt-il périlleux de montrer ce vrai qui n'eſt pas vraiſemblable. Lorſqu'Horace tue Camille, cette action déplaît, non ſeulement par ſon extrême barbarie, mais par le peu de vraiſemblance qu'il y a, qu'un frere tue ſa ſœur pour quelques paroles emportées que lui arrache la douleur d'avoir perdu ſon Amant. L'Hiſtoire même paroît avoir de la peine à ſe charger des vérités peu vraiſemblables, elle adoucit, autant qu'elle peut, les choſes trop biſarres, elle imagine des vûes & des motifs proportionnés à la grandeur des évenemens & des actions, elle travaille

à rendre les Caractéres uniformes & suivis, & cet amour du vraisemblable la jette très-souvent dans le faux. Il s'en faut bien que la nature ne soit renfermée dans les petites régles qui sont notre vraisemblable, & qu'elle s'assujettisse aux convenances qu'il nous a plû d'imaginer; mais c'est au Poëte à s'y assujettir, & à se tenir dans les bornes étroites où la vraisemblance est resserrée.

L X.

Les Caractéres une fois établis doivent être toujours semblables à eux-mêmes, & le Theatre n'y admet pas les inégalités & le mélange que la nature y admettroit. Si l'on fait des Caractéres bisarres, il faut que cette bisarrerie elle-même ait sa régle & son uniformité. Du moment que l'esprit cesseroit d'y sentir une certaine suite, il entreroit en défiance de la vérité; le Spectateur s'appercevroit qu'il est à la Comedie. Par la même raison, si les Personnages ne sont pas connus par l'Histoire, les Caractéres doivent être pris sur l'idée que l'on a communément de leur condition, de leur âge, de leur

pays &c. Enfin que le Poëte ſonge toujours qu'il a le Spectateur à tromper, & qu'il n'y peut parvenir que par une eſpece de complaiſance pour toutes ſes opinions.

LXI.

Les Caracteres nobles & élevés ſont les plus expoſés au péril de ſortir quelque fois du vraiſemblable. L'excès y eſt à craindre, & les Héros de Corneille ne s'en ſont pas toujours garantis. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait un vraiſemblable pour les Héros, fort différent de celui qui n'eſt que pour les hommes du commun; mais enfin ce vraiſemblable a ſes bornes, aſſés aiſées à ſentir, & très-difficiles à marquer. Sabine déplaît fort dans le ſecond Acte d'Horace, quand elle vient propoſer à ſon mari & à ſon frere, que l'un des deux la devroit tuer, afin que l'autre la vengeât, & qu'ils devinſſent par-là ennemis legitimes. Au contraire Pauline charme, ravit, quand elle exige de Severe qu'elle aime, & qu'elle pourroit épouſer par la mort de Polyeucte, qu'il ſe ſerve de tout ſon credit pour obtenir la grace de Polyeucte

qu'elle n'aime pas. De ces deux traits dont l'un & l'autre demande de la grandeur d'ame, l'un est naturel & très-beau, l'autre est faux & insupportable. Pour découvrir la source de cette différence & déterminer en même tems jusqu'où s'étend la générosité bien entendue, il faudroit entrer dans des réflexions trop particulieres à la Morale. Tout ce que j'en puis dire ici, c'est qu'une action de générosité, pour être incontestablement naturelle, doit être produite ou par l'esperance bien fondée d'une grande gloire, ou, ce qui est du moins aussi puissant dans les belles ames, par une crainte délicate de quelque leger deshonneur, ou enfin par un extrême amour de la vertu, plus rare encore & plus noble que ces deux motifs. Sabine n'est dans aucun de ces trois cas, elle n'acquiert aucune gloire, elle n'évite aucun deshonneur, elle ne fait rien pour la vertu. Pauline au contraire fait toutes ces trois choses à la fois. A la vérité le mépris que Sabine marque pour la vie a l'air noble, mais dans la maniere dont elle veut mourir, elle ne se propose aucune vûe raisonnable. La proposition qu'elle fait a

encore un grand inconvenient, c'eſt qu'elle ne peut jamais être acceptée ni de ſon mari, ni de ſon frere, & rien n'a plus mauvaiſe grace que des offres généreuſes & hardies, faites ſans péril. C'eſt peut-être en partie ce ridicule qui a banni l'ancienne coutume des Amans de Theatre, qui dans leur déſeſpoir préſentoient leur épée à leurs Maîtreſſes, & les prioient à genoux de la leur paſſer au travers du corps.

LXII.

A l'égard des évenemens, comme à l'égard des Caracteres, il y a deux ſortes de vraiſemblable, l'un ordinaire, ſimple, l'autre extraordinaire, ſingulier, tel que celui des avantures de Roman, qui ſont, à la vérité, poſſibles, mais qui n'arrivent jamais. Le ſingulier dans les Caracteres eſt excellent ſur le Theatre, mais pour les évenemens, c'eſt autre choſe, le ſingulier, du moins le ſingulier Romaneſque, ne convient pas bien à la Tragedie. C'eſt qu'elle viſe plus au cœur qu'à l'eſprit, elle aime mieux toucher par les Caracteres & par les ſentimens qu'ils produi-

sent, que surprendre par des avantures imprévûes. Et ces avantures même auroient le défaut à l'égard de l'esprit, de l'avertir trop de la fiction; y a-t-il rien sur la Scene de plus étonnant, de plus propre à exciter la curiosité, que Timocrate, qui est en même tems à la tête de deux Armées ennemies, & qui est nommé pour combattre contre lui-même? Mais c'est-là du Romanesque tout pur, & qui se donne trop pour ce qu'il est. Un trait non pas tout-à-fait de cette espece, mais un peu hardi, unique dans la Piece, placé à propos ne laisseroit pas de réussir, mais pour l'ordinaire il faut des évenemens simples, qui produisent des sentimens vifs. Il est même très-agréable d'y ménager des surprises, mais elles doivent naître de la disposition des Personnages, plutôt que de la bisarrerie des avantures.

LXIII.

Puisque la fonction du vraisemblable dans la Tragedie, est d'empêcher l'esprit de s'appercevoir de la feinte, le vraisemblable qui le trompe le mieux, est le plus parfait, & c'est celui qui devient

devient nécessaire. Un Caractere étant supposé, & étant vraisemblable tel qu'il est supposé, il y a des effets qu'il doit nécessairement produire, & d'autres qu'il peut produire ou ne produire pas. Un Prince sage ne peut négliger l'avis d'une conjuration qui se trame contre lui, mais il peut par différentes vûes de politique ou la pardonner, ou la punir. Si dans le Caractere du Prince le choix de ces deux partis est indifférent, celui auquel le Poëte le déterminera ne satisfera pas pleinement les Spectateurs. Il est vrai qu'ils ne condamneront pas le parti qu'il aura pris, mais ils ne sçauront pourquoi il l'a preferé, ils n'en verront point d'autre raison que le besoin de la Piece, & c'est ce qu'il ne leur faut jamais faire sentir. Ainsi la clemence d'Auguste pour Cinna, quoique vraisemblable, seroit très-vitieuse, parce qu'elle n'est pas plus vraisemblable que la rigueur qui lui est opposée. Mais ce qui la justifie entierement, elle est Historique & vraie. Il n'y a guere d'apparence que des Scelerats, tels que la Cléopatre de Rodogune, & le Mathan d'Athalie ayent des Confidens, à qui ils dé-

couvrent sans aucun déguisement, & sans une nécessité absolue le détestable fond de leur ame.

LXIV.

La perfection est de faire agir les Personnages, de maniere qu'ils n'ayent pas pû agir autrement, leur Caractere supposé, & cette nécessité qu'emportent les Caracteres pour les résolutions & pour les partis n'exclut pas les déliberations & les combats, qui sont les plus beaux jeux du Theatre, au contraire ces combats & ces déliberations même deviennent nécessaires. Rodrigue étant ardemment amoureux, & passionné pour la gloire, il est d'une égale nécessité, & qu'il soit violemment combattu par les interêts de son Amour, avant que d'attaquer le Pere de Chimene, & qu'à la fin sa gloire l'emporte. Quand le parti que prennent les Personnages, n'est pas tout-à-fait nécessaire, il faut du moins que dans leur Caractere il ait quelque avantage sur tous les autres. La vraisemblance qui se change en nécessité, ne permet au Spectateur aucune incer-

titude sur la *vérité* de ce qu'il voit, mais il en découvre trop aisément la *fiction* au travers d'une vraisemblance foible & douteuse.

LXVI.

Cette nécessité que nous souhaitons, n'est que pour les évenemens produits par les Caracteres des Personnages, les autres évenemens de la Piece ne doivent ni ne peuvent être sujets à cette loi. Qu'une nouvelle arrive dans un tems ou dans un autre, qu'un Combat dure plus ou moins, qu'un poison agisse quelques momens plutôt ou plus tard, tout cela est purement fortuit, & de nature à l'être toujours, & alors le Poëte est en liberté de ne consulter que ses interêts, & de choisir ce qui l'accommode, sans être obligé à rendre conte de son choix. Il n'y a aucune nécessité qu'Auguste mande Cinna, justement dans le tems qu'il est avec Emilie, & qu'il l'instruit de l'état où est la conjuration. Il étoit aussi vraisemblable que l'ordre arrivât dans un autre tems, mais il suffit qu'il puisse arriver dans celui-là. Le Specta-

teur est assés équitable pour ne demander de la nécessité qu'aux évenemens qui partent d'une cause qui auroit pû les rendre nécessaires.

LXVI.

Dans l'exacte vraisemblance de la représentation d'une action, sont comprises les deux circonstances de tems & de lieu. Nous avons vû qu'il seroit fort indifférent au Contemplateur de Lucien, que l'action se passât toute dans un même lieu, & en vingt-quatre heures; mais quand cette même action est sur le Theatre, il est sans doute à souhaiter, qu'elle ne dure en elle-même qu'autant de tems que sa représentation occupe les yeux du Spectateur, & qu'elle se passe toute dans le lieu où le Spectateur a été d'abord transporté. Autrement, si on le promenoit d'un lieu en un autre, ou si on lui vouloit persuader qu'il a vû en deux heures ce qui ne s'est passé qu'en un an, il reconnoîtroit sans peine l'illusion, & le charme se dissiperoit. Voilà ce qui s'appelle l'unité de tems & celle de lieu, & à les prendre dans leur grande

perfection, l'action de la Tragedie ne doit durer que deux heures, & toutes les Scenes se doivent passer précisément dans le même lieu où la premiere s'est passée. Si les sujets sont susceptibles de cette perfection, à la bonne heure, si non, il faut ne s'en écarter que le moins qu'il est possible, & se consoler de ne la pouvoir attraper, sur ce qu'elle n'est pas en elle-même fort importante. Ne nous passons-nous pas sans peine de l'unité de lieu dans tous les Opera, & de l'unité de tems, j'entens l'unité exacte, dans presque toutes les Tragedies?

LXVII.

La régle des vingt-quatre heures n'est point une régle, c'est une extension favorable de la véritable régle, qui n'accorde à l'action de la Tragedie que la durée de sa représentation. Mais pourquoi cette extension va-t-elle si loin que vingt-quatre heures, ou pourquoi ne va-t-elle pas plus loin? Fixation purement arbitraire, & qui ne doit avoir nulle autorité. Cependant la régle des vingt-quatre heures

est la plus généralement connue de toutes celles du Theatre, même la plus respectée, & celle qui dans le tems que les régles reparurent au monde, sortit la premiere des tenebres de l'oubli. Elle peut servir d'exemple de la facilité qu'ont les hommes à recevoir des maximes qu'ils n'entendent point; & à s'y attacher de tout leur cœur.

LXVIII.

Il semble que l'unité de tems doive être plus importante que celle de lieu. On vient à un Spectacle, prévenu que ce qu'on va voir se passe dans un autre lieu que celui où l'on est, la décoration du Theatre aide à cette illusion, quand elle change, nous croyons sans peine que les Acteurs ont aussi changé de lieu, & comme nous n'avons jamais crû être avec eux; ce sont eux que l'on transporte & non pas nous. Mais à l'égard du tems, nous n'arrivons point persuadés que ce que nous verrons se passera dans un tems plus long que celui que nous mettrons à le voir, rien ne nous met dans cette erreur, & la durée de deux heures est

nécessairement la mesure de ce qui se fait sous nos yeux pendant ce tems-là. Cependant l'unité de lieu, quoique peut-être un peu moins importante, est plus observée que celle de tems. Il est plus aisé de mettre tous les Personnages, non pas, à la vérité, dans le même Appartement, mais dans le même Palais, que de renfermer en deux heures un grand évenement.

LXIX.

Quand ces deux unités ne peuvent s'accorder avec la constitution naturelle des Sujets, il faut empêcher le Spectateur de s'appercevoir qu'elles y manquent, & détourner son attention des circonstances du tems & du lieu. Ce qui est seulement à observer, c'est que chaque Acte se doit passer exactement dans un même lieu, & en aussi peu de tems que sa représentation dure; mais si les Personnages changent de lieu, s'il arrive quelque chose qui tienne plus de tems que la représentation, tout cela doit être jetté entre deux Actes. Ce vuide est un tems de grace dont les Spectateurs ne deman-

dent pas conte à la rigueur. Il ne dure que quelques minutes, & on vous le passe pour plusieurs heures, quelque fois pour une nuit entiere. Par la même raison, quand on veut ménager des changemens de lieu, il les faut mettre dans cette intervalle à la faveur du peu d'attention que le Spectateur y apporte.

LXX.

Nous nous sommes proposé de considerer la Tragedie, non seulement comme représentation, mais comme Ouvrage de l'Art, & en cette qualité elle peut encore avoir & des beautés & des défauts. La seule idée de l'adresse de l'Art ou du manque d'Art embellit ou gâte les mêmes choses, qui n'ont d'elles-mêmes ni beauté ni désagrément. Peu de gens font réflexion, par exemple, pourquoi les Rimes qui font une partie de l'agrément des Vers, sont insupportables dans la Prose, pourquoi la plus belle Periode du monde est defigurée par la chûte de deux membres qui riment. Avons-nous d'autres oreilles pour la Prose que pour les Vers? D'où peut venir cette différence? La raison

en est que les Rimes sont dans les Vers une difficulté qu'il a fallu surmonter avec Art, & dans la Prose ce n'est qu'une négligence qu'on n'a pas pris la peine d'éviter. Elles plaisent sous l'une de ces formes, & déplaisent sous l'autre. Il est donc vrai que la seule idée de la difficulté donne de l'agrément aux Rimes qui naturellement n'en ont aucun, & qu'on aime à voir que l'Art tienne le Poëte en contrainte. D'un autre côté ce qui paroît un effet de la contrainte de l'Art est désagréable; un Vers supportable en lui-même, que la Prose auroit pû recevoir, mais dont on voit que la principale fonction est de rimer, ne manque point de s'attirer des railleries. Tout cela semble assés bisarre, on aime les Rimes pour leur difficulté, on n'aime point ce que produit la difficulté des Rimes. Il faut que l'Art se montre, car si on ignoroit que la Rime est affectée, elle ne feroit nul plaisir, & peut-être même choqueroit-elle par son uniformité. Il faut que l'Art se cache, & dès qu'on s'apperçoit de ce qui est affecté pour la Rime, on en est dégoûté. Voilà une belle matiere pour une de ces questions, où

le pour & le contre paroissent également vrais, faute d'être bien entendus.

LXXI.

On sçait assés ce qui fait la beauté naturelle du discours, c'est la justesse & la vivacité des pensées, l'heureux choix des expressions, &c. à tout cela l'Art de la Poësie ajoute, sans aucune nécessité, sans aucun besoin pris dans la chose, les Rimes & les Mesures. Les voilà devenues une beauté par ce seul caprice de l'Art, & par la seule raison qu'elles gêneront le Poëte, & que l'on sera bien aise de voir comment il s'en tirera. Si cette nouvelle sujetion fait dire au Poëte des choses forcées ou inutiles, comme elles sont contraires à la beauté naturelle du discours, on en est plus choqué, que l'on n'est touché de ce qu'il a satisfait à la contrainte de la Rime. Mais si malgré cette contrainte, il pense & s'exprime aussi bien que s'il eût été entierement libre, alors au plaisir naturel que fait la beauté du discours, se joint le plaisir artificiel de voir que la contrainte n'a rien gâté. L'Art est un Tyran qui se plaît à gêner

ses Sujets,& qui ne veut pas qu'ils paroissent gênés, & je me souviens sur cela des Maldives, où les Rois avoient poussé le rafinement de la tyrannie, jusqu'à établir que c'étoit un crime d'Etat de paroître triste. Il faut que ceux qui ne sçauroient pas que le Poëte a été obligé de rimer ne s'en apperçoivent pas, & que ceux qui le sçavent soient surpris de ne s'en pas appercevoir.

LXXII.

Tout cela est aisé à appliquer à la Tragedie. Qu'une action soit en elle-même attachante & intéressante, que la représentation en ait toute la vraisemblance possible, ce n'est pas assés, l'Art lui impose encore de nouvelles Loix. De ces Loix, les unes sont purement arbitraires, comme la Rime dans les Vers, les autres ont quelque fondement. Que toute action soit divisée en cinq parties, qu'elles soient à peu près égales, assurement cela n'est point pris dans la nature de la chose, pure fantaisie de l'Art. Mais voici d'autres établissemens plus fondés. Il est également naturel qu'une action se dénoue par

quelque accident qui vienne de dehors, par quelque chose d'étranger, ou par un évenement dont les principes soient dans cette action même. Cléopatre dans Rodogune a fait tant de crimes, qu'il pourroit fort bien se trouver hors de la Piece quelqu'un qui pour une vengeance particuliere, conspirât contre elle & la fit mourir, & alors finiroient tous les malheurs qu'elle cause à Antiochus & à Rodogune; il est vraisemblable aussi qu'ayant preparé à Antiochus & à Rodogune un poison qu'ils refusent de prendre, elle le prenne elle-même, pour leur ôter toute défiance, & meure dans le moment qu'ils alloient suivre son exemple. Mais entre ces deux dénouemens, tous deux naturels & vraisemblables, l'Art choisit le second qui est une suite de tout ce que la Piece renferme, & exclut absolument le premier qui est pris hors de la Piece. De-là se forme une régle générale & sans exception. En effet il est agréable de voir une action qui contient en elle-même les semences de son dénouement, mais imperceptibles & cachées aux yeux, & qui se développant peu à peu & sans aucun secours

étranger, vient enfin à faire éclore ce dénouement. Par la même raison à peu près, l'Art a déterminé que toutes ces semences de dénouement seroient renfermées dans le premier Acte, que tous les Personnages y paroîtroient, ou y seroient annoncés, & il est clair que selon le train naturel des choses, il peut fort bien entrer dans la fin d'une affaire des personnes, qui n'ont pas eû de part au commencement. Mais moyennant cet établissement de l'Art, la Piece forme un tout plus agréable à considerer, parce qu'il a plus de simetrie, qu'il est plus renfermé en lui-même, mieux arrondi.

LXXIII.

Encore une raison, mais plus générale. Si les Pieces se dénouoient par quelque chose d'étranger, ou par des Personnages qui ne fussent pas connus d'abord, le besoin où est le Poëte de trouver un dénouement, & la difficulté de le trouver, se feroient trop sentir. De cette même source sont encore venues d'autres régles, ou des

usages qui valent des regles. Pourquoi un Acteur détaché de la Piece, ne viendra-t-il pas nous en apprendre le sujet, à l'antique? Pourquoi, ce qui est sans comparaison moins grossier, n'introduira-t-on pas dans le premier Acte quelque Personnage qui ignorera l'Histoire qu'on aura prise pour sujet, qui, en s'en faisant instruire, instruira en même tems les Spectateurs, comme dans Rodogune? C'est que tout cela a trop l'air d'avoir été affecté par le Poëte pour sa commodité. Il ne faudroit pas, s'il étoit possible, qu'il parût avoir songé à faire une Piece. Il doit, comme un Politique habile, couvrir si adroitement ses intérêts du bien de la chose, qu'on ne puisse le convaincre de les avoir eûs uniquement en vûe.

LXXIV.

Voilà à peu près quelles sont les principales sources de toutes les régles de la Tragedie. Elles sont prises dans l'action que l'on considere, ou en elle-même, ou comme étant mise sur le Theatre. Si on la considere, en elle-même, elle a rapport à l'esprit

& au cœur, ſi on la conſidere, comme étant miſe ſur le Theatre, c'eſt une repréſentation & un Ouvrage de l'Art. Autant de faces différentes, autant de vûes & de régles différentes. Il ſeroit maintenant de notre deſſein de comparer enſemble toutes ces régles, de déterminer leſquelles ſont les plus importantes, leſquelles dans la néceſſité du choix doivent être préferées, & pour en faire cette comparaiſon, ce ſeroit un grand ſecours que d'en avoir découvert les véritables ſources, Mais j'avoue que les forces & le courage me manquent au milieu de la carriere, d'autres pourront la fournir heureuſement; il cependant cette route que j'ai ouverte merite d'être ſuivie. Ces ſortes de ſpeculations ne donnent point de génie à ceux qui en manquent, elles n'aident pas beaucoup ceux qui en ont, & le plus ſouvent même les gens de génie ſont incapables d'être aidés par les ſpeculations. A quoi donc ſont-elles bonnes? A faire remonter juſqu'aux premieres idées du beau quelques gens qui aiment le raiſonnement, & qui ſe plaiſent à reduire ſous l'empire de la Philoſophie les choſes qui en paroiſſent les

plus indépendantes, & que l'on croit communément abandonnées à la bisarrerie des goûts.



DISCOURS



DISCOURS SUR LA PATIENCE, QUI A REMPORTÉ LE PRIX D'ELOQUENCE PAR LE JUGEMENT DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

En l'Année 1689.



UELQUE peu d'usage que l'Homme fasse de ses lumieres pour s'étudier soi-même, il découvre les foiblesses & les dereglemens dont il est rempli ; aussi-tôt sa raison cherche à y remedier, touchée naturellement d'un desir de perfection qui lui reste de l'ancienne grandeur où elle s'est vûe élevée. Mais

que peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être contée pour une des miseres de l'Homme ? Elle ne sçait que combattre des défauts par des défauts, ou guérir des passions par des passions ; & les vains remedes qu'elle fournit sont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle est intéressée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'est seduite elle-même en leur faveur.

Envain pendant plusieurs Siecles la Grece si fertile en esprits subtils, curieux, & inquiets, produisit ces Sages, qui faisoient une profession téméraire d'enseigner à leurs Disciples l'Art de vivre heureux, & de se rendre plus parfaits ; envain la diversité infinie de leurs sentimens, qui sera à jamais la honte des foibles lumieres naturelles, épuisa tout ce que la raison humaine pouvoit pour les hommes ; l'effet des plus grands efforts de la Philosophie ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompue en de fausses vertus, qui étoient, s'il se peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou

ignore, ou reconnoît ſes défauts avec aſſés de ſimplicité, pour les rendre en quelque ſorte excuſables ; au lieu qu'un Philoſophe Payen, fier d'avoir acquis les ſiens à force de méditation & d'étude, leur donnoit tous ſes applaudiſſemens.

Ces deſordres que la raiſon humaine cauſoit dans la Grece, où elle regnoit avec toute la hauteur dont elle eſt capable, quand elle vient à ſe méconnoître, les Leçons trompeuſes qu'elle envoyoit de-là chés tous les Peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas ſans doute les moindres motifs qui inviterent la Raiſon éternelle à deſcendre ſur la Terre. Si d'un côté chés les Juifs les fameuſes Semaines de Daniel, qui expiroient, & le Sceptre de Juda qui avoit paſſé dans des mains étrangeres, preſſoient le Liberateur ſi long-tems promis & attendu, il eſt certain que d'un autre côté les Grecs livrés juſques-là à des erreurs orgueilleuſes, & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Meſſie par leurs beſoins, quoiqu'ils ne fuſſent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux

uns pour dégager sa parole tant de fois donnée par la bouche de ses Prophetes ; & il le devoit aux autres pour satisfaire à sa bonté, qui ne les pouvoit souffrir plus long-tems dans les égaremens de leur sagesse. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un Empire tout Divin sur les nations, un Grand-Prêtre qui leur enseignât les véritables Sacrifices ; & il falloit aux autres un Sage, dont ils reçûssent des préceptes solides, un Maître qui leur apportât toutes les connoissances, après lesquelles ils soupiroient depuis si long-tems.

Il parut donc enfin parmi les Hommes, ce Messie, si ardemment desiré d'un seul peuple, & si nécessaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent revelées sans obscurité & sans nuages ; alors disparurent tous ces phantômes de vertus qu'avoit enfantés l'imagination des Philosophes ; alors des remedes tous divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier sur quelqu'un des effets que produisit la nouvelle Loi annoncée par Jesus-Christ. L'impatience dans les maux est

peut-être un des Vices ausquels la nature nous porte, & le plus généralement & avec le plus de force; & il n'y a point de vertu à laquelle la Philosophie ait plus aspiré qu'à la patience, sans doute parce qu'il n'y en a aucune ni plus nécessaire à la malheureuse condition des Hommes, ni plus capable d'attirer une distinction glorieuse à ceux qui auroient pû l'acquerir. Cette impatience de la nature, & la fausse patience de la Philosophie, nous serviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui se fit alors dans l'Univers. Voyons comment la véritable patience inconnue jusques-là sur la Terre, prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'envisager de près, & d'étudier nos miseres; cette vûe, cette étude servira à nous convaincre des bienfaits du Redempteur.

I. POINT.

QUEL est ce mouvement impetueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, & qui s'agite comme pour en secouer le joug? Pourquoi tâcher à les repousser loin de nous

par des efforts violens, dont nous sentons en même-tems l'impuissance ? Pourquoi prendre à partie ou des Astres, qui n'ont en aucune sorte contribué à nos malheurs, ou une Fortune & des Destins qui n'ont point d'Estre hors de notre imagination ? Que veulent dire ces plaintes adressées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées ? Que veut dire cette espece de fureur où nous entrons contre nous mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportemens ? Soulageons-nous nos maux, ou les redoublons-nous ? Malheureux, si nous n'avons que des moyens si faux & si peu raisonnables pour les soulager ! Insensés si nous les redoublons ! Mais quel sujet d'en douter ? Il n'est que trop sûr que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse, l'enfonce encore davantage ; l'ame se déchire elle-même par cette nouvelle agitation ; & le mouvement extraordinaire où elle se met excitant sa sensibilité, donne plus de prise sur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ni la honte de suivre des

mouvemens déreglés, ni la crainte d'augmenter le sentiment de nos maux, ne reprime en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement, que la voix secrette de notre conscience ne nous la reproche presque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injustice évidente qui nous frappe & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il semble que le mal que nous souffrons nous justifie; il semble qu'il nous dispense pour quelque tems de la nécessité d'être raisonnables. N'employe-t-on pas même quelque sorte d'Art pour s'excuser de ce défaut, & pour s'y livrer sans scrupule? Ne se déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de vivacité? Il est vrai qu'elle marque toujours une ame vaincue par ses maux, & contrainte de leur céder; mais il y a des malheurs ausquels les Hommes approuvent que l'on soit sensible jusqu'à l'excès, & des évenemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienséance manquer de force, & s'oublier entierement. C'est alors qu'il est permis d'aller jusqu'à se faire un merite de l'impatience, & que l'on ne re-

nonce pas à en être applaudi. Qui l'eût crû, que ce qui porte le plus le caractere de petitesse de courage pût jamais devenir un fondement de vanité? La Religion seule pouvoit remedier à un défaut si enraciné dans la nature, & quelquefois autorisé par nos fausses opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'impatience toujours nuisible & insensée, que nous sommes tous pécheurs, que nous devons une expiation à la Justice divine, que tous les maux que nous sommes capables de souffrir, nous les avons mérités. Quelle étrange consolation à en juger selon les premieres idées qui se présentent! Quoi! nous ne serons pas seulement malheureux, nous serons encore obligés de nous croire coupables? Nous perdrons jusqu'au droit de nous plaindre, nos soupirs ne pourront plus être innocens? Encore un coup, quelle étrange consolation!

C'en est une cependant & solide & efficace; quelque triste que paroissent quelquefois les vérités qui nous viennent du Ciel, elles n'en viennent que pour notre bonheur & notre repos. Un Chrétien vivement persuadé qu'il mérite

mérite les maux qu'il souffre, est bien éloigné de les redoubler par des mouvemens d'impatience. Il est juste que la revolte de notre ame contre des douleurs dûës à nos péchés, soit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes; mais on se l'épargne, en se soumettant sans murmure au châtiment que l'on reçoit. Ce n'est pas que les Chrétiens cherchent à souffrir moins, c'est que d'ordinaire les actions de vertu ont des récompenses naturelles qui en sont inséparables. On ne peut être dans une sainte disposition à souffrir que l'on ne diminue la rigueur des souffrances. On ne peut y consentir sans les soulager, & lorsque nous nous rangeons contre nous-mêmes du parti de la Justice divine, on peut dire que nous affoiblissons en quelque sorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut-il que je mette aussi au nombre des motifs de patience que la Religion nous enseigne, les biens éternels qu'elle nous apprend à mériter par le bon usage de nos maux? Sont-ce véritablement des maux, que les moyens d'acquerir ces biens celestes qui ne pourront jamais nous être ravis? Souffre-

t-on encore quand on les envisage, & leur idée laisse-t-elle dans notre ame quelque place à des douleurs & foibles & passageres? Ah! il semble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les sentir, qu'ils ne nous aident à les endurer.

Tel a été l'art de la bonté de Dieu, que dans les punitions mêmes que sa colere nous envoye, elle a trouvé moyen de nous y ménager une source d'un bonheur infini; recevons avec une soumission sincere de si justes punitions, & elles deviendront aussi-tôt des sujets de récompense. Nous n'aurons pas seulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la souveraine Felicité. Aveuglement de la nature, Lumieres celestes de la Religion, que vous êtes contraires! La nature par ses mouvemens desordonnés augmente nos douleurs, & la Religion les met, pour ainsi dire, à profit par la patience qu'elle nous inspire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux nécessaires un mal volontaire; & si nous suivons les instructions de l'autre, nous tirons de ces maux nécessaires les plus grands de tous les biens.

Aussi la patience Chrétienne n'est-

elle pas une ſimple patience, c'eſt un véritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas ſa vûë dans cette éternité de bonheur dont elles nous aſſurent la jouiſſance, on ſe borneroit à les recevoir ſans murmure, comme des châtimens dont on eſt digne par ſes péchés; mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles ſont payées, on ne peut plus que les recevoir avec joye comme des graces dont on eſt indigne. De-là naiſſoient ces merveilles dont les Annales des Chrétiens ſont remplies; cette tranquillité dont les Saints ont joüi au milieu même des plus âpres tourmens; cette égalité parfaite qu'ils ont toujours vûë entre les biens & les maux; que dis-je, égalité? Cette préference qu'ils ont toujours donnée aux maux ſur les biens; ces heureux excès de patience qu'ils ont pouſſés juſqu'à oſer appeller ſur eux les maux que la main de Dieu leur refuſoit.

Quel ſpectacle fut-ce pour le monde corrompu que la naiſſance du Chriſtianiſme! On voit paroître tout-à-coup & ſe répandre dans l'Univers, des Hommes qui diſconviennent d'avec tous les autres ſur les principes les plus com-

muns ; des Hommes qui rejettent tout ce qui eſt recherché avec le plus d'ardeur, & qui ont un amour ſincere pour tout ce que les autres fuyent. Les plaintes ſont un langage qui leur eſt inconnu, ſi ce n'eſt dans la proſperité. Ils ne ſe contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une conſtance inébranlable, ils ont une joye qui va ſouvent juſqu'à des tranſports ; s'ils ne s'offrent pas d'eux-mémes aux tourmens & à la mort, ils ſe contraignent ; la cruauté de leurs ennemis ſe méprend éternellement, on ne leur donne pour ſupplices que ce qu'ils ſouhaitent. Quels ſont ces prodiges, devoient dire les Payens ? Quel eſt ce renverſement ? les biens & les maux ont-ils changé de nature ? Les Hommes en ont-ils changé eux-mêmes ? Cet étonnement fut ſans doute d'autant plus grand, que l'on voyoit les Philoſophes, qui juſque-là avoient parû être en poſſeſſion de toutes les vertus & des vérités, confondus & dans leur ſpeculation, & dans leur pratique, par de nouveaux Philoſophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers Sages, ou plutôt ce fut leur Maître céleſte

qui détruisit les fausses especes de patience établies par des Sages trompeurs, & plus vicieuses peut-être que l'impatience naturelle aux Hommes qui n'ont que leurs passions pour guides.

II. POINT.

JAMAIS la raison humaine n'a fait éclater tant d'orgueil, & n'a laissé voir tant d'impuissance, que dans la Secte des Stoïciens. Ces Philosophes entreprirent de persuader aux Hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque chose d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférents, & que les douleurs qui affligeoient ce corps étoient ignorées par le Sage, qui se retranchoit entierement dans la partie spirituelle de lui-même. Ainsi le Stoïcien regardoit les maux avec dédain, comme des ennemis incapables de lui nuire, & il se paroit d'une patience fastueuse, fondée sur l'impassibilité dont sa Secte le flattoit. Souffrir avec constance, eût été quelque chose de trop humain, il ne souffroit point, semblable à Jupiter même, dont il

n'avoit lieu d'envier ni les perfections ni le bonheur.

Jusqu'où vous égarés-vous, foibles esprits des Hommes, quand vous êtes abandonnés à vous-mêmes ? Quoi ! il s'agit de soulager les blessures que nous recevons, nous en gémissons, & on n'y trouve point d'autre remede que de nous soutenir que nous sommes invulnerables ? Trop heureux encore, si nous pouvions entrer dans cette illusion & en profiter ; mais si ces vaines idées élevent pour quelques momens, & enflent l'imagination seduite, on est aussi-tôt rappellé au sentiment de ses maux par la nature plus forte & plus puissante ; & si l'opiniâtreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'esprit cette superbe speculation, le cœur qui souffre la dément & la condamne. Quand ce Stoïcien pressé par la douleur d'une maladie violente s'écrioit en s'adressant à elle ; *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal* ; cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avouer, ce désaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus sincere qui pût jamais être ?

Loin du Christianisme une erreur si

contraire aux sentimens naturels, & un orgueil si indigne d'une raison éclairée. La patience des Chrétiens n'est point fondée sur ce qu'ils s'imaginent être au-dessus des douleurs; ils souffrent, ils avouent qu'ils souffrent; mais la soumission qu'ils ont pour celui qui les fait justement souffrir, mais le prix qui est proposé à leurs souffrances, produit cette constance, ce calme, cette joye qui ont si souvent arraché à leurs Persécuteurs de l'admiration & du respect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gémissemens par la crainte de deshonorer le parti qu'ils font profession de suivre, mais la divine Religion qu'ils suivent prévient en eux les plaintes & les gémissemens par les saintes pensées dont elle les remplit. Ils sont tels au dedans d'eux-mêmes que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au dehors, tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils sont, ce que toute la Philosophie elle-même ne sçauroit assés admirer, aussi sensibles que tous les autres Hommes à toutes les miseres humaines, plus satisfaits au milieu des plus grandes

miseres, que s'ils étoient les plus heureux des Hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus davantage que dans les injures. Un Stoïcien offensé ne conservoit un extérieur paisible, que parce qu'il s'élevoit aussi-tôt dans son cœur au-dessus de celui qui l'avoit offensé, & quelquefois même par un superbe Jugement osoit le dégrader de la qualité d'Homme; insulte qu'on fait sans danger à son ennemi, vengeance impuissante, qui ne laisse pas de consoler l'orgueil. Un Chrétien se met dans son cœur au-dessous de tous les Hommes, & cependant il a au milieu des outrages une heroïque tranquillité qui le met au-dessus de ses ennemis. Innocent & heureux artifice que la grace nous enseigne! sans prendre une fierté mal fondée, sans affecter une fausse insensibilité, nous n'avons qu'à nous humilier sous la main du Créateur, pour être supérieurs aux Créatures; nous n'avons qu'à la respecter dans les instrumens qu'elle employe, pour être à l'épreuve des plus rudes coups que les Hommes puissent nous porter. Il n'y en a point

qui n'ayent assés de pouvoir pour nous faire souffrir ; mais il n'y en a point qui en ayent assés pour troubler notre repos. Lorsque leurs bras sont tournés contre nous, un bras plus puissant qui les fait agir se montre aux yeux de notre foi, tient nos douleurs dans le respect, & réprime toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre ame. Les injustices que nous avons à essuyer ne se representent plus à nous comme des évenemens qui partent de la méchanceté des Hommes, & qui doivent exciter en nous de la haine & de l'indignation, nous remontons plus haut, & d'une vûe plus éclairée nous découvrons que ces mêmes évenemens nous viennent du Ciel, & comme de justes châtimens qui demandent de la soumission, & comme des sujets de mérite qui demandent des actions de graces.

Ce n'étoit pas ainsi qu'en jugeoient la plupart des Philosophes, persuadés que toutes choses étoient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable, nécessaire, de laquelle partoient indifféremment & les biens & les maux. Il est vrai qu'ils se soumettoient à elle

dans les malheurs, & quelquefois avec assés de resolution ; mais quelle étoit cette espece de patience ? Une patience d'Esclaves attachés à leur chaîne, & sujets à tous les caprices d'un Maître impitoyable, une patience qui n'étant fondée que sur l'inutilité de la révolte, arrête durement les mouvemens de l'ame, & au lieu de la consoler, y laisse un chagrin sombre & farouche ; en un mot, un desespoir un peu raisonné, plutôt qu'une vraye patience. Graces à notre auguste Religion, nous sçavons que nous ne dépendons point d'un destin aveugle, qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne ; une Intelligence éternelle non moins puissante que le paroissoit aux Philosophes leur fatalité imaginaire, mais de plus souverainement sage, preside à tout. Ce bras dont nous ressentons les coups, est un bras qui nous distribue les maux mêmes selon nos besoins & selon nos forces, qui, à proprement parler, ne nous envoye que des biens ; c'est le bras d'un pere ; nous

souffrons comme des enfans, sûrs de la bonté de celui qui nous fait souffrir, & non point comme des Esclaves assujettis à toutes les rigueurs les plus bisarres & les plus cruelles; ce n'est point l'inutilité de la révolte qui nous arrête, c'en est l'injustice, & notre patience est une véritable soumission d'esprit qui répand dans le cœur une consolation presque aussi douce, si je l'ose dire, que la jouissance même du bien.

Tels sont les effets que produisit chés les Chrétiens le divin exemple de patience qui leur fut proposé, lorsque le Juste, le seul Juste qui l'ait été jamais par lui-même, se vit sur le point d'expier les péchés du Genre humain. Abandonné de toute la Nature, hormis de quelques Disciples, qui n'avoient plus que peu d'instans à lui être fideles, frappé de l'affreuse idée d'un supplice également honteux & cruel qui lui étoit destiné, il s'adresse à son Pere celeste, il lui demande que s'il est possible les tourmens qu'il envisage lui soient épargnés, & un souhait que la grandeur de ses tourmens déja presens à ses yeux rendoit si légitime, un

souhait plus légitime encore par l'innocence de celui qui le faisoit, un souhait où la moderation éclate jusque dans les termes qui l'expriment, est cependant reprimé dans le même moment, par une soumission entiere & sans reserve aux desseins de Dieu. *Que ta volonté soit faite*, dit Jesus-Christ à son Pere, & quelle volonté! combien sçavoit-il qu'elle étoit severe & rigoureuse à son égard! Il se voyoit livré à la Justice irritée, il voyoit la bonté entierement suspendue, cependant pour satisfaire aux devoirs de l'obéissance d'un Fils, il souscrit à sa propre disgrace, & son unique soulagement au milieu de ses douleurs les plus vives, est de tourner les yeux sur la main dont il les reçoit.

Il soupira encore sur la Croix, il se plaignit d'avoir été abandonné de son Pere; mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur, il nous marquoit seulement combien il y étoit sensible. Les Philosophes prétendoient à une impassibilité, qui dans l'état où nous sommes ne peut s'accorder avec la nature humaine, & Jesus-Christ ne

voulut pas jouir de celle qu'il eût pû recevoir de sa Divinité. Il souffrit les plus cruels supplices pour laisser un exemple qui convînt à des Hommes nécessairement sujets à la douleur. Il prit toute notre sensibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de sa patience.

Inspirés-nous, Verbe incarné, cette vertu heroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle, & de la fausse perfection à laquelle la Philosophie aspiroit. Daignés nous instruire dans la science de souffrir; science toute celeste, & qui n'appartient qu'à vos Disciples. Tout le cours de votre Vie nous en donne d'admirables Leçons; mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grace? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus, & c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la Raison & la Sagesse de votre adorable Pere, devenés aussi la nôtre pour regler les emportemens ausquels la nature s'abandonne dans les afflictions; ne permettés, Seigneur, à vo-

tre Justice, de les faire tomber sur nous, que quand vous aurés mis dans notre ame les dispositions nécessaires pour en profiter, & ne nous envoyés tous les maux dont nous sommes dignes, qu'en nous donnant en même tems un courage vraiment Chrétien.



DE L'EXISTENCE DE DIEU.

LA Metaphysique fournit des preuves fort solides de l'Existence de Dieu, mais comme il n'est pas possible qu'elles ne soient subtiles, & qu'elles ne roulent sur des idées un peu fines, elles en deviennent suspectes à la plupart des Gens, qui croyent que tout ce qui n'est pas sensible & palpable, est chimerique & purement imaginaire. J'en ai beaucoup vû poussés à bout sur cette matiere par des preuves de Metaphysique, mais nullement persuadés, parce qu'ils avoient toujours dans la tête qu'on les trompoit par quelque subtilité cachée; il y a lieu d'esperer que ceux qui sont de ce caractere gouteront un raisonnement de Physique fort clair, fort intelligible, & fondé sur des idées très-familieres à tout le monde; on en vanteroit un peu aussi la solidité & la force, si on ne croyoit pas l'avoir inventé.

Les Animaux ne se perpetuent que par la voye de la géneration, mais il faut nécessairement que les deux premiers de chaque espece ayent été produits, ou par la rencontre fortuite des parties de la matiere, ou par la volonté d'un Etre intelligent, qui dispose la matiere selon ses desseins.

Si la rencontre fortuite des parties de la matiere a produit les premiers Animaux, je demande pourquoi elle n'en produit plus, & ce n'est que sur ce point que roule tout mon raisonnement. On ne trouvera pas d'abord grande difficulté à répondre que lorsque la Terre se forma, comme elle étoit remplie d'Atomes vifs & agissans, impregnée de la même matiere subtile dont les Astres venoient d'être formés, en un mot jeune & vigoureuse, elle pût être assés féconde pour pousser hors d'elle-même toutes les différentes especes d'Animaux, & qu'après cette premiere production qui dépendoit de tant de rencontres heureuses & singulieres, sa fécondité a bien pû se perdre & s'épuiser; que par exemple on voit tous les jours quelques Marais nouvellement dessechés, qui ont toute une au-

tre

tre force pour produire que cinquante ans après qu'ils ont été labourés.

Mais je pretends que quand la Terre, selon ce qu'on suppose, a produit les Animaux, elle a dû être dans le même état où elle est presentement. Il est certain que la Terre n'a pû produire les Animaux que quand elle a été en état de les nourrir, ou du moins il est certain que ceux qui ont été la premiere tige des especes n'ont été produits par la Terre, que dans un tems où ils ont pû aussi en être nourris. Or afin que la Terre nourrisse les Animaux, il faut qu'elle leur fournisse beaucoup d'herbes différentes, il faut qu'elle leur fournisse des eaux douces qu'ils puissent boire; il faut même que l'air ait un certain degré de fluidité & de chaleur, & de pesanteur, pour convenir également à tous ces Animaux, dont la vie a des rapports assés connus à toutes ces qualités.

Du moment que l'on me donne la Terre, couverte de toutes les especes d'herbes nécessaires pour la subsistance des Animaux, arrosée de Fontaines & de Rivieres propres à étancher leur soif, environnée d'un air respirable pour

eux ; on me la donne dans l'état où nous la voyons ; car ces trois choses seulement en entraînent une infinité d'autres avec lesquelles elles ont des liaisons & des enchaînemens. Un brin d'herbe ne peut croître qu'il ne soit de concert, pour ainsi dire, avec le reste de la nature. Il faut de certains sucs dans la Terre ; un certain mouvement dans ces sucs, ni trop fort ni trop lent ; un certain Soleil pour imprimer ce mouvement ; un certain milieu par où ce Soleil agisse. Voyés combien de rapports, quoiqu'on ne les marque pas tous. L'air n'a pû avoir les qualités dont il contribue à la vie des Animaux, qu'il n'ait eu à peu près en lui le même mélange & de matieres subtiles & de vapeurs grossieres, & que ce qui cause sa pesanteur, qualité aussi nécessaire qu'aucune autre par rapport aux Animaux, & nécessaire dans un certain degré, n'ait eu la même action. Il est clair que tout cela nous meneroit encore loin d'égalité en égalité ; surtout les Fontaines & les Rivieres dont les Animaux n'ont pû se passer, n'ayant certainement d'autre origine que les pluyes, les Animaux n'ont pû naître,

qu'après qu'il a tombé des pluyes, c'est-à-dire, un tems considerable après la formation de la Terre, & par consequent lorsqu'elle a été en état de consistance, & que ce cahos, à la faveur duquel on veut tirer les Animaux du néant, a été entierement fini.

Il est vrai que les Marais nouvellement desséchés, produisent plus que quelque tems après qu'ils l'ont été; mais enfin ils produisent toujours un peu, & il suffiroit que la Terre en fit autant; d'ailleurs le plus de fécondité qui est dans les Marais nouvellement desséchés, vient d'une plus grande quantité de Sels qu'ils avoient amassés par les pluyes, ou par le mouvement de l'air, & qu'ils avoient conservés, tandis qu'on ne les employoit à rien; mais la Terre a toujours la même quantité de Corpuscules ou d'Atomes propres à former des Animaux, & sa fécondité loin de se perdre, ne doit aucunement diminuer. De quoi se forme un Animal? d'une infinité de Corpuscules qui étoient épars dans les herbes qu'il a mangées, dans les eaux qu'il a bûes, dans l'air qu'il a respiré; c'est

un composé dont les parties sont venues se rassembler de mille endroits différens de notre Monde ; ces Atomes circulent sans cesse ; ils forment tantôt une Plante, tantôt un Animal ; & après avoir formé l'un, ils ne sont pas moins propres à former l'autre. Ce ne sont donc pas des Atomes d'une nature particuliere qui produisent les Animaux ; ce n'est qu'une matiere indifférente dont toutes choses se forment successivement ; & dont il est très-clair que la quantité ne diminue point, puisqu'elle fournit toujours également à tout. Les Atomes, dont on prétend que la rencontre fortuite produisit au commencement du Monde les premiers Animaux, sont contenus dans cette même matiere qui fait toutes les génerations de notre Monde ; car quand ces premiers Animaux furent morts, les machines de leurs corps se désassemblerent, & se résolurent en parcelles, qui se disperserent dans la Terre, dans les eaux & dans l'air ; ainsi nous avons encore aujourd'hui ces Atomes précieux, dont se durent former tant de machines surprenantes ; nous les avons en la même quantité, aussi pro-

prés que jamais à former de ces machines ; ils en forment encore tous les jours par la voye de la nourriture ; toutes choses sont dans le même état que quand ils vinrent à en former par une rencontre fortuite ; à quoi tient-il que par de pareilles rencontres ils n'en forment encore quelquefois ?

On dira peut-être qu'il y a des Animaux qui naissent hors de la voye de génération ; les Macreuses, les Vers qui s'engendrent sur la viande, dans les fruits, &c. Mais la force de mon raisonnement ne demande point que tous les Animaux de toutes les especes ne naissent que par voye de génération ; il suffit qu'il y en ait une espece qui ne se perpetue que par cette voye, & qui par conséquent n'ait pû être produite par le mouvement aveugle de la matiere. Nous sommes en bien meilleurs termes, & certainement un grand nombre d'especes connues, ne se perpetuent que par la génération, & notre preuve en devient plus forte.

Il y a encore plus ; tous les Animaux qui paroissent venir, ou de pourriture, ou de poussiere humide & échauffée, ne viennent que de se-

mences que l'on n'avoit pas apperçûës.

On a découvert que les Macreuses se forment d'œufs que cette espece d'Oiseau fait dans les Isles désertes du Septentrion : & jamais il ne s'engendra de vers sur la viande où les Mouches n'ont pû laisser de leurs œufs. Il en va de même de tous les autres Animaux que l'on croit qui naissent hors de la voye de generation. Toutes les expériences modernes conspirent à nous desabuser de cette ancienne erreur, & je me tiens sûr que dans peu de tems il n'en restera plus le moindre sujet de doute.

Mais en dût-il rester, y eût-il des Animaux qui vinssent hors de la voye de generation ; le raisonnement que j'ai fait n'en deviendroit que plus fort ; ou ces Animaux ne naissent jamais que par cette voye de rencontre fortuite, ou ils naissent & par cette voye & par celle de generation ; s'ils naissent toujours par la voye de rencontre fortuite, pourquoi se trouve-t-il toujours dans la matiere une disposition qui ne les fait naître que de la même maniere dont ils sont nés au commencement du Monde, & pourquoi, à l'égard de tous

les autres Animaux que l'on ſuppoſe qui ſoient nés d'abord de cette même maniere là, toutes les diſpoſitions de la matiere ſont-elles ſi changées qu'ils ne naiſſent jamais que d'une maniere différente ? s'ils naiſſent & par cette voye de rencontre fortuite & par celle de géneration, pourquoi toutes les autres eſpeces d'Animaux n'ont-elles pas retenu cette double maniere de naître ? Pourquoi celle qui étoit la plus naturelle, la ſeule conforme à la premiere origine des Animaux, s'eſt-elle perdue dans preſque toutes les eſpeces ?

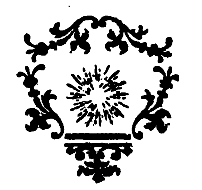
J'ai donné aſſés d'étendue à cette preuve, & peut-être que par-là je lui aurai fait tort dans l'eſprit de quelques perſonnes qui croyent que la quantité de paroles eſt une marque de la foibleſſe des raiſons ; mais on les prie de conſiderer que ce raiſonnement-ci n'eſt long que par les chicanes qu'il faut prévenir, & non par la difficulté des choſes qu'il a beſoin qu'on établiſſe.

Je n'ai pas voulu, de peur d'en interrompre le fil, y faire entrer une réflexion qui le fortifie encore beaucoup, & j'aime mieux la donner ici détachée. Il n'eût pas ſuffi que la Terre n'eût pro-

duit les Animaux que quand elle étoit dans une certaine disposition, où elle n'est plus. Elle eût dû aussi ne les produire que dans un état où ils eussent pû se nourrir de ce qu'elle leur offroit; elle eût dû par exemple, ne produire le premier Homme qu'à l'âge d'un an ou deux, où il eût pû satisfaire, quoiqu'avec peine, à ses besoins, & se secourir lui-même. Dans la foiblesse où nous voyons un Enfant nouveau né, envain on le mettroit au milieu de la Prairie la mieux couverte d'herbes, auprès des meilleures eaux du monde, il est indubitable qu'il ne vivroit pas long-tems. Car notre supposition exclut la Louve de Romulus & Remus, elle n'auroit pû elle-même se sauver de la mort qui l'eût attendue à sa naissance. Mais comment les Loix du mouvement produiroient-elles d'abord un Enfant à l'âge d'un an ou deux? Comment le produiroient-elles même dans l'état où il est présentement lorsqu'il vient au monde? Nous voyons qu'elles n'amenent rien que par degrés, & qu'il n'y a point d'ouvrages de la nature qui, depuis les commencemens les plus foibles & les plus éloignés, ne soient

ſoient conduits lentement par une infinité de changemens tous néceſſaires, juſqu'à leur derniere perfection; il eût fallu que l'Homme, qui eût dû être formé par le concours aveugle de quelques parties de la matiere, eût commencé par cet Atome, où la vie ne ſe remarque qu'au mouvement preſque inſenſible d'un point; & je ne croi pas qu'il y ait d'imagination aſſés fauſſe pour concevoir d'où cet Atome vivant, jetté au hazard ſur la Terre, aura pû tirer du ſang, ou du chile tout formé, la ſeule nourriture qui lui convienne, ni comment il aura pû croître, expoſé à toutes les injures de l'air. Il y a là une difficulté qui deviendra toujours plus grande, plus elle ſera approfondie, & plus ce ſera un habile Phyſicien qui l'approfondira. La rencontre fortuite des Atomes n'a donc pû produire les Animaux; il a fallu que ces Ouvrages ſoient partis de la main d'un Eſtre intelligent, c'eſt-à-dire, de Dieu même. Les Cieux & les Aſtres ſont des objets plus éclatans pour les yeux; mais ils n'ont peut-être pas pour la raiſon, des marques plus ſûres de l'action de leur Auteur. Les

plus grands Ouvrages ne ſont pas toujours ceux qui parlent le plus de leur Ouvrier ; que je voye une montagne applanie, je ne ſçai ſi cela s'eſt fait par l'ordre d'un Prince, ou par un tremblement de Terre ; mais je ſerai aſſuré que c'eſt par l'ordre d'un Prince, ſi je vois ſur une petite Colonne une inſcription de deux lignes ; il me paroît que ce ſont les Animaux qui portent, pour ainſi dire, l'inſcription la plus nette, & qui nous apprennent le mieux qu'il y a un Dieu Auteur de l'Univers.





DU

BONHEUR.

VOICI une matiere la plus interessante de toutes, dont tout le monde parle, que les Philosophes, sur tout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue. Mais quoique très-interessante, elle est dans le fond assés negligée, quoique tout le monde en parle, peu de Gens y pensent, & quoique les Philosophes l'ayent beaucoup traitée, ç'a été si philosophiquement que les Hommes n'en peuvent tirer guere de profit.

On entend ici par le mot de Bonheur un état, une situation telle qu'on en desirât la durée sans changement; & en cela le Bonheur est différent du plaisir qui n'est qu'un sentiment agréable; mais court & passager, & qui ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilege d'en pouvoir être un.

A mesurer le Bonheur des Hommes seulement par le nombre & la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assés grand nombre de conditions assés égales, quoique fort différentes ; celui qui a moins de plaisirs les sent plus vivement, il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais sentis, & à cet égard la Nature fait assés son devoir de Mere commune. Mais si au lieu de considerer ces instans répandus dans la vie de chaque Homme, on considere le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal, qu'un Homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée autant de bons momens qu'un autre, est tout le reste du tems beaucoup plus mal à son aise, & que la compensation cesse entierement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le Bonheur ; mais ceci est très-fâcheux pour le Genre humain. Une infinité d'Hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer, un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état ; les voilà donc presque tous exclus du Bonheur, & il ne leur

reste pour ressource que des plaisirs, c'est-à-dire, des momens semés çà & là sur un fond triste, qui en sera un peu égayé. Les Hommes dans ces momens reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation, & se remontent pour souffrir.

Celui qui voudroit fixer son état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il seroit content, mériteroit le nom d'heureux. On le reconnoîtroit entre tous les autres Hommes à une espece d'immobilité dans sa situation; il n'agiroit que pour s'y conserver, & non pas pour en sortir. Mais cet Homme-là a-t-il paru en quelque endroit de la Terre? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'apperçoit guere de ceux qui sont dans cette immobilité fortunée, au lieu que les malheureux qui s'agitent composent le Tourbillon du monde, & se font bien sentir les uns aux autres par les chocs violens qu'ils se donnent. Le repos même de l'Heureux, s'il est apperçû, peut passer pour être forcé, & tous les autres sont intéressés à n'en pas prendre une idée plus avantageuse. Ainsi l'existence de l'Homme heureux pourroit être assés

facilement conteſtée. Admettons-la cependant, ne fut-ce que pour nous donner des eſperances agréables ; mais il eſt vrai, que retenues dans de certaines bornes, elles ne ſeront pas chimeriques.

Quoi qu'en diſent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre Bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux preſſé par la Goute lui a dit, *Je n'avouerai pourtant pas que tu ſois un mal*, il a dit la plus extravagante parole qui ſoit jamais ſortie de la bouche d'un Philoſophe. Un Empereur de l'Univers, enfermé aux Petites-Maiſons, déclare naïvement un ſentiment dont il a le malheur d'être plein ; celui-ci par engagement de Syſtême nie un ſentiment très-vif, & en même tems l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la Nature & la Fortune peuvent nous envoyer, la ridicule & inutile vanité de nous croire invulnerables.

Il ſeroit moins déraiſonnable de ſe perſuader que notre Bonheur ne dépend point du tout de nous, & preſque tous les Hommes ou le croyent, ou agiſſent comme s'ils le croyoient.

incapables de discernement & de choix, poussés par une impetuosité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voyent qu'au travers de mille nuages, entraînés les uns par les autres sans sçavoir où ils vont, ils composent une multitude confuse & tumultueuse, qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si dans tout ce desordre des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelques momens, à la bonne heure, mais il est bien sûr qu'ils ne sçauront ni prévenir ni moderer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils sont absolument à la merci du hazard.

Nous pouvons quelque chose à notre Bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser, & il faut convenir que cette condition est assés dure. La plupart ne pensent que comme il plaît à tout ce qui les environne, ils n'ont pas un certain Gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant; les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, & si inflexibles, qu'il seroit

inutile de les vouloir tourner d'un autre; enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réussir, & seroit même assés facile, le rejettent parce que c'est un travail, & en dédaignent le fruit qu'ils croyent trop mediocre. Que seroit-ce que ce miserable Bonheur factice pour lequel il faudroit tant raisonner? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente? On peut le laisser aux Philosophes avec leurs autres chimeres. Tant d'étude pour être heureux empêcheroit de l'être.

Ainsi il n'y a qu'une partie de notre Bonheur qui puisse dépendre de nous, & de cette petite partie peu de Gens en ont la disposition, ou en tirent le profit. Il faut que les caracteres ou foibles & paresseux, ou impétueux & violens, ou sombres & chagrins, y renoncent tous. Il en reste quelques-uns doux & moderés, & qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables, ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est vrai que par la faveur de la Nature ils le sont déja assés, & que le secours de la Philosophie ne paroît pas leur être fort nécessaire, mais il n'est

presque jamais que pour ceux qui en ont le moins de besoin, & ils ne laissent pas d'en sentir l'importance. Sur tout quand il s'agit du Bonheur, ce n'est pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc la Philosophie qui prêche dans le Desert une petite Troupe d'Auditeurs qu'elle a choisis, parce qu'ils sçavoient déja une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Afin que le sentiment du Bonheur puisse entrer dans l'ame, ou du moins afin qu'il y puisse séjourner, il faut avoir nettoyé la place, & chassé tous les maux imaginaires. Nous sommes d'une habileté infinie à en créer, & quand nous les avons une fois produits, il nous est très-difficile de nous en défaire. Souvent même il semble que nous aimions notre malheureux ouvrage, & que nous nous y complaisions. Les maux imaginaires ne sont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel, & ne sont que dans l'esprit; mais seulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penser fausse, ou du moins problematique. Ce n'est pas un mal imaginaire que le deshonneur, mais c'en est un que la douleur de laiss-

ser de grands biens après sa mort à des Heritiers en ligne collaterale & non pas en ligne directe, ou à des filles & non pas à des fils. Il y a tel Homme dont la vie est empoisonnée par un semblable chagrin. Le Bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe, il lui en faut ou qui soient naturellement plus saines, ou qui ayent eu le courage de se guérir. Si l'on est susceptible des maux imaginaires, il y en a tant qu'on sera nécessairement la proye de quelqu'un. La principale force de ces sortes de Monstres, consiste en ce qu'on s'y soumet, sans oser ni les attaquer, ni même les envisager; si on les considéroit quelque tems d'un œil fixe, ils seroient à demi vaincus.

Assés souvent aux maux réels nous ajoutons des circonstances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque chose de singulier, non seulement ce qu'il a de réel nous afflige; mais sa singularité nous irrite, & nous aigrit. Nous nous representons une Fortune, un Destin, je ne sçai quoi, qui met de l'Art & de l'esprit à nous faire un malheur d'une nature particuliere. Mais qu'est-ce que tout cela?

Employons un peu notre raiſon & ces Fantomes diſparoiſſent. Un Malheur commun n'en eſt pas réellement moindre, un malheur ſingulier n'en eſt pas moins poſſible, ni moins inévitable ; un Homme qui a la peſte lui cent milliéme, eſt-il moins à plaindre que celui qui a une maladie biſarre & inconnuë ?

Il eſt vrai que les malheurs communs ſont prévûs, & cela ſeul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en géneral ce que nous appellons les maux ſinguliers ? On ne peut pas prédire les Cometes comme les Eclipſes ; mais on eſt bien sûr que de tems en tems il doit paroître des Cometes, & il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs ſinguliers ſont rares ; cependant il faut s'attendre à en eſſuyer quelqu'un, il n'y a preſque perſonne qui n'ait eu le ſien ; & ſi on vouloit on leur conteſteroit avec aſſés de raiſon leur qualité de ſinguliers.

Une circonſtance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'eſt de croire que nous ſerons incon-

solables. Ce n'est pas que cette persuasion-là même ne soit quelquefois une espece de douceur & de consolation, elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on ressent de la perte d'un ami. Alors se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidele, constant, c'est se donner de grandes loüanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient point l'affliction, & où une douleur éternelle ne seroit d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assés parfaits pour être toujours affligés; notre Nature est trop variable, & cette imperfection est une de ses plus grandes ressources.

Ainsi avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général; quand ils sont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en consolera. L'un rompt la premiere violence du coup, l'autre abrege la durée du sentiment; on s'est attendu à ce que l'on souffre, & du moins on s'épargne par-là une impatience, une revolte secrette qui ne sert qu'à aigrir la douleur; on s'attend

à ne souffrir pas long-tems, & dès-lors on anticipe en quelque sorte sur ce tems qui sera plus heureux, on l'avance.

Les circonstances, même réelles de nos maux, nous prenons plaisir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme si nous demandions raison à quelque Juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vûë, & en recherchant avec tant de soin tout ce qui peut le grossir.

On a pour les violentes douleurs je ne sçai qu'elle complaisance, qui s'oppose aux remedes, & repousse la consolation. Le consolateur le plus tendre paroit un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possede, & n'en être pas plein comme nous, c'est nous faire une espece d'offense. Sur tout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction sont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au contraire être ravis que l'on nous fît soupçonner de fausseté & d'erreur des façons de penser qui nous causent tant de tourmens?

Enfin, quoiqu'il soit fort étrange de

l'avancer, il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, & que dans quelques caracteres il est invincible. Le premier pas vers le Bonheur seroit de s'en défaire, & de retrancher à notre imagination tous ses talens malfaisans, ou du moins de la tenir pour fort suspecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'ayent toujours une vûë saine de tout, sont incurables, il est bien juste qu'une moindre opinion de soi-même ait quelquefois sa recompense.

N'y auroit-il point moyen de tirer des choses plus de bien que de mal, & de disposer son imagination, de sorte qu'elle séparât les plaisirs d'avec les chagrins, & ne laissât passer que les plaisirs ? Cette proposition ne le cede guere en difficulté à la Pierre Philosophale ; & si on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, & tout l'Art de la Philosophie. Songeons que la plupart des choses sont d'une nature très-douteuse, & que quoiqu'elles nous frappent bien vîte comme biens, ou comme maux, nous ne sçavons pas trop au vrai ce qu'elles sont. Tel évenement vous

a paru d'abord un grand malheur, que vous auriés été bien fâché dans la suite qui ne fût pas arrivé, & si vous aviés connu ce qu'il amenoit après lui, il vous auroit transporté de joye. Et sur ce pied-là quel regret ne devés-vous pas avoir à votre chagrin? Il ne faut donc pas se presser de s'affliger; attendons que ce qui nous paroît si mauvais, se dévelope. Mais d'un autre côté ce qui nous paroît agréable peut amener aussi, peut cacher quelque chose de mauvais, & il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une consequence, on ne doit pas tenir la même rigueur à la joye qu'au chagrin.

Un grand obstacle au Bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand Bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire naître, on nous montre le séjour qui nous est préparé, & ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre ses Habitans. De quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vûë de ce terrible partage où nous devrions entrer, & ne conterions-nous pas pour un Bonheur prodigieux d'en être quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions mediocres, qui

nous paroissent presentement insupportables ? Les Esclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, ceux qui languissent dans des maladies habituelles, voilà une grande partie du Genre humain ; à quoi a-t-il tenu que nous n'en fussions ? Apprenons combien il est dangereux d'être Hommes, & contons tous les malheurs dont nous sommes exemts pour autant de perils dont nous sommes échappés.

Une infinité de choses que nous avons & que nous ne sentons pas, feroient chacune le suprême Bonheur de quelqu'un, il y a tel Homme dont tous les desirs se termineroient à avoir deux bras. Ce n'est pas que ces sortes de biens qui ne le sont que parce que leur privation seroit un grand mal, puissent jamais causer un sentiment vif, même à ceux qui seroient les plus appliqués à faire tout valoir ; on ne sçauroit être transporté de se trouver deux bras, mais en faisant souvent réflexion sur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver, on pardonne plus aisément à ceux qui arrivent. Notre condition est meilleure quand nous

nous

nous y soumettons de bonne grace, que quand nous nous revoltons inutilement contre elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la Nature ou la Fortune comme des dettes qu'elles nous payent, & par consequent nous les recevons avec une espece d'indifférence; les maux au contraire, nous paroissent des injustices, & nous les recevons avec impatience & avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées si fausses. Les maux sont très-communs, & c'est ce qui doit naturellement nous écheoir, les biens sont très-rares, & ce sont des exceptions flateuses faites en notre faveur à la regle generale.

Le Bonheur est en effet bien plus rare que l'on ne pense. Je conte pour heureux celui qui possede un certain bien que je desire, & que je croi qui feroit ma félicité; le possesseur de ce bien-là est malheureux, ma condition est gâtée par la privation de ce qu'il a, la sienne l'est par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelque autre, chacun est envié pendant qu'il est lui-même envieux, & si être heureux étoit un vice ou un

ridicule, les Hommes ne se le renvoyeroient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en seroient le plus accusés, les Grands, les Princes, les Rois, seroient justement les moins coupables. Désabusons-nous de cette illusion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a, & nous serons ou plus flattés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas.

Puisqu'il y a si peu de biens, il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage; cependant on en use comme dans une grande abondance, & dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra, on ne daigne pas s'arrêter à gouter ceux que l'on possede. Souvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le present dans nos mains, mais l'avenir est une espece de Charlatan, qui en nous ébloüissant les yeux nous l'escamotte. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous? Pourquoi souffrir que des esperances vaines & douteuses nous enlévent des joüissances certaines? Il est vrai qu'il y a beaucoup de Gens pour qui ces esperances mêmes sont des

joüiſſances, & qui ne ſçavent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laiſſons-leur cette eſpece de poſſeſſion ſi imparfaite, ſi peu tranquille, ſi agitée; puiſqu'ils n'en peuvent avoir d'autre, il ſeroit trop cruel de la leur ôter; mais tâchons, s'il eſt poſſible, de nous ramener au preſent, à ce que nous avons, & qu'un bien ne perde pas tout ſon prix parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de ſentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour les maux mediocres. Que la choſe ſoit du moins egale. Si le ſentiment des biens mediocres, eſt étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auſquels on aſpire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'eſt pas tombé, nous conſole des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que ſçavons-nous ſi ce ne ſeront pas les ſeuls qui s'offriront à nous? Ce ſont des preſens faits par une Puiſſance avare, qui ne ſe reſoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de Gens qui quelquefois en leur vie n'ayent eu regret à quelque état, à quelque ſituation, dont ils n'avoient pas aſ-

ſés gouté le Bonheur. Il y en a peu qui n'ayent eux-mêmes trouvé injuſtes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la Fortune. On a été ingrat, & on en eſt puni.

Il ne faut pas, diſent les Philoſophes rigides, mettre notre Bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous, ce ſeroit trop le mettre à l'avantûre. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte ſi magnifique, mais le plus qu'on en pourra conſerver, ce ſera le mieux. Figurons-nous que notre Bonheur devroit entierement dépendre de nous, & que c'eſt par une eſpece d'uſurpation que les choſes de dehors ſe ſont miſes en poſſeſſion d'en diſpoſer, reſſaiſiſſons-nous, autant qu'il eſt poſſible, d'un droit ſi important, & ſi dangereux à confier; remettons ſous notre puiſſance ce qui en a été détaché injuſtement.

D'abord il faut examiner, pour ainſi dire, les Titres de ce qui prétend ordonner de notre Bonheur, peu de choſes ſoutiendront cet examen pour peu qu'il ſoit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je pourſuis, m'eſt-elle ſi néceſſaire? C'eſt qu'il faut être élevé

au-dessus des autres. Et pourquoi le faut-il ? C'est pour recevoir leurs respects & leurs hommages. Et que me feront ces hommages & ces respects ? Ils me flatteront très-sensiblement. Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, & non pas à moi-même ? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit, si je les attaquois elles ne tiendroient pas long-tems. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance les unes que les autres ; mais selon qu'elles seroient plus incommodes, & plus dangereuses, il faut revenir à la charge plus souvent, & avec plus de courage. Il n'y a guere de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, & que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexions.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs ausquels nous laisserons des droits sur nous ? Ceux dont il y aura plus à esperer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, & la Sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien

valent ces plaisirs-là, & combien valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les suivroient ? On ne sçauroit disconvenir que selon les différentes imaginations les prix ne changent; & qu'un même marché ne soit bon pour l'un & mauvais pour l'autre. Cependant il y a à peu près un prix commun pour les choses principales, & de l'aveu de tout le monde, par exemple; l'amour est un peu cher; aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la societé, la chasse, la lecture, &c. S'ils ne coutoient moins que les autres, qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteroient pas de leur être préferés, & les autres vaudroient autant leur prix que ceux-ci le leur, mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, & ils ne coutent rien. Encore un grand avantage; c'est que la Fortune ne nous les peut guere enlever. Quoiqu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre Bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hazard, il semble que le plus souvent nous choisissions avec soin les

endroits les moins sûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un Vaisseau, qu'en fonds de Terre. Enfin les plaisirs vifs n'ont que des instans, & des instans souvent funestes par un excès de vivacité qui ne laisse rien goûter après eux, au lieu que les plaisirs simples sont ordinairement de la durée que l'on veut, & ne gâtent rien de ce qui les suit.

Les Gens accoutumés aux mouvemens violens des passions, trouveront sans doute fort insipide tout le Bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité, & je conviens que la vie la plus comblée de ces sortes de plaisirs n'est guere qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine quand on se plaint de n'être que tranquille? Et l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, que devient-il après que la premiere vivacité du sentiment est consumée? Il devient un état tranquille, & c'est même le mieux qui puisse lui arriver.

Il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait quelques évenemens heu-

reux, des tems ou des momens agréables. Notre imagination les détache de tout ce qui les a précedés, ou suivis, elles les rassemble, & se représente une vie qui en seroit toute composée; voilà ce qu'elle appelleroit du nom de Bonheur, voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer. Toujours est-il certain que tous les intervalles languissans, qui dans les situations les plus heureuses sont & fort longs, & en grand nombre, nous les regardons à peu près comme s'ils n'y devoient pas être. Ils y sont cependant, & en sont bien inseparables. Il n'y a point en Chymie d'esprit si vif qui n'ait beaucoup de flegme, l'état le plus délicieux en a beaucoup aussi, beaucoup de tems insipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le Bonheur, dont on se fait l'idée, est trop composé & trop compliqué. Combien de choses, par exemple, seroient nécessaires pour celui d'un Courtisan? du crédit auprès des Ministres, la faveur du Roi, des établissemens considerables pour lui & pour ses Enfans, de la Fortune au Jeu, des Maîtresses fideles, & qui flattassent

ſa vanité ; enfin tout ce que peut lui repreſenter une imagination effrenée & inſatiable. Cet Homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais, certainement la Nature n'en fera pas la dépenſe.

Le Bonheur que nous nous propoſons ſera toujours d'autant plus facile à obtenir, qu'il y entrera moins de choſes différentes, & qu'elles ſeront moins indépendantes de nous. La machine ſera plus ſimple, & en même tems plus ſous notre main.

Si l'on eſt à peu près bien, il faut ſe croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attraper ce bien complet. Rien n'eſt ſi délicat ni ſi fragile qu'un état heureux, il faut craindre d'y toucher, même ſous prétexte d'amelioration.

La plupart des changemens qu'un Homme fait à ſon état pour le rendre meilleur, augmentent la place qu'il tient dans le monde, ſon Volume, pour ainſi dire ; mais ce Volume plus grand donne plus de priſe aux coups de la Fortune. Un Soldat qui va à la Tranchée voudroit-il devenir un Géant pour attraper plus de coups de Mouſquet ?

Celui qui veut être heureux se réduit & se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caracteres, il change peu de place, & en tient peu.

Le plus grand secret pour le Bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes; & il est bon d'y avoir une retraite agréable, mais elle ne peut l'être si elle n'a été preparée par les mains de la Vertu. Toute l'indulgence de l'amour propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher, & combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être? On se fuit, & avec raison; il n'y a que le Vertueux qui puisse se voir & se reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer, & pour s'applaudir, & le pourroit-il, quelque vertueux qu'il fût? Mais comme on s'aime toujours assés, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte pour y rentrer avec plaisir.

Il peut fort bien arriver que la Ver-

tu ne conduise ni à la richesse, ni à l'élevation, & qu'au contraire elle en excluë ; ses Ennemis ont de grands avantages sur elle par rapport à l'acquisition de ces sortes de biens. Il peut encore arriver que la Gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manque ; peut-être s'en privera-t-elle elle-même, du moins en ne la recherchant pas hazardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompense infaillible pour elle, c'est la satisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en est payé dans le moment, on peut sans orgueil appeller à soi-même des injustices de la Fortune, on s'en console par le témoignage legitime qu'on se rend de ne les avoir pas méritées, on trouve dans sa propre raison & dans sa droiture un plus grand fond de Bonheur que les autres n'en attendent des caprices du hazard.

Il reste un souhait à faire sur une chose dont on n'est pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre disposition, c'est d'être placé par la Fortune dans une condition mediocre. Sans cela, & le Bonheur, & la Vertu seroient trop en péril. C'est-là

cette mediocrité ſi recommandée par les Philoſophes, ſi chantée par les Poëtes, & quelquefois ſi peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce Bonheur une choſe qui ſelon les façons de penſer communes y ſeroit cependant bien néceſſaire ; il n'a nul éclat. L'Heureux que nous ſuppoſons ne paſſeroit guere pour l'être, il n'auroit pas le plaiſir d'être envié. Il y a plus ; peut-être lui-même auroit-il de la peine à ſe croire heureux, faute de l'être crû par les autres ; car leur jalouſie ſert à nous aſſurer de notre état, tant nos idées ſont chancelantes ſur tout, & ont beſoin d'être appuyées. Mais enfin pour peu que cet Heureux ſe compare à ceux que le vulgaire croiroit plus heureux que lui, il ſentira facilement les avantages de ſa ſituation ; il ſe reſoudra volontiers à jouir d'un Bonheur modeſte & ignoré, dont l'étalage n'inſultera perſonne ; ſes plaiſirs, comme ceux des Amans diſcrets, ſeront aſſaiſonnés du myſtere.

Après tout cela, ce Sage, ce Vertueux, cet Heureux eſt toujours un Homme, il n'eſt point arrivé à un état

inébranlable que la condition humaine ne comporte point, il peut tout perdre, & même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu, qu'il s'y fiera moins, & son Bonheur qu'il s'en assurera moins.





DE L'ORIGINE DES *FABLES.*



N nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux Fables des Grecs, que quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne Histoire d'un Peuple, qui n'est qu'un amas de chimeres, de rêveries, & d'absurdités. Seroit-il possible qu'on eût donné tout cela pour vrai? A quel dessein nous l'auroit-on donné pour faux? Quel auroit été cet amour des hommes pour des faussetés manifestes

& ridicules, & pourquoi ne dureroit-il plus ? Car les Fables des Grecs n'étoient pas comme nos Romans qu'on nous donne pour ce qu'ils sont, & non pas pour des Histoires ; il n'y a point d'autres Histoires anciennes que les Fables. Eclaircissons, s'il se peut, cette matiere, étudions l'esprit humain dans une de ses plus étranges productions ; c'est-là bien souvent qu'il se donne le mieux à connoître.

Dans les premiers Siécles du monde, & chés les Nations qui n'avoient point entendu parler des Traditions de la famille de Seth, ou qui ne les conserverent pas, l'ignorance & la barbarie dûrent être à un excès que nous ne sommes presque plus en état de nous représenter. Figurons-nous les Cafres, les Lappons, ou les Iroquois ; & même prenons garde que ces Peuples étant déja anciens, ils ont dû parvenir à quelque degré de connoissance & de politesse que les premiers hommes n'avoient pas.

A mesure que l'on est plus ignorant, & que l'on a moins d'experience, on voit plus de prodiges. Les premiers Hommes en virent donc beaucoup, &

comme naturellement les Peres content à leurs enfans ce qu'ils ont vû, & ce qu'ils ont fait, ce ne furent que prodiges dans les récits de ces tems-là.

Quand nous racontons quelque chose de surprenant, notre imagination s'échauffe sur son objet, & se porte d'elle-même à l'agrandir & à y ajouter ce qui y manqueroit pour le rendre tout-à-fait merveilleux, comme si elle avoit regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus, on est flatté des sentimens de surprise & d'admiration que l'on cause à ses Auditeurs, & on est bien aise de les augmenter encore, parce qu'il semble qu'il en revient je ne sçai quoi à notre vanité. Ces deux raisons jointes ensemble, font que tel homme qui n'a point dessein de mentir en commençant un récit un peu extraordinaire, pourra néanmoins se surprendre lui-même en mensonge, s'il y prend bien garde, & de-là vient que l'on a besoin d'une espece d'effort & d'une attention particuliere pour ne dire exactement que la vérité. Que sera-ce après cela de ceux qui naturellement aiment à inventer, & à imposer aux autres?

Les récits que les premiers Hommes firent à leurs enfans, étant donc souvent faux en eux-mêmes, parce qu'ils étoient faits par des gens sujets à voir bien des choses qui n'étoient pas, & par-dessus cela ayant été exagerés, ou de bonne foi, selon que nous venons de l'expliquer, ou de mauvaise foi, il est clair que les voilà déja bien gâtés dès leur source. Mais assurement ce sera encore bien pis quand ils passeront de bouche en bouche; chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, & y en mettra quelqu'un de faux, & principalement du faux Merveilleux qui est le plus agréable, & peut-être qu'après un Siécle ou deux, non seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui y étoit d'abord, mais même il n'y restera guere de chose du premier faux.

Croira-t-on ce que je vais dire? Il y a eu de la Philosophie même dans ces Siécles grossiers, & elle a beaucoup servi à la naissance des Fables. Les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres, sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voyent. D'où peut venir cette riviere qui coule toujours, a dû dire un Con-

templatif de ces Siécles-là ? Etrange sorte de Philosophe, mais qui auroit peut-être été un Descartes dans ce Siécle-ci. Après une longue méditation, il a trouvé fort heureusement qu'il y avoit quelqu'un qui avoit soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissoit toujours cette eau ? Le Contemplatif n'alloit pas si loin.

Il faut prendre garde que ces idées qui peuvent être appellées les Systêmes de ces tems-là, étoient toujours copiées d'après les choses les plus connuës. On avoit vû souvent verser de l'eau de dedans un cruche, on imaginoit donc fort bien comment un Dieu versoit celle d'une Riviere, & par la facilité même qu'on avoit à l'imaginer, on étoit tout-à-fait porté à le croire. Ainsi pour rendre raison des Tonnerres & des foudres, on se représentoit volontiers un Dieu de Figure humaine lançant sur nous des Fléches de feu, idée manifestement prise sur des objets très-familiers.

Cette Philosophie des premiers Siécles rouloit sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui notre Philoso-

phie n'en a point d'autre, c'est-à-dire, que nous expliquons les choses inconnuës de la Nature par celles que nous avons devant les yeux, & que nous transportons à la Physique les idées que l'experience nous fournit. Nous avons découvert par l'usage, & non pas deviné, ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers; nous ne faisons agir la Nature que par des leviers, des poids & des ressorts. Ces pauvres Sauvages qui ont les premiers habité le monde, ou ne connoissoient point ces choses-là, ou n'y avoient fait aucune attention. Ils n'expliquoient donc les effets de la Nature que par des choses plus grossieres & plus palpables qu'ils connoissoient. Qu'avons-nous fait les uns & les autres? Nous nous sommes toujours représenté l'inconnu sous la figure de ce qui nous étoit connu; mais heureusement il y a tous les sujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point ressembler à ce qui nous est connu présentement.

De cette Philosophie grossiere qui regna nécessairement dans les premiers Siécles, sont nés les Dieux & les Déesses. Il est assés curieux de voir

comment l'imagination humaine a enfanté les fausses Divinités. Les hommes voyoient bien des choses qu'ils n'eussent pas pû faire ; lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la Mer, tout cela étoit beaucoup au-dessus de leur pouvoir ; ils imaginerent des Estres plus puissans qu'eux, & capables de produire ces grands effets. Il falloit bien que ces Estres là fussent faits comme des hommes, quelle autre figure eussent-ils pû avoir ? du moment qu'ils sont de figure humaine, l'imagination leur attribue naturellement tout ce qui est humain ; les voilà hommes en toutes manieres, à cela près qu'ils sont toujours un peu plus puissans que des hommes.

De-là vient une chose à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de réflexion ; c'est que dans toutes les Divinités que les Payens ont imaginées, ils y ont fait dominer l'idée du pouvoir, & n'ont eu presque aucun égard ni à la Sagesse, ni à la Justice, ni à tous les autres attributs qui suivent la Nature Divine. Rien ne prouve mieux que ces Divinités sont fort anciennes, & ne marque mieux le chemin que l'imagi-

nation a tenu en les formant. Les premiers Hommes ne connoissoient point de plus belle qualité que la force du corps, la Sagesse & la Justice n'avoient pas seulement de nom dans les Langues anciennes, comme elles n'en ont pas encore aujourd'huí chés les Barbares de l'Amerique; d'ailleurs la premiere idée que les hommes prirent de quelque Estre supérieur, ils la prirent sur des effets extraordinaires, & nullement sur l'Ordre reglé de l'Univers qu'ils n'étoient point capables de reconnoître ni d'admirer. Ainsi ils imaginerent les Dieux dans un tems où ils n'avoient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir, & ils les imaginerent sur ce qui portoit des marques de pouvoir, & non sur ce qui en portoit de sagesse. Il n'est donc pas surprenant qu'ils ayent imaginé plusieurs Dieux, souvent opposés les uns aux autres, cruels, bisarres, injustes, ignorans, tout cela n'est point directement contraire à l'idée de force & de pouvoir qui est la seule qu'ils eussent prise. Il falloit bien que ces Dieux se sentissent & du tems où ils avoient été faits, & des occasions qui les avoient fait faire. Et même quelle

miſerable eſpece de pouvoir leur donnoit-on ? Mars le Dieu de la Guerre eſt bleſſé dans un combat par un Mortel, cela déroge beaucoup à ſa dignité ; mais en ſe retirant il fait un cri tel que dix mille hommes enſemble l'auroient pû faire, c'eſt par ce vigoureux cri que Mars l'emporte en force ſur Diomede, & en voilà aſſés, ſelon le judicieux Homere, pour ſauver l'honneur du Dieu. De la maniere dont l'imagination eſt faite, elle ſe contente de peu de choſe, & elle reconnoîtra toujours pour une Divinité ce qui aura un peu plus de pouvoir qu'un homme.

Ciceron a dit quelque part qu'il auroit mieux aimé qu'Homere eût tranſporté les qualités des Dieux aux hommes, que de tranſporter comme il a fait les qualités des hommes aux Dieux, mais Ciceron en demandoit trop ; ce qu'il appelloit en ſon tems les qualités des Dieux, n'étoit nullement connu du tems d'Homere. Les Payens ont toujours copié leurs Divinités d'après eux-mêmes, ainſi à meſure que les Hommes ſont devenus plus parfaits, les Dieux le ſont devenus auſſi davantage. Les premiers Hommes ſont

fort brutaux, & ils donnent tout à la force, les Dieux seront presque aussi brutaux, & seulement un peu plus puissans ; voilà les Dieux du tems d'Homere. Les Hommes commencent à avoir des idées de la Sagesse, & de la Justice, les Dieux y gagnent, ils commencent à être sages & justes, & le sont toujours de plus en plus à proportion que ces idées se perfectionnent parmi les Hommes ; voilà les Dieux du tems de Ciceron, & ils valoient bien mieux que ceux du tems d'Homere, parce que de bien meilleurs Philosophes y avoient mis la main.

Jusqu'ici les premiers Hommes ont donné naissance aux Fables, sans qu'il y ait, pour ainsi dire, de leur faute. On est ignorant, & on voit par consequent bien des prodiges ; on exagere naturellement les choses surprenantes en les racontant, elles se chargent encore de diverses faussetés en passant par plusieurs bouches ; il s'établit des especes de Systêmes de Philosophie fort grossiers & fort absurdes, mais il ne peut s'en établir d'autres ; nous allons voir maintenant que sur ces fondemens les Hommes ont en quelque maniere

pris plaisir à se tromper eux-mêmes.

Ce que nous appellons la Philosophie des premiers Siécles, se trouva tout-à-fait propre à s'allier avec l'Histoire des Faits. Un jeune Homme est tombé dans une Riviere, & on ne sçauroit retrouver son corps. Qu'est-il devenu? La Philosophie du tems enseigne qu'il y a dans cette Riviere des jeunes Filles qui la gouvernent; les jeunes Filles ont enlevé le jeune Homme, cela est fort naturel, on n'a pas besoin de preuves pour le croire. Un homme dont on ne connoît point la naissance, a quelque talent extraordinaire, il y a des Dieux faits à peu près comme des Hommes, on n'examine pas davantage qui sont ses parens, il est fils de quelqu'un de ces Dieux-là; que l'on considere avec attention la plus grande partie des Fables, on trouvera qu'elles ne sont qu'un mélange des faits avec la Philosophie du tems, qui expliquoit fort commodement ce que les faits avoient de merveilleux, & qui se lioit avec eux très-naturellement. Ce n'étoient que Dieux & Déesses qui nous ressembloient tout-à-fait, & qui étoient fort bien assortis

sur

ſur la ſcene avec les Hommes.

Comme les Hiſtoires de faits véritables mêlées de ces fauſſes imaginations, eurent beaucoup de cours, on commença à en forger ſans aucun fondement, ou tout au moins on ne raconta plus les faits un peu remarquables, ſans les revêtir des ornemens que l'on avoit reconnu qui étoient propres à plaire. Ces ornemens étoient faux, peut-être même que quelquefois on les donnoit pour tels, & cependant les Hiſtoires ne paſſoient pas pour être fabuleuſes. Cela s'entendra par une comparaiſon de notre Hiſtoire Moderne avec l'Ancienne.

Dans le tems où l'on a eu le plus d'eſprit, comme dans le Siécle d'Auguſte, & dans celui-ci, on a aimé à raiſonner ſur les actions des hommes, à en penetrer les motifs, & à connoître les caracteres. Les Hiſtoriens de ces Siécles-là ſe ſont accommodés à ce goût, ils ſe ſont bien gardés d'écrire les faits nuement & ſechement ; ils les ont accompagnés de motifs, & y ont mêlés les Portraits de leurs perſonnages. Croyons-nous que ces Portraits & ces motifs ſoient exactement vrais ? Y

avons-nous la même foi qu'aux faits ? Non, nous sçavons fort bien que les Historiens les ont devinés comme ils ont pû, & qu'il est presque impossible qu'ils ayent deviné tout-à-fait juste. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les Historiens ayent recherché cet embelissement qui ne sort point de la vraisemblance, & c'est à cause de cette vraisemblance que ce mélange de faux que nous reconnoissons qui peut être dans nos Histoires, ne nous les fait pas regarder comme des Fables.

De même, après que par les voyes que nous avons dites, les anciens Peuples eurent pris le goût de ces Histoires, où il entroit des Dieux & des Déesses, & en géneral du merveilleux, on ne débita plus d'Histoires qui n'en fussent ornées. On sçavoit que cela pouvoit n'être pas vrai, mais en ce tems-là il étoit vraisemblable, & c'en étoit assés pour conserver à ces Fables la qualité d'Histoires.

Encore aujourd'hui les Arabes remplissent leurs Histoires de prodiges & de miracles, le plus souvent ridicules & grotesques. Sans doute, cela n'est

pris chés eux que pour des ornemens ausquels on n'a garde d'être trompé, parce que c'est entre eux une espece de convention d'écrire ainsi. Mais quand ces sortes d'Histoires passent chés d'autres Peuples qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans leur exacte vérité, où elles sont cruës au pied de la lettre, ou du moins on se persuade qu'elles ont été cruës par ceux qui les ont publiées, & par ceux qui les ont reçuës sans contradiction. Certainement le mal entendu est considerable. Quand j'ai dit que le faux de ces Histoires étoit reconnu pour ce qu'il étoit, j'ai entendu parler des gens un peu éclairés; car pour le Peuple, il est destiné à être la dupe de tout.

Non seulement dans les premiers Siécles on expliqua par une Philosophie chimerique ce qu'il y avoit de surprenant dans l'Histoire des faits, mais ce qui appartenoit à la Philosophie, on l'expliqua par des Histoires de faits imaginés à plaisir. On voyoit vers le Septentrion deux Constellations nommées les deux Ourses qui paroissoient toujours, & ne se couchoient point comme les autres; on n'avoit garde de

ſonger que c'eſt qu'elles étoient vers un Pole élevé à l'égard des Spectateurs, on n'en ſçavoit pas tant ; on imagina que de ces deux Ourſes, l'une avoit été autrefois une Maîtreſſe, & l'autre un fils de Jupiter, que ces deux perſonnes ayant été changées en Conſtellations, la jalouſe Junon avoit prié l'Ocean de ne point ſouffrir qu'elles deſcendiſſent chés lui comme les autres, & s'y allaſſent repoſer. Toutes les Métamorphoſes ſont la Phyſique de ces premiers tems. Les Meures ſont rouges, parce qu'elles ſont teintes du ſang d'un Amant & d'une Amante ; la Perdrix vole toujours terre à terre, parce que Dédale qui fut changé en Perdrix ſe ſouvenoit du malheur de ſon fils qui avoit volé trop haut, & ainſi du reſte. Je n'ai jamais oublié que l'on m'a dit dans mon enfance que le Sureau avoit eu autrefois des raiſins d'auſſi bon goût que la Vigne, mais que le traite Judas s'étant pendu à cet arbre, ces fruits étoient devenus auſſi mauvais qu'ils le ſont préſentement. Cette Fable ne peut être née que depuis le Chriſtianiſme, & elle eſt préciſément de la même eſpece que ces anciennes Métamorphoſes

qu'Ovide a ramaſſées, c'eſt-à-dire, que les hommes ont toujours de l'inclination pour ces ſortes d'Hiſtoires. Elles ont le double agrément, & de frapper l'eſprit par quelque trait merveilleux, & de ſatisfaire la curioſité par la raiſon apparente qu'elles rendent de quelque effet naturel & fort connu.

Outre tous ces principes particuliers de la naiſſance des Fables, il y en a eu deux autres plus géneraux qui les ont extrêmement favoriſées. Le premier eſt le droit que l'on a d'inventer des choſes pareilles à celles qui ſont reçûes, ou de les pouſſer plus loin par des conſéquences. Quelque évenement extraordinaire aura fait croire qu'un Dieu avoit été amoureux d'une femme, auſſi-tôt toutes les Hiſtoires ne ſeront pleines que de Dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre? Si les Dieux ont des Enfans, ils les aiment, ils employent toute leur puiſſance pour eux dans les occaſions, & voilà une ſource inépuiſable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'abſurdes.

Le ſecond principe qui ſert beaucoup à nos erreurs, eſt le reſpect aveu-

gle de l'antiquité. Nos Peres l'ont crû, prétendrions-nous être plus ſages qu'eux ? Ces deux principes joints enſemble font des merveilles. L'un ſur le moindre fondement que la foibleſſe de la Nature humaine ait donné, étend une ſotiſe à l'infini ; l'autre pour peu qu'elle ſoit établie la conſerve à jamais ; l'un parce que nous ſommes déja dans l'erreur, nous engage à y être encore de plus en plus, & l'autre nous défend de nous en tirer, parce que nous y avons été quelque tems.

Voilà, ſelon toutes les apparences, ce qui a pouſſé les Fables à ce haut degré d'abſurdité où elles ſont arrivées, & ce qui les y a maintenuës. Car ce que la Nature y a mis directement du ſien, n'étoit ni tout-à-fait ſi ridicule, ni en ſi grande quantité, & les hommes ne ſont point ſi fous, qu'ils euſſent pû tout d'un coup enfanter de telles rêveries, y ajouter foi, & être un fort long-tems à s'en déſabuſer, à moins qu'il ne s'y fût mêlé les deux choſes que nous venons de dire.

Examinons les erreurs de ces Siécles-ci, nous trouverons que les mêmes choſes les ont établies, étenduës, &

conſervées. Il eſt vrai que nous ne ſommes arrivés à aucune abſurdité auſſi conſiderable que les anciennes Fables des Grecs ; mais c'eſt que nous ne ſommes point partis d'abord d'un point ſi abſurde. Nous ſçavons auſſi bien qu'eux étendre & conſerver nos erreurs, mais heureuſement elles ne ſont pas ſi grandes, parce que nous ſommes éclairés des lumieres de la vraye Religion, &, à ce que je croi, de quelques rayons de la vraye Philoſophie.

On attribue ordinairement l'origine des Fables à l'imagination vive des Orientaux, pour moi je l'attribue à l'ignorance des premiers Hommes. Mettés un Peuple nouveau ſous le Pole, ſes premieres Hiſtoires ſeront des Fables, & en effet les anciennes Hiſtoires du Septentrion n'en ſont-elles pas toutes pleines ? Ce ne ſont que Géants, & Magiciens. Je ne dis pas qu'un Soleil vif & ardent ne puiſſe encore donner aux eſprits une derniere coction, qui perfectionne la diſpoſition qu'ils ont à ſe repaître de Fables ; mais tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du Soleil. Auſſi dans tout ce que je viens de dire, je n'ai ſuppoſé

dans les hommes que ce qui leur est commun à tous, & ce qui doit avoir son effet sous les Zones Glaciales comme sous la Torride.

Je montrerois peut-être bien, s'il le falloit, une conformité étonnante entre les Fables des Ameriquains, & celles des Grecs. Les Ameriquains envoyoient les ames de ceux qui avoient mal vêcu dans de certains Lacs bourbeux & désagréables, comme les Grecs les envoyoient sur les bords de leurs Rivieres de Stix & d'Acheron. Les Amériquains croyoient que la pluye venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës jouant avec son petit frere, il lui cassoit sa cruche pleine d'eau; cela ne ressemble-t-il pas fort à ces Nymphes de Fontaines, qui en versent l'eau de dedans des Urnes? Selon les Traditions du Perou, l'Ynca Manco Guyna Capac Fils du Soleil trouva moyen par son éloquence de retirer du fond des Forêts les Habitans du Pays qui y vivoient à la maniere des bêtes, & il les fit vivre sous des Loix raisonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs, & il étoit aussi fils du Soleil, ce qui montre que les Grecs furent

furent pendant un tems des Sauvages aussi bien que les Ameriquains, & qu'ils furent tirés de la Barbarie par les mêmes moyens, & que les imaginations de ces deux Peuples si éloignés se sont accordées à croire Fils du Soleil, ceux qui avoient des talens extraordinaires. Puisque les Grecs avec tout leur esprit, lorsqu'ils étoient encore un Peuple nouveau, ne penserent point plus raisonnablement que les Barbares de l'Amerique, qui étoient selon toutes les apparences un Peuple assés nouveau, lorsqu'ils furent découverts par les Espagnols, il y a sujet de croire que les Ameriquains seroient venus à la fin à penser aussi raisonnablement que les Grecs, si on leur en avoit laissé le loisir.

On trouve aussi chés les anciens Chinois la méthode qu'avoient les anciens Grecs, d'inventer des Histoires pour rendre raison des choses naturelles. D'où vient le flux & le reflux de la Mer? Vous jugés bien qu'ils n'iront pas penser à la pression de la Lune sur notre Tourbillon. C'est qu'une Princesse eut cent enfans, cinquante habiterent les rivages de la Mer, & les cinquante

autres les Montagnes. De-là vinrent deux grands Peuples, qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des Montagnes, & les poussent devant eux, c'est le flux; quand ils en sont repoussés, & qu'ils fuyent des Montagnes vers les rivages, c'est le reflux. Cette maniere de philosopher ressemble assés à celle des Métamorphoses d'Ovide, tant il est vrai que la même ignorance a produit à peu près les mêmes effets chés tous les Peuples.

C'est par cette raison qu'il n'y en a aucun dont l'Histoire ne commence par des Fables, hormis le Peuple élû, chés qui un soin particulier de la providence a conservé la vérité. Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit! Conserver la memoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille, cependant il se passera plusieurs Siécles avant que l'on soit capable de le faire, & jusque-là les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions, & des rêveries. On auroit grand tort après cela d'être surpris que la Philosophie

& la maniere de raisonner ayent été pendant un grand nombre de Siécles très-grossieres, & très-imparfaites, & qu'encore aujourd'hui les progrès en soient si lents.

Chés la plûpart des Peuples, les Fables se tournerent en Religion, mais de plus, chés les Grecs, elles se tournerent, pour ainsi dire, en agrément. Comme elles ne fournissent que des idées conformes au tour d'imagination le plus commun parmi les hommes, la Poësie & la Peinture s'en accommoderent parfaitement bien, & l'on sçait quelle passion les Grecs avoient pour ces beaux Arts. Des Divinités de toutes les especes répanduës par tout, qui rendent tout vivant & animé, qui s'intéressent à tout, & ce qui est plus important, des Divinités qui agissent souvent d'une maniere surprenante, ne peuvent manquer de faire un effet agréable, soit dans des Poëmes, soit dans des Tableaux, où il ne s'agit que de séduire l'imagination en lui présentant des objets qu'elle saisisse facilement, & qui en même tems la frapent. Le moyen que les Fables ne lui convinssent pas, puisque c'est d'elle qu'elles

ſont nées ? Quand la Poëſie ou la Peinture les ont miſes en œuvre pour en donner le ſpectacle à notre imagination, elles n'ont fait que lui rendre ſes propres ouvrages.

Les erreurs une fois établies parmi les hommes, ont coutume de jetter des racines bien profondes, & de s'accrocher à différentes choſes qui les ſoutiennent. La Religion & le bon ſens nous ont deſabuſés des Fables des Grecs, mais elles ſe maintiennent encore parmi nous par le moyen de la Poëſie & de la Peinture, auſquelles il ſemble qu'elles ayent trouvé le ſecret de ſe rendre néceſſaires. Quoique nous ſoyons incomparablement plus éclairés que ceux dont l'eſprit groſſier inventa de bonne foi les Fables, nous reprenons très-aiſement ce même tour d'eſprit qui rendit les Fables ſi agréables pour eux ; ils s'en repaiſſoient parce qu'ils y croyoient, & nous nous en repaiſſons avec autant de plaiſir ſans y croire ; & rien ne prouve mieux que l'imagination & la raiſon n'ont guere de commerce enſemble, & que les choſes dont la raiſon eſt pleinement détrompée, ne perdent rien de leurs

agrémens à l'égard de l'imagination.

Nous n'avons fait entrer jusqu'à présent dans cette Histoire de l'Origine des Fables, que ce qui est pris du fond de la Nature humaine, & en effet, c'est ce qui y a dominé, mais il s'y est joint des choses étrangeres, ausquelles nous ne devons pas refuser ici leur place. Par exemple, les Pheniciens & les Egyptiens étant des Peuples plus anciens que les Grecs, leurs Fables passerent chés les Grecs, & grossirent dans ce passage, & même leurs Histoires les plus vrayes y devinrent des Fables. La Langue Phénicienne, & peut-être aussi l'Egyptienne, étoit toute pleine de mots équivoques ; d'ailleurs les Grecs n'entendoient guere ni l'une ni l'autre, & voilà une source merveilleuse de méprises. Deux Egyptiennes dont le nom propre veut dire Colombes, sont venuës s'habituer dans la Forêt de Dodone pour y dire la bonne avanture ; les Grecs entendent que ce sont deux vrayes Colombes perchées sur des arbres qui prophétisent, & puis bien-tôt après ce sont les arbres qui prophétisent eux-mêmes. Un Gouvernail de Navire a un nom Phénicien qui veut dire aussi

parlant, les Grecs dans l'Histoire du Navire Argo conçoivent qu'il y avoit un Gouvernail qui parloit. Les Sçavans de ces derniers tems ont trouvé mille autres exemples, où l'on voit clairement que l'Origine de plusieurs Fables consiste dans ce qu'on appelle vulgairement des *qui pro quo*, & que les Grecs étoient fort sujets à en faire sur le Phénicien ou l'Egyptien. Pour moi je trouve que les Grecs qui avoient tant d'esprit & de curiosité manquoient bien de l'un ou de l'autre, de ne pas s'aviser d'apprendre parfaitement ces Langues-là, ou de les négliger. Ne sçavoient-ils pas bien que presque toutes leurs Villes étoient des Colonies Egyptiennes ou des Phéniciennes, & que la plûpart de leurs anciennes Histoires venoient de ces Pays-là? Les Origines de leur Langue, & les Antiquités de leur Pays ne dépendoient-elles pas de ces deux Langues? Mais c'étoient des Langues barbares, dures, & désagréables. Plaisante délicatesse!

Lorsque l'Art d'écrire fut inventé, il servit beaucoup à répandre les Fables, & à enrichir un Peuple de toutes les sottises d'un autre; mais on y gagna

que l'incertitude de la tradition fut un peu fixée, que l'amas des Fables ne grossit plus tant, & qu'il demeura à peu près dans l'état où l'invention de l'Ecriture le trouva.

L'ignorance diminua peu à peu, & par conséquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux Systêmes de Philosophie, les Histoires furent moins fabuleuses; car tout cela s'enchaîne. Jusque-là, on n'avoit gardé le souvenir des choses passées que par une pure curiosité; mais on s'apperçut qu'il pouvoit être utile de le garder, soit pour conserver les choses dont les Nations se faisoient honneur, soit pour décider des différens qui pouvoient naître entre les Peuples, soit pour fournir des exemples de vertu, & je croi que cet usage a été le dernier auquel on ait pensé, quoique ce soit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandoit que l'Histoire fût vraye; j'entens vraye par opposition aux Histoires anciennes, qui n'étoient pleines que d'absurdités; on commença donc à écrire dans quelques Nations l'Histoire d'une maniere plus raisonnable, & qui avoit ordinairement de la vraisemblance.

Alors il ne paroît plus de nouvelles Fables, on se contente seulement de conserver les anciennes. Mais que ne peuvent point les esprits follement amoureux de l'Antiquité? On va s'imaginer que sous ces Fables sont cachés les secrets de la Physique & de la Morale. Eût-il été possible que les Anciens eussent produit de telles rêveries sans y entendre quelque finesse? Le nom des Anciens impose toujours, mais assurément ceux qui ont fait les Fables n'étoient pas gens à sçavoir de la Morale ou de la Physique, ni à trouver l'Art de les déguiser sous des images empruntées.

Ne cherchons donc autre chose dans les Fables, que l'Histoire des erreurs de l'esprit humain. Il en est moins capable, dès qu'il sçait à quel point il l'est. Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens & des Grecs, mais ç'en est une de sçavoir ce qui a conduit les Phéniciens & les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de Peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler.

Monsieur De Fontenelle ayant été élû par Messieurs de l'Academie Françoise à la place de feu Monsieur De Villayer, Doyen du Conseil d'Etat, y vint prendre séance le Samedy cinquiéme May 1691. & fit le Remerciement qui suit.

MESSIEURS,

Si je ne songeois aujourd'hui à me défendre des mouvemens flatteurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me seduire, & de me jetter dans la plus agréable erreur où je sois jamais tombé ? En entrant dans votre illustre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire ; je me croirois associé à l'immortelle Renommée qui vous attend ; & comme la vanité est également hardie dans ses idées, & ingenieuse à les autoriser, je me croirois

digne du choix que vous avez fait de moi, pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais, MESSIEURS, j'ose assûrer que je me garantis d'une si douce illusion, je sçai trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ai prouvé par ma conduite que je connoissois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Academie Françoise, & vous m'avés conté cette connoissance pour un merite; mais le merite d'autrui vous a encore plus fortement sollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naissance à un grand nom, qui dans la plus noble espece des productions de l'esprit efface tous les autres noms, à un nom que vous respectés vous-mêmes. Quelle ample matiere m'offriroit l'illustre Mort qui l'a annobli le premier! Je ne doute pas que le Public, penetré de la vérité de son éloge, ne me dispensât de cette scrupuleuse bien-séance qui nous défend de publier des loüanges où le sang nous donne quelque part, mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zele du sang, parler de ce grand Homme, que comme en parlent ceux que sa gloire intéresse le moins.

Vous, MESSIEURS, à qui sa memoire sera toujours chere, daignés travailler pour elle, en me mettant en état de ne la pas deshonnorer. Empêchés que l'on ne reproche à la nature de m'avoir uni à lui par des liens trop étroits. Vous le pouvés, MESSIEURS, j'ose croire même que vous vous y engagés aujourd'hui. Sûrs que vos lumieres se communiquent, vous m'accordés l'entrée de l'Academie; & pourriés-vous me recevoir parmi-vous, si vous n'aviés formé le dessein de m'élever jusqu'à vous? Oserois-je moi-même, si je ne contois sur votre secours, succeder à un grand Magistrat, dont le génie, quelque distance qu'il y ait entre les caracteres de Conseiller d'Etat & d'Academicien, embrassoit toute cette étendue?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'étendre sur ce que je vous dois, & je resiste à un mouvement si légitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas, mais parce que je vous marquerai mieux ma reconnoissance, lorsque j'entrerai avec une ardeur égale à la vôtre dans tout ce

qui vous intéresse le plus vivement. Un grand spectacle est devant vos yeux, une grande idée vous occupe, & vous rendroit indifférens à d'autres discours ; je suspens mes sentimens particuliers, je cours au seul sujet qui vous touche.

Mons vient d'être soumis. Tandis qu'un Prince, qui tire tout son éclat d'être jaloux de la gloire de LOUIS LE GRAND, assemble avec faste des Conseils composés de Souverains, & que son ambition s'y laisse flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conçûë de la France, tandis qu'il propose des projets d'une Campagne plus heureuse que les précedentes, projets qu'a enfantés avec peine une sombre & lente meditation ; c'est aux portes de ce Conseil, c'est dans le fort des délibérations, que LOUIS entreprend de se rendre maître de la plus considerable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre l'Assemblée se dissipe ; le Chef court, vole où il se croit nécessaire, remuë tout, fait les derniers efforts, assemble enfin une assés grande Armée pour ne pas être témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat.

La fortune du Roi avoit appellé ce Spectateur d'au-delà des Mers. Conquête aussi heureuse que glorieuse, si au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée, elle ne nous avoit pas couté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet; sous le Regne de LOUIS, nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.

Dans le même tems Nice, qui dans les Etats d'un autre Ennemi décide presque de leur sûreté, Nice est forcé de se rendre à nos armes, & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, quelle noblesse dans les entreprises du Roi! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès, qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du dessein, & fera disparoître tous les obstacles qui ont été ou prevenus ou surmontés. Il manque à des entreprises si vastes & si hardies la lenteur de l'exécution.

Quand nous vîmes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un esprit né pour en exciter, ambitieux sans mesure, & cependant ambitieux avec conduite, enorgüeilli par des crimes heureux;

quand nous vîmes entrer dans la Ligue jusqu'à des Princes, qui malgré leur foiblesse pouvoient être à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déja redoutable; nous esperâmes, il est vrai, que tant d'ennemis viendroient se briser contre la puissance de LOUIS; mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au-delà d'une glorieuse résistance. Apprenons que la résistance de LOUIS, ce sont de nouvelles Conquêtes, il ne sçait point assûrer ses Frontieres sans les étendre, il ne défend ses Etats qu'en les aggrandissant.

Il avoit renoncé par la Paix à se rendre maître de l'Europe, & l'Europe entiere rallume une Guerre qui le rétablit dans ses droits, & l'invite à réparer les pertes volontaires de sa moderation. Il tenoit sa valeur captive, ses Ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui est ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeller du tombeau, & rendre spectateur de tant de merveilles, le grand Ministre à qui l'Academie Françoise doit sa naissance! Lui qui sous les ordres du plus juste des

Rois, a commencé l'élevation de la France, avec quel étonnement verroit-il ses propres desseins poussés si loin au-delà de son idée & de son attente ! Lui qui nous fut donné pour préparer le chemin à LOUIS LE GRAND, auroit-il cru ouvrir une si belle & si éclatante carriere ?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, si elle ne remplit pas sous son Regne le devoir qu'il lui avoit imposé de celebrer dignement les Héros que la France produiroit. Il verroit avec un plaisir égal & notre zéle & notre impuissance ; ceux qui voudroient entreprendre l'Eloge de LOUIS, sont accablés sous ce même poids de grandeur, de valeur, & de sagesse, qui accable aujourd'hui tous les Ennemis de cet Etat. Une sincere soumission est le seul parti qui reste à l'Envie ; & une admiration muette est le seul qui reste à l'Eloquence.



SA MAJESTE' CZARIENNE ayant fait sçavoir à l'Academie Royale des Sciences, qu'il vouloit bien lui faire l'honneur d'être à la tête de ses Honoraires, l'Academie chargea son Sécretaire de lui en écrire : Ce qu'il fit en ces termes.

SIRE,

L'HONNEUR que Votre Majesté fait à l'Academie Royale des Sciences, de vouloir bien que son auguste Nom soit mis à la tête de sa Liste, est infiniment au-dessus des idées les plus ambitieuses qu'elle pût concevoir, & de toutes les actions de graces que je suis chargé de vous en rendre. Ce grand nom, qu'il nous est presque permis de conter parmi les nôtres, marquera éternellement l'Epoque de la plus heureuse révolution qui puisse arriver à un Empire, celle de l'établissement des Sciences & des Arts dans les vastes Pays de la domination de Votre Majesté. La Victoire que vous remportés ;

remportés, SIRE, sur la barbarie qui y regnoit, sera la plus éclatante & la plus singuliere de toutes vos Victoires. Vous vous êtes fait, ainsi que d'autres Héros, de nouveaux Sujets par les armes; mais de ceux que la naissance vous avoit soûmis, Vous vous en êtes fait par les connoissances qu'ils tiennent de vous, des Sujets tout nouveaux, plus éclairés, plus heureux, plus dignes de vous obéir; vous les avés conquis aux Sciences, & cette espece de conquête, aussi utile pour eux, que glorieuse pour vous, vous étoit réservée. Si l'exécution de ce grand dessein conçû par Votre Majesté s'attire les applaudissemens de toute la Terre, avec quel transport de joye l'Academie doit-elle y mêler les siens, & par l'interêt des Sciences qui l'occupent, & par celui de votre gloire, dont elle peut se flater désormais qu'il réjaillira quelque chose sur elle! Je suis avec un très profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble & très-obéissant serviteur FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Royale des Sciences.*

De Paris ce 27 Décembre 1719.

LE CZAR ayant fait l'honneur à l'Academie de lui répondre, le Sécretaire eut encore l'honneur d'écrire au CZAR la Lettre suivante.

SIRE,

L'Academie Royale des Sciences est infiniment honorée de la Lettre que Votre Majesté a daigné lui écrire, & elle m'a chargé de lui en rendre en son nom de très-humbles actions de graces. Elle vous respecte, SIRE, non seulement comme un des plus puissants Monarques du Monde, mais comme un Monarque qui emploie la grande étenduë de son pouvoir à établir les Sciences, dont elle fait profession, dans de vastes Pays où elles n'avoient pas encore penetré. Si la France a crû ne pouvoir mieux immortaliser le nom d'un de ses Rois qu'en ajoûtant à ses titres celui de Restaurateur des Lettres, quelle sera la gloire d'un Souverain qui en est dans ses Etats le premier Instituteur! L'Academie a fait mettre dans

ses Archives la Carte de la Mer Caspienne dressée par ordre de Votre Majesté ; & quoique ce soit une piece unique & très-importante pour la Géographie, elle lui est encore plus précieuse en ce qu'elle est un monument de la correspondance que Votre Majesté veut bien entretenir avec elle. L'Observatoire a été ouvert au Bibliothequaire de Votre Majesté, qui a voulu y dessiner quelques Machines.

L'Academie la supplie très-humblement d'accepter les derniers Volumes de son Histoire, qu'elle lui doit, & qu'elle est bien glorieuse de lui devoir. Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Royale des Sciences.*

De Paris ce 15 Octobre 1721.

COMPLIMENT

Fait au Roy sur son Sacre, par Monsieur DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie Françoise, le 9 Novembre 1722.*

SIRE,

Au milieu des acclamations de tout le Royaume, qui répete avec tant de transport celles que VOTRE MAJESTÉ a entendues dans Rheims, l'Academie Françoise est trop heureuse & trop honorée de pouvoir faire entendre sa voix jusqu'au pied de votre Trône. La naissance, SIRE, Vous a donné à la France pour Roy, & la Religion veut que nous tenions aussi de sa main un si grand bienfait ; ce que l'une a établi par un droit inviolable, l'autre vient de le confirmer par une auguste Cérémonie. Nous osons dire cependant que nous l'avions prévenuë ; Votre

Personne étoit déja Sacrée par le respect & par l'amour. C'est en Elle que se renferment toutes nos espérances ; & ce que nous découvrons de jour en jour dans VOTRE MAJESTÉ, nous promet que nous allons voir revivre en même tems les deux plus grands d'entre nos Monarques, LOUIS à qui vous succedés, & Charlemagne dont on vous a mis la Couronne sur la Tête.



COMPLIMENT

Fait au Roy le 16 Décembre 1722, sur la mort de MADAME, *par Monsieur* DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie.*

SIRE,

QUAND l'Art de la parole seroit tout puissant, quand l'Academie Françoise, qui l'étudie avec tant de soin, le posséderoit au plus haut degré de perfection, elle n'entreprendroit pas d'adoucir la douleur de VOTRE MAJESTÉ. Vous regrettés très-légitimement, SIRE, une grande Princesse, qui couronnoit toutes ses vertus par un attachement pour Vous, aussi tendre que l'amour maternel. Quoique déja languissante, & attaquée d'un mal dont elle ne se dissimuloit pas les suites, Elle voulut être témoin de la Cérémonie qui a consacré Votre Personne, & remporter de

cette vie le plaisir de ce dernier spectacle, si touchant pour Elle. Nous osons avouer, SIRE, que l'affliction que vous ressentés de sa perte nous est précieuse ; elle nous annonce dans VOTRE MAJESTÉ ce que nous y désirions le plus ; combien doit être cher aux Peuples un Maître dont le cœur sera sensible, & capable de s'attendrir pour eux !



COMPLIMENT

Fait le 16 Décembre 1722. à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc D'ORLEANS, *Regent du Royaume, sur la mort de* MADAME, *par Monsieur* DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie.*

MONSEIGNEUR,

TOUT le Royaume partage la douleur de V. A. R. Les larmes que vous donnés au lien le plus étroit du sang, & aux vertus de l'auguste Mere que vous perdés, il les donne à ses vertus seules, & il rend à sa mémoire le tribut, dont les Princes doivent être le plus jaloux. Sa bonté & son humanité lui attiroient tout ce que la dignité n'est pas en droit d'exiger de nous; si les qualités du cœur faisoient les rangs, sa droiture, sa sincerité, son courage lui en auroient fait un

un au-dessus même de celui où sa naissance l'avoit placé. Elle a conservé dans tout le cours de sa vie cette égalité de conduite, qui ne peut partir que d'une rare vigueur de l'ame, & d'un certain calme respectable qui y regne. La France se glorifioit d'avoir acquis cette grande Princesse, & lui rendoit graces des exemples qu'Elle donnoit aux personnes les plus élevées. Ceux qui cultivent les Lettres, sont ordinairement encore plus touchés que les autres, des pertes que fait la vertu; du moins le sommes-nous davantage de tout ce qui vous intéresse, MONSEIGNEUR, nous à qui vous accordés une protection, que vos lumieres rendent si flatteuse pour nous. Si j'ose parler ici de moi, l'Academie Françoise ne pouvoit avoir auprès de Vous un Interprete de ses sentimens qui en fût plus pénetré, ni qui tînt à V. A. R. par un plus long, plus sincere & plus respectueux attachement.



REPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie Françoise, au Discours que S. E. M. le Cardinal* DUBOIS, *premier Ministre, fit à cette Académie, le 3 Décembre* 1722. *lorsqu'il y fut reçû.*

MONSEIGNEUR,

Quelle eût été la joye du grand Cardinal DE RICHELIEU, lorsqu'il donna naissance à l'Academie Françoise, s'il eût pû prévoir qu'un jour le titre de son Protecteur, qu'il porta si légitimement, deviendroit trop élevé pour qui ne seroit pas Roi, & que ceux qui revêtus comme lui des plus hautes dignités de l'Etat & de l'Eglise, voudroient comme lui proteger les Lettres, se feroient honneur du simple titre d'Academicien!

Il est vrai, car V. E. pardonnera aux Muses leur fierté naturelle, sur tout dans un lieu où elles égalent tous les rangs, & dans un jour où vous les enorgueillissés vous-même, il est vrai que vous leur deviés de la reconnoissance. Elles ont commencé votre élevation, & vous ont donné les premiers accès auprès du Prince, qui a si bien sçû vous connoître. Mais ce grand Prince vous avoit acquitté lui-même envers elles, par les fruits de son heureuse éducation, par l'étenduë & la varieté des lumieres qu'il a prises dans leur commerce, par le goût qui lui marque si sûrement le prix de leurs différens Ouvrages. Je ne parle point de la constante protection qu'il leur accorde, elles sont plus glorieuses de ses lumieres & de son goût, que de sa protection même. Leur grande ambition est d'être connuës.

Ainsi, MONSEIGNEUR, ce que vous faites maintenant pour elles est une pure faveur. Vous venés prendre ici la place d'un Homme, qui n'étoit célebre que par elles, & quand V. E. lui envie en quelque sorte cette distinction unique, combien ne la releve-t-elle pas?

M. Dacier se l'étoit acquise par un travail de toute sa vie, & qui lui fut toujours commun avec son illustre Epouse, espece de communauté inoüie jusqu'à nos jours. Attaché sans relâche aux grands Auteurs de l'Antiquité Grecque & Romaine, admis dans leur familiarité à force de veilles, confident de leurs plus secrettes pensées, il les faisoit revivre parmi nous, les rendoit nos contemporains, & par un commerce plus libre & plus étendu qu'il nous ménageoit avec eux, enrichissoit un siécle déja si riche par lui-même. Quoique sa modestie, ou peut-être aussi son amour pour les Anciens, lui persuadât que leurs trésors avoient perdu de leur prix en passant par ses mains, ils ne pouvoient guere avoir perdu que cet éclat superficiel, qui ne se retrouve point dans des métaux précieux long-tems enfouis sous terre, mais dont la substance n'est point alterée. Il employoit une longue étude à pénetrer les beautés de l'Antiquité, un soin passionné à les faire sentir, un zéle ardent à les défendre, toute son admiration à les faire valoir; & l'exemple seul de cette admiration si vive pou-

voit ou persuader, ou ébranler les Rebelles. Il a eu l'art de se rendre nécessaire à Horace, à Platon, à Marc-Aurele, à Plutarque, aux plus grands Hommes ; il a lié son nom avec les noms les plus sûrs de l'immortalité, & pour surcroît de la récompense dûë à son mérite, son nom se trouvera encore lié avec celui de Votre Eminence.

Quel bienfait ne nous accordés-vous pas en lui succedant ? Vous eussiés pû nous favoriser comme premier Ministre, mais un premier Ministre peut-il jamais nous favoriser davantage, que lorsqu'il devient l'un d'entre nous ? Les graces ne partiront point d'une main étrangere à notre égard, & nous y serons d'autant plus sensibles, que vous nous les déguiserés sous l'apparence d'un intérêt commun.

Aussi les applaudissemens que nous vous devions, seront-ils désormais, non pas plus vifs, mais plus tendres. Dans un concert de loüanges, il est facile de distinguer les voix de ceux qui admirent, & de ceux qui aiment. Toute votre gloire est devenuë la nôtre, & dans nos Annales particulieres, qui, aussi bien que l'Histoire

génerale du Royaume, auront droit de se parer de vos actions & de vous; nous mêlerons à ce sentiment commun d'ambition un sentiment de zéle qui n'appartiendra qu'à nous.

Telle est la nature du Ministere, dont jusqu'à present Votre Eminence avoit été uniquement chargée, que l'éclat des succès n'y est pas ordinairement proportionné au nombre ni à la grandeur des difficultés vaincuës. Les ressorts des négociations doivent être inconnus, même après leur effet; il faut les faire joüer sans bruit, & sacrifier courageusement à la solide utilité tout l'honneur de la conduite la plus prudente & la plus délicate. Il n'y a que les évenemens qui la décelent, mais le plus souvent sans rien découvrir du détail, qui en feroit briller le mérite, ils se font seulement reconnoître pour l'ouvrage de quelque grand Génie, & donnent l'exclusion aux jeux de la fortune. Eussions-nous prévû que nous serions tranquilles pendant une minorité, qui sembloit inviter les Puissances voisines à reprendre les Armes? Eussions-nous osé en concevoir l'espérance? Le Regne du feu Roi, si bril-

lant par une longue prosperité, & plus encore par les adversités héroïquement soutenuës, & habilement réparées, l'union des deux Monarchies dans sa Maison défenduë contre des efforts si violens & si opiniâtres, son pouvoir trop reconnu & trop éprouvé, un certain éclat du nom François, ajouté par ce grand Monarque au pouvoir réel; enfin tout ce qui faisoit alors notre gloire, faisoit aussi notre danger; les soupçons & les jalousies se réveilloient, les équivoques des Traités, les questions qu'ils laissoient indécises, ne fournissoient que trop de ces prétextes toujours prêts à servir tous les besoins, ou toutes les passions; l'occasion seule suffisoit pour faire naître des Ennemis. Cependant un calme profond a regné en France, interrompu seulement par un leger mouvement de guerre. Quelle Intelligence a produit cette merveille? De quels moyens s'est-elle servie? Nous ignorons les moyens, mais l'Intelligence ne peut être cachée. Le Regent du Royaume a pensé, son Ministre a pensé avec lui & a exécuté. Les siécles suivans en sçauront davantage, fiés-vous à eux, Monseigneur.

Ils sçauront, & c'est une connoissance que cette Compagnie leur doit particulierement envier, ils sçauront quelle Eloquence a secondé vos entreprises, combien elle étoit digne des matieres & de vous; ils joüiront des ouvrages qu'elle a produits, & que le tems present ou votre modestie nous dérobe. Un autre Cardinal François, élevé par son seul mérite à cette dignité; célebre à jamais par ses importantes & difficiles négociations, vous a prévenu dans ce genre d'Eloquence, & en a laissé des modeles immortels. Il dédaignoit d'employer d'autres armes que celles de la raison; mais avec quelle noble vigueur employoit-il toutes les armes de la raison! Quand il avoit les préventions ou les passions à combattre, ce n'étoit qu'à force de les éclairer qu'il en triomphoit. L'Academie a été formée trop tard, & elle n'a pû posseder un Orateur d'un caractere si rare, mais il falloit qu'elle lui pût opposer un Rival.

Jusqu'ici les Traités de Paix avoient la guerre pour véritable objet. On se ménageoit ou un repos de quelques années pour réparer ses forces, ou plus

de forces pour attaquer un Ennemi commun ; une haine dissimulée par nécessité, une vengeance méditée de loin, une ambition adroitement cachée, formoient toutes les liaisons, & le desir sincere d'une tranquillité generale & durable, étoit un sentiment inconnu à la Politique. C'est vous, MONSEIGNEUR, qui en suivant les vûës, &, ce qui nous touche encore davantage, le caractere du Prince dépositaire du Sceptre, avés le premier amené dans le monde une nouveauté si peu attenduë. Vous avés fait des Traités de Paix qui ne pouvoient produire que la paix, vous en avés ménagé d'autres qui vinssent de plus loin seconder vos principaux desseins ; & par un grand nombre de ces liens différens, qui tiennent tous ensemble, & se fortifient mutuellement, vous avés eû l'art d'enchaîner si bien toute l'Europe, qu'elle en est en quelque sorte devenuë immobile, & qu'elle se trouve réduite à un heureux & sage repos.

Quel doit être pour tous les hommes le charme de ce repos, si les Souverains qui habitent une région ordinairement inaccessible aux malheurs de la guerre,

ont ſenti comme les peuples les avantages que leur apportoit la ſituation preſente de l'Europe ! Ils les ont ſentis, & ſi vivement, qu'ils ont tous concouru à vous faire obtenir la Pourpre. Eux à qui l'union la plus étroite permet encore tant de diviſion ſur une infinité de ſujets particuliers, ils ſe ſont rencontrés dans l'entrepriſe de procurer votre élevation, ils ont même relâché de leurs droits en votre faveur, & peut-être pour la premiere fois ont ſacrifié leurs délicates jalouſies. Le Souverain Pontife n'a entendu qu'une demande de la bouche de tous les Ambaſſadeurs, & vous avés paru être un Prélat de tous les Etats Catholiques, & un Miniſtre de toutes les Cours.

Ce même eſprit, qui ſçait ſi bien concilier, vous l'avés porté dans la grande affaire dont l'Egliſe de France n'eſt occupée que depuis trop longtems ; mais combien les intérêts politiques ſont-ils plus aiſés à manier, que ceux de Religion, que chacun ſe fait une loi de ſuivre tels qu'il les a conçûs, qui n'admettent point une modeſte déference aux lumieres ſupérieures d'autrui, qui ne peuvent ceder, je ne dis

pas à des considerations étrangeres, mais même à d'autres intérêts de Religion plus importans, qui enfin semblent avoir le droit de changer l'aveugle opiniâtreté en une constance respectable ? Malgré ces difficultés renaissantes à chaque instant, des vûës sages & sagement communiquées, des soins agissans avec circonspection, mais toujours agissans, ont réüni les sentimens de presque tous les Prélats du Royaume ; & il nous est permis désormais d'attendre une Paix entiere ; où l'Eglise n'aura plus rien à craindre du zéle & de l'amour même de ses Enfans.

C'est dans cette disposition singuliere des affaires generales que se fait le passage paisible du plus glorieux Regne qu'ait vû la France, à un Regne également glorieux qu'elle espere. Nul obstacle étranger n'empêchera que les inclinations naturelles du Roi, cultivées avec tant de soin par de si excellens Maîtres, ne se déployent dans toute leur étendue. Il n'aura qu'à vouloir rendre ses Peuples heureux, & tout nous dit qu'il le voudra. Déja nos desirs les plus impatiens trouvent en lui tout ce qu'ils cherchent, & nos espé-

rances à force de se confirmer de jour en jour, ne sont plus de simples espérances.

S'il étoit besoin qu'elles s'accrussent, elles s'accroîtroient encore par l'application que ce jeune Monarque donne depuis quelque tems aux matieres du Gouvernement, par ces entretiens où il veut bien vous faire entrer. Là vous pesés à ses yeux les forces de son Etat, & des différens Etats qui nous environnent; vous lui dévoilés l'intérieur de son Royaume, & celui du reste de l'Europe, tel que vos regards perçans l'ont pénetré; vous lui démêlés cette foule confuse d'intérêts politiques, si diversement embarrassés les uns dans les autres; vous le mettés dans le secret des Cours étrangeres; vous lui portés sans reserve toutes vos connoissances acquises par une expérience éclairée; vous vous rendés inutile autant que vous le pouvés.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que pense l'Academie dans un des plus beaux jours qu'elle ait jamais eus. Depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir, le Sort l'avoit assés bien servie pour ne me

charger jamais de parler en ſon nom à aucun de ceux qu'elle a reçûs après moi ; il me reſervoit à une occaſion ſinguliere, où les ſentimens de mon cœur puſſent ſuffire pour une fonction ſi noble & ſi dangereuſe. Vous vous ſouvenés que mes vœux vous appelloient ici long-tems avant que vous y puiſſiés apporter tant de titres ; perſonne ne ſçavoit mieux que moi que vous y euſſiés apporté ceux que nous préfererons toujours à tous les autres.



REPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE *à Monsieur* NERICAULT DESTOUCHES, *lorsqu'il fut reçû à l'Académie Françoise le 25 Août* 1723.

MONSIEUR,

ON sçait assés que l'Academie Françoise n'affecte point de remplacer un Orateur par un Orateur, ni un Poëte par un Poëte; il lui suffit que des talens succedent à des talens, & que le même fond de mérite subsiste dans la Compagnie, quoique formé de différens assemblages. Si cependant il se trouve quelquefois plus de conformité dans les successions, c'est un agrément de plus que nous recevons avec plaisir des mains de la fortune. Nous avions perdu M. Campistron, illustre dans le genre Dramatique, nous retrouvons

en vous un Auteur revêtu du même éclat. Tous deux vous avés joüi de ces ſuccès ſi flatteurs du Theatre, où la loüange ne paſſe point lentement de bouche en bouche, mais ſort impétueuſement de toutes les bouches à la fois, & où ſouvent même les tranſports de toute une grande Aſſemblée prennent la place de la loüange interdite à la vivacité de l'émotion.

Il eſt vrai que votre Theatre n'a pas été le même que celui de votre Prédeceſſeur. Il s'étoit donné à la Muſe Tragique, & quoiqu'il ne ſoit venu qu'après des hommes qui avoient porté la Tragedie au plus haut degré de perfection, & qui avoient été l'honneur de leur ſiécle, à un point qu'ils devoient être auſſi le déſeſpoir éternel des ſiécles ſuivans, il a été ſouvent honoré d'un auſſi grand nombre d'acclamations, & a recueilli autant de larmes. On voit aſſés d'Ouvrages, qui ayant paru ſur le Theatre avec quelque éclat, ne s'y maintiennent pas dans la ſuite des tems, & auſquels le Public ſemble n'avoir fait d'abord un accueil favorable qu'à condition qu'il ne les reverroit plus; mais ceux de M. Campiſ-

tron se conservent en possession de leurs premiers honneurs : son Alcibiade, son Andronic, son Tiridate vivent toujours, & à chaque fois qu'ils paroissent, les applaudissemens se renouvellent, & ratifient ceux qu'on avoit donnés à leur naissance. Non, les Campagnes où se moissonnent les Lauriers n'ont pas encore été entierement dépoüillées ; non, tout ne nous a pas été enlevé par nos admirables Ancêtres ; & à l'égard du Theatre en particulier, pourrions-nous le croire épuisé dans le tems même où un Ouvrage sorti de cette Academie, brillant d'une nouvelle sorte de beauté, passe les bornes ordinaires des grands succès, & de l'ambition des Poëtes ?

Pour vous, MONSIEUR, vous vous êtes renfermé dans le Comique, aussi difficile à manier & peut-être plus, que le Tragique ne l'est avec toute son élevation, toute sa force, tout son sublime. L'ame ne seroit elle point plus susceptible des agitations violentes que des mouvemens doux ? Ne seroit-il point plus aisé de la transporter loin de son assiette naturelle, que de l'amuser avec plaisir en l'y laissant, de l'enchanter

ter par des objets nouveaux, & revêtus de Merveilleux, que de lui rendre nouveaux des objets familiers ? Quoi qu'il en soit de cette espece de différent entre le Tragique & le Comique, du moins la plus difficile espece de Comique est celle où votre génie vous a conduit, celle qui n'est Comique que pour la Raison, qui ne cherche point à exciter bassement un rire immoderé dans une multitude grossiere, mais qui éleve cette multitude presque malgré elle-même à rire finement & avec esprit. Qui est celui qui n'a pas senti dans le Curieux Impertinent, dans l'Irresolu, dans le Médisant le beau choix des Caracteres, ou plutôt le talent de trouver encore des Caracteres ; la justesse du Dialogue, qui fait qu'on se parle, & qu'on se répond, & que chaque chose se dit à sa place, beauté plus rare qu'on ne pense, la noblesse & l'élegance de la versification, cachées sous toutes les apparences nécessaires du stile familier ?

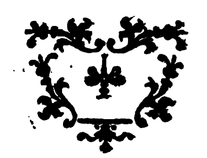
De là vient que vos Pieces se lisent, & cette loüange si simple n'est pourtant pas fort commune. Il s'en faut bien que tout ce qu'on a applaudi au

Theatre, on le puisse lire. Combien de Pieces fardées par la représentation ont éblouï les yeux du Spectateur & dépouillées de cette parure étrangere n'ont pû soutenir ceux du Lecteur? Les Ouvrages Dramatiques ont deux Tribunaux à essuyer, très-différens, quoique composés des mêmes Juges, tous deux également redoutables, l'un parce qu'il est trop tumultueux, l'autre parce qu'il est trop tranquille, & un Ouvrage n'est pleinement assûré de sa gloire, que quand le Tribunal tranquille a confirmé le jugement favorable du tumultueux.

La réputation que vous deviés aux Muses, MONSIEUR, vous a enlevé à elles pour quelque tems. Le Public vous a vu avec regret passer à d'autres occupations plus élevées, à des affaires d'Etat, dont il auroit volontiers chargé quelque autre moins nécessaire à ses plaisirs. Toute votre conduite en Angleterre, où les intérêts de la France vous étoient confiés, a bien vengé l'honneur du génie Poëtique, qu'une opinion assés commune condamne à se renfermer dans la Poësie. Et pourquoi veut-on que ce génie soit si frivole?

Ses objets sont sans doute moins importans que des Traités entre des Couronnes, mais une Piece de Theatre qui ne sera que l'amusement du Public, demande peut-être des réflexions plus profondes, plus de connoissance des hommes & de leurs passions, plus d'art de combiner & de concilier des choses opposées, qu'un Traité qui fera la destinée des Nations. Quelques gens de Lettres sont incapables de ce qu'on appelle les affaires serieuses, j'en conviens, mais il y en a qui les fuyent sans en être incapables, encore plus qui sans les fuir & sans en être incapables ne se sont tournés du côté des Lettres, que faute d'une autre matiere à exercer leurs talens. Les Lettres sont l'azile d'une infinité de talens oisifs, & abandonnés par la fortune; ils ne font guere alors que parer, qu'embellir la Societé, mais on peut les obliger à la servir plus utilement, ces ornemens deviendront des appuis. C'est ainsi que pensoit le grand Cardinal de RICHELIEU notre Fondateur; c'est ainsi qu'a pensé à votre sujet celui qui commençoit à le remplacer à la France, & que la France & l'Academie viennent de perdre.

Venés parmi-nous, MONSIEUR, libre des occupations politiques, & rendu à vos premiers goûts. Je suis en droit de vous dire sans craindre aucun reproche de présomption que notre commerce vous sera utile. Les plus grands hommes ont été ici, & n'en sont devenus que plus grands. L'Academie a été en même tems une récompense de la gloire acquise & un moyen de l'augmenter; vous en devés être persuadé plus que personne, vous qui sçavés si bien quel est le pouvoir de la noble Emulation.



RE'PONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, *Doyen de l'Academie Françoise, & alors Directeur, au Discours de M.* DE CHALAMONT *de la Visclede, Secretaire perpetuel, & l'un des Deputés de l'Academie de Marseille, à la reception de Messieurs les Deputés de cette Academie, au sujet de son adoption par l'Academie Françoise, le 19 Septembre 1726.*

MESSIEURS,

SI l'Academie Françoise avoit par son choix adopté l'Academie de Marseille pour sa fille, nous ne nous défendrions pas de la gloire qui nous reviendroit de cette adoption, nous recevrions avec plaisir les loüanges que ce choix nous attireroit. Mais nous

sçavons trop nous mêmes que c'est votre Academie, qui a choisi la nôtre pour sa Mere, nous n'avons sur vous que les droits que vous nous donnés volontairement, & à cet égard nous vous devons des remercimens de notre superiorité.

Ce n'est pas que nous ne pussions nous flatter d'avoir quelque part à la naissance de votre Compagnie. Un de ceux qui en ont eu la premiere idée, celui qui s'en est donné les premiers mouvemens, qui y a mis toute cette ardeur nécessaire pour commencer un Ouvrage, est un homme que nos jugemens solemnels avoient enflammé d'un amour pour les Lettres encore plus grand que celui qu'il tenoit de son heureux naturel. Nous l'avions couronné deux fois de suite; & d'une double couronne à chaque fois, honneur unique jusqu'à present, & combien un pareil honneur, aussi singulier en son espece, eût-il eu d'éclat dans les jeux de l'Elide! Combien Pindare l'eût-il célebré! Nos Loix ne donnoient pas à ce Vainqueur, comme celles des Grecs, des Privileges dans sa Patrie, mais lui, il a voulu multiplier dans sa Patrie, il a

voulu y éterniser les talens qui l'avoient rendu vainqueur. D'un autre côté le crédit, qui vous a obtenu de l'autorité Royale les graces nécessaires pour votre établissement, ç'a été celui d'un des Membres de l'Academie Françoise. Sous une qualité si peu fastueuse & si simple vous ne laissés pas de reconnoître le Gouverneur de votre Province, le Général d'Armée qui rendit à la France la superiorité des Armes qu'elle avoit perdue, & qui ensuite par une glorieuse Paix dont il fut le Négociateur termina cette même guerre, qu'il nous eût encore fait soutenir avec avantage. Et ne pourrions-nous pas nous glorifier aussi de ce que pour ces graces qu'il vous a obtenues, il a eu besoin lui-même d'un autre Academicien ? Nous ne lui donnerons que ce titre, puisqu'il néglige celui des fonctions les plus brillantes, content du pouvoir d'être utile, peu touché de ce qui n'y ajoute rien.

Mais à quoi serviroit-il de rechercher des raisons qui vous liassent à l'Academie Françoise, tandis que votre inclination même vous fait prendre avec elle les liaisons les plus étroites ?

Attendés de nous, MESSIEURS, tout ce que demande une conduite si flatteuse à notre égard, tout ce que votre mérite personnel exige encore plus fortement. Votre Academie sera plutôt une Sœur de la nôtre, qu'une Fille, cet Ouvrage que vous êtes engagés à nous envoyer tous les ans, nous le recevrons comme un present que vous nous ferés, comme un gage de notre union, semblable à ces marques employées chés les Anciens, pour se faire reconnoître à des amis éloignés.

Nous avons déja vû naître des Academies dans quelques Villes du Royaume, & l'Academie de Marseille, qui naît aujourd'hui, nous donne le plaisir de voir que cette espece de production ne s'arrête point. Si lorsque le Grand Cardinal de RICHELIEU eut formé notre Compagnie dans la Capitale, il s'en fût formé aussi-tôt d'autres pareilles dans les Provinces, on eût pû croire que l'esprit d'imitation & de mode, si reproché à notre nation, agissoit, & s'il eût agi, il est certain quil ne se fût pas soutenu. Mais les Academies nées après l'Academie Françoise sont nées en des tems assés différens;

différens ; ce n'eſt donc plus une mode qui entraine la nation, une utilité réelle & ſolide ſe fait ſentir, mais lentement parce qu'elle ne regarde que l'eſprit, & en recompenſe elle ſe fait toujours ſentir ; la pure raiſon ne fait pas rapidement ſes conquêtes, il faut qu'elle ſe contente de les avancer toujours de quelques pas.

Si les Villes, ſi les Provinces du Royaume, s'étoient diſputé le droit d'avoir une Academie, quelle Ville l'eut emporté ſur Marſeille par l'ancienneté des Titres ? Quelle Province en eût produit de pareils aux vôtres, MESSIEURS ? Marſeille étoit ſçavante & polie dans le tems que le reſte des Gaules étoit Barbare ; car il n'eſt pas à préſumer que le ſçavoir des Druydes y répandît beaucoup de lumiere. Marſeille a eu des Hommes, fameux encore aujourd'hui, que les Grecs reconnoiſſoient pour leur appartenir, non ſeulement par le ſang, mais par le génie. Il eſt ſorti de la Provence, ſoumiſe à l'Empire Romain, des Orateurs & des Philoſophes que Rome admiroit. Et dans des tems beaucoup moins reculés, lorſque cette épaiſſe nuit d'ignorance

& de barbarie, qui avoit couvert toute l'Europe, commença un peu à se dissiper, ne fut-ce pas en Provence que brillerent les premiers rayons de la Poësie Françoise, comme si une heureuse fatalité eût voulu que cette partie des Gaules fut toujours éclairée la premiere ? Alors la nature y enfanta tout-à-coup un grand nombre de Poëtes dont elle avoit seule tout l'honneur, l'Art, les Regles, l'étude des Grecs & des Romains ne lui pouvoient rien disputer. Ces Auteurs qui n'avoient que de l'esprit sans Culture, dont les noms sont à peine connus aujourd'hui de quelques-uns d'entre les Sçavans les plus curieux, sont ceux cependant dont les Italiens ont pris le premier goût de la Poësie, ce sont ceux que les anciens Poëtes de cette Nation si spirituelle, & le grand Petrarque lui-même, ont regardés comme leurs Maîtres, ou du moins comme des Prédecesseurs respectables. La gloire de Petrarque peut encore appartenir plus particulierement à la Provence par un autre endroit, il fut inspiré par une Provençale. Vous aviés aussi dans ces mêmes Siécles une Academie d'une

constitution singuliere, le sçavoir, à la verité, n'y dominoit pas, mais en sa place l'esprit, & la galanterie. L'élite de la noblesse du Païs, tant en hommes qu'en femmes, composoit la fameuse Cour d'Amour, où se traitoient avec methode, & avec une espece de regularité Academique, toutes les questions que peuvent fournir ou les sentimens, ou les avantures des Amans; questions si ingenieuses pour la plupart & si fines, que celles de nos Romans modernes ne sont souvent que les mêmes, ou ne les surpassent pas; mais il est vrai que sur ces sortes de sujets l'étude des Anciens, & les Livres ne sont pas si necessaires. Vous n'avés pas voulu, MESSIEURS, vous parer beaucoup de tout cet éclat qui ne vient que de vos Ancêtres, mais avec ceux qui ne font pas valoir leur noblesse on est d'autant plus obligé à s'en souvenir, & à faire sentir qu'on s'en souvient. Une ancienne possession d'esprit est certainement un avantage. Ou c'est un don du climat, s'il y en a de privilegiés, & quel climat le devroit être plus que le vôtre? Ou c'est un motif qui anime & qui encourage, c'est une gloire déja

acquiſe qui devient la ſemence d'une nouvelle.

Combien de talens ſemés aſſés indifféremment en tous lieux périſſent faute d'être cultivés ! Les Academies préviennent ces pertes dans les différens départemens dont on leur a en quelque ſorte confié le ſoin, elles mettent en valeur des bienfaits de la Nature, dont on n'eût preſque retiré aucun fruit. Rome envoyoit des Colonies dans les Provinces de ſon Empire, parce qu'elle n'y eût pas trouvé des Romains tout formés, mais chés nous il ſe formera des Romains, pour ainſi dire, loin de Rome, & qui ſçait s'il n'y en aura pas quelques-uns que la Capitale enviera, & qu'elle enlevera même aux Provinces ?



REPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, *Doyen de l'Academie Françoise, & alors Directeur, à Monsieur* MIRABAUD, *lorsqu'il y fut reçû le 28 Septembre* 1726.

MONSIEUR,

ON craint quelques fois que les Lettres ne conservent pas encore longtems dans ce Royaume tout l'éclat qu'elles ont acquis. Il semble qu'elles ne soient plus assés considérées, & en effet une certaine familiarité que l'on a contractée avec elles peut leur être nuisible; beaucoup d'excellens Ouvrages ont porté tous les genres d'écrire à un point qu'il seroit très-difficile de passer, & dès que l'esprit ne s'éleve plus, on croit qu'il tombe; la prompte décadence des Grecs & des Romains nous fait peur, car nous pou-

vons ſans trop de vanité nous appliquer ces grands exemples. Cependant quand une place de l'Academie Françoiſe eſt à remplir, quel eſt notre embarras ? C'eſt le nombre des bons Sujets. Nous perdons Monſieur le Duc de la Force qui joignoit à une grande naiſſance, & à une grande dignité, plus de goût pour toute ſorte de litterature que la naiſſance & les dignités n'en ſouffrent ordinairement, & même plus de talens qu'il n'oſoit en laiſſer voir, & auſſi-tôt notre choix eſt balancé entre pluſieurs hommes, tous recommandables par différens endroits, & dont le nombre eſt ſi grand par rapport à l'eſpece dont ils ſont, qu'il fait preſque une foule. Vous avés été choiſi, MONSIEUR, mais dans la ſuite vous vous donnerés vous même pour Confreres ceux qui ont été vos Rivaux, & cette rivalité vous déterminera en leur faveur.

Ç'a été votre belle Traduction de la Jeruſalem du Taſſe qui a brigué nos voix. La renommée n'a encore depuis trois mille ans conſacré que trois noms dans le genre du Poëme Epique, & le nom du Taſſe eſt le troiſiéme. Il faut

que les Nations les plus jalouses de leur gloire, les plus fieres de leurs succès dans toutes les autres productions de l'esprit, cedent cet honneur à l'Italie.

Mais il arrive le plus souvent que les noms sont sans comparaison plus connus que les Ouvrages qui ont fait connoître les noms ; les Auteurs célebres des Siécles passés ressemblent à ces Rois d'Orient que leurs Peuples ne voyent presque jamais, & dont l'autorité n'en est pas moins reverée. Vous avés appris aux François combien étoit estimable ce Poëte Italien qu'ils estimoient déja tant ; dès qu'il a parlé par votre bouche, il a été reçu par tout, par tout il a été applaudi, les hommes ont trouvé dans son Ouvrage tout le grand du Poëme Epique, & les femmes tout l'agréable du Roman. L'envie & la critique n'ont pas eu la ressource de pouvoir attribuer ce grand succès aux seules beautés du Tasse, il perdoit les charmes de la Poësie, il perdoit les graces de sa langue, il perdoit tout, si vous ne l'eussiés dédommagé ; le grand, l'agréable tout eût disparu par un stile, je ne dis pas, foible & commun, mais peu élevé &

peu élegant. Aussi le Public a-t il bien sçû démeler ce qui vous appartenoit, & vous donner vos loüanges à part. Sa voix qui doit toujours prevenir les nôtres, vous indiqua dés-lors à l'Academie.

Voilà vôtre titre, MONSIEUR, & nous ne contons pas la protection que vous avés d'un Prince, la seconde tête de l'Etat. Ces grandes protections sont une parure pour le mérite, mais elles n'en sont pas un, & quand on veut les employer dans toute leur force, quand on ne veut pas qu'elles trouvent de resistance, osons le dire, elles deshonorent le mérite lui-même. Tous les suffrages auront été unanimes, mais quelle triste unanimité! On aura été d'accord, non à préferer celui qu'on nomme, mais à redouter son Protecteur. Pour vous, MONSIEUR, vous avés le bonheur d'appartenir à un Prince dont la moderation, dont l'amour pour l'ordre & pour la regle, qualités si rares & si heroïques dans ceux de son rang, vous ont sauvé l'inconvenient d'être protegé avec trop de hauteur, & appuyé d'un excès d'autorité qui fait tort; nous

avons senti qu'il ne permettoit pas à son grand Nom d'avoir tout son poids naturel, & le moyen d'en douter après qu'il avoit declaré expressément qu'il aimoit mieux que sa recommandation fût sans effet, que de gêner la liberté de l'Academie ? Il sçavoit, j'en conviens, qu'il pouvoit se fier à vos talens, & à la connoissance que nous en avions, mais un autre en eût été d'autant plus imperieux, qu'il eût été armé de la raison, & de la justice. Nous avons droit d'esperer, ou plutôt nous devons absolument croire qu'un exemple parti de si haut sera désormais une Loi, & votre Election aura en cette heureuse circonstance, d'affermir une liberté qui nous est si nécessaire, & si précieuse.

J'avouerai cependant, & peut-être, MONSIEUR, ceci ne devroit-il être qu'entre vous & moi, que mon suffrage pourroit n'avoir pas été tout-à-fait aussi libre que ceux du reste de l'Academie. Vous sçavés qui m'a parlé pour vous. On en est quitte envers la plus haute naissance pour les respects qui lui sont dûs, mais la beauté & les graces qui se joignent à cette naissance ont des

droits encore plus puissants, & principalement les graces d'une si grande jeunesse qu'on ne peut guere les accuser d'aucun dessein de plaire, quoique ce dessein même fût une faveur.

Quel agréable emploi que celui dont vous êtes chargé ! Vous donnés à deux jeunes Princesses toutes les connoissances qui leur conviennent ; en même tems que les charmes de leur personne croîtront sous vos yeux, ceux de leur esprit croîtront aussi par vos soins, & je puis vous annoncer de plus que les instructions qu'elles recevront de vous, ne vous seront pas inutiles à vous même, & qu'elles vous en rendront d'autres à leur tour. La nécessité de vous accommoder à leur âge, & à leur délicatesse naturelle vous accoutumera à dépouiller tout ce que vous leur apprendrés d'une secheresse, d'une dureté trop ordinaires au sçavoir ; & d'un autre côté les Personnes de ce rang, quand elles sont nées avec de l'esprit, ont une langue particuliere, des expressions, des tours que les Sçavans seroient trop heureux de pouvoir étudier chés elles. Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonne-

ment, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes; pour une élegance naïve, pour une ſimplicité fine & piquante, pour le ſentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'eſprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a plus en France que par tout ailleurs, graces à la forme de notre ſocieté, & de-là nous viennent des avantages, dont les autres Nations tâcheront inutilement ou de rabaiſſer, ou de ſe diſſimuler le prix. La perfection en tout genre conſiſte dans un mélange juſte de qualités oppoſées, dans une réunion heureuſe qui s'en fait malgré leur oppoſition; l'Eloquence & la Poëſie demandent de la vivacité & de la ſageſſe, de la délicateſſe & de la force, & il arrive que l'eſprit François, auquel les hommes & les femmes contribuent aſſés également, eſt un reſultat plus accompli de différens caracteres. L'Academie croira avoir bien rempli ſa deſtination, ſi par ſes ſoins, & par ſes exemples elle réuſſit à perfectionner ce goût & ce ton, qui nous ſont particuliers, peut-être même ſuffira-t-il qu'elle les maintienne.

REPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, *à Monsieur l'*EVESQUE DE LUÇON, *lorsqu'il fut reçû à l'Académie Françoise le 6 Mars* 1732.

MONSIEUR,

Il arrive quelquefois que sans examiner les motifs de notre conduite, on nous accuse d'avoir dans nos élections beaucoup d'égard aux noms & aux dignités, & de songer du moins autant à décorer notre Liste qu'à fortifier solidement la Compagnie. Aujourd'hui nous n'avons point cette injuste accusation à craindre ; il est vrai que vous portés un beau nom, il est vrai que vous êtes revêtu d'une dignité respectable ; on ne nous reprochera cependant ni l'un ni l'autre. Le nom vous

donneroit presque un droit héréditaire, la dignité vous a donné lieu de fournir vos véritables titres, ces Ouvrages où vous avés traité des matieres, qui, très-épineuses par elles-mêmes, le sont devenuës encore davantage par les circonstances presentes. Beaucoup d'autres Ouvrages du même genre ont essuyé de violentes attaques, dont les vôtres se sont garantis par eux-mêmes, mais, ce qu'il nous appartient le plus particulierement d'observer, il y regne cette beauté de stile, ce génie d'éloquence dont nous faisons notre principal objet.

Nous voyons déja combien notre choix est applaudi par ce monde plus poli & plus délicat, qui peut-être ne sçait pas trop en quoi consiste notre mérite Academique, mais qui se connoît bien en esprit. Ce monde, où vous êtes né, & où vous avés vécu, ne se lasse point de vanter les agrémens de votre conversation & les charmes de votre societé. Nous croirons aisément que ces louanges vous touchent peu, soit par l'habitude de les entendre, soit parce que la gravité de votre caractere peut vous les faire mépriser,

chabées ont le sublime & le majestueux qu'exige une Religion divine, Romulus représente la grandeur Romaine naissante, & mêlée de quelque férocité, Inés de Castro exprime les sentimens les plus tendres, les plus touchans, les plus adroitement puisés dans le sein de la nature. Aussi l'Histoire du Theatre n'a-t-elle point d'exemple d'un succès pareil à celui d'Inés. C'en est un grand pour une Piéce que d'avoir attiré une fois chacun de ceux qui vont aux Spectacles, Inés n'a peut-être pas eu un seul Spectateur qui ne l'ait été qu'une fois. Le desir de la voir renaissoit après la curiosité satisfaite.

Un autre Theatre a encore plus souvent occupé le même Auteur, c'est celui où la Musique s'unissant à la Poësie la pare quelquefois, & la tient toujours dans un rigoureux esclavage. De grands Poëtes ont fierement méprisé ce genre, dont leur génie trop roide & trop inflexible les excluoit ; & quand ils ont voulu prouver que leur mépris ne venoit pas d'incapacité, ils n'ont fait que prouver par des efforts malheureux, que c'est un genre très-difficile. M. de la Motte eût été aussi en droit de le mépriser, mais il a fait mieux,

mieux, il y a beaucoup réussi. Quelques-unes de ses Piéces, car, fussent-elles toutes d'un mérite égal, le succès dépend ici du concours de deux succès, l'Europe Galante, Issé, le Carnaval & la Folie, Amadis de Grece, Omphale, dureront autant que le Theatre pour lequel elles ont été faites, & elles feront toujours partie de ce corps de réserve qu'il se menage pour ses besoins.

Dans d'autres genres, que M. de la Motte a embrassés aussi, il n'a pas reçû les mêmes applaudissemens. Lorsque ses premiers Ouvrages parurent, il n'avoit point passé par de foibles essais, propres seulement à donner des espérances, on n'étoit point averti, & on n'eut pas le loisir de se précautionner contre l'admiration. Mais dans la suite on se tint sur ses gardes, on l'attendoit avec une indisposition secrette contre lui, il en eût coûté trop d'estime pour lui rendre une justice entiere. Il fit une Iliade, en suivant seulement le plan géneral d'Homere, & on trouva mauvais qu'il touchât au divin Homere sans l'adorer. Il donna un recueïl de Fables, dont il avoit inventé la plupart des sujets; & on demanda

pourquoi il faisoit des Fables après la Fontaine. Sur ces raisons on prit la résolution de ne lire ni l'Iliade, ni les Fables, & de les condamner.

Cependant on commence à revenir peu à peu sur les Fables, & je puis être témoin qu'un assés grand nombre de personnes de goût avoüent qu'elles y trouvent une infinité de belles choses; car on n'ose encore dire qu'elles sont belles. Pour l'Iliade, elle ne paroît pas jusqu'ici se relever, & je dirai le plus obscurément qu'il me sera possible, que le défaut le plus essentiel qui l'en empêche, & peut-être le seul, c'est d'être l'Iliade. On lit les Anciens par une espece de devoir, on ne lit les Modernes que pour le plaisir, & malheureusement un trop grand nombre d'Ouvrages nous ont accoutumés à celui des lectures intéressantes.

Dans la grande abondance de preuves que je puis donner de l'étenduë & de la varieté du talent de M. de la Motte, je néglige des Comedies, qui, quoi qu'en Prose, appartiennent au génie Poëtique, & dont l'une a été tout nouvellement tirée de son premier état de Prose, pour être élevée

à la dignité de Piéce en Vers, si cependant c'étoit une dignité selon lui, mais enfin c'étoit toujours un nouveau stile, auquel il sçavoit se plier.

Cette espece de dénombrement de ses Ouvrages Poëtiques ne les comprend pas encore tous. Le Public ne connoît ni un grand nombre de ses Pseaumes, & de ses Cantates spirituelles, ni des Eglogues qu'il renfermoit, peut être par un principe d'amitié pour moi, ni beaucoup de Piéces galantes, enfantées par l'Amour ; mais par un Amour d'une espece singuliere, pareil à celui de Voiture pour Mademoiselle de Ramboüillet, plus parfaitement privé d'espérance, s'il est possible, & sans doute infiniment plus disproportionné. Il n'a manqué à un Poëte si universel qu'un seul genre, la Satire, & il est plus glorieux pour lui qu'elle lui manque, qu'il ne l'est d'avoir eu tous les autres genres à sa disposition.

Malgré tout cela, M. de la Motte, n'étoit pas Poëte, ont dit quelques-uns, & mille Echos l'ont repeté. Ce n'étoit point un enthousiasme involontaire qui le saisît, une fureur divine

qui l'agitât ; c'étoit seulement une volonté de faire des Vers, qu'il exécutoit, parce qu'il avoit beaucoup d'esprit. Quoi ! Ce qu'il y aura de plus estimable en nous, sera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous sans nous mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'instinct des animaux, car cet enthousiasme, cette fureur bien expliqués, se réduiront à de véritables instincts ? Les Abeilles font un Ouvrage bien entendu, à la vérité, mais admirable seulement en ce qu'elles le font sans l'avoir médité & sans le connoître. Est-ce là le modele que nous devons nous proposer, & serons-nous d'autant plus parfaits, que nous en approcherons davantage ? Vous ne le croyés pas, MESSIEURS, vous sçavés trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'enthousiasme pour la Poësie ; mais qu'il faut en même tems une Raison qui préside à tout l'Ouvrage, assés éclairée pour sçavoir jusqu'où elle peut lâcher la main à l'enthousiasme, & assés ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand Poëte si rare ; il se forme de deux

contraires heureusement unis dans un certain point, non pas tout-à-fait indivisible, mais assés juste. Il reste un petit espace libre, où la différence des goûts aura quelque jeu. On peut desirer un peu plus, ou un peu moins; mais ceux qui n'ont pas formé le dessein de chicaner le mérite, & qui veulent juger sainement, n'insistent guere sur ce plus ou ce moins qu'ils desireroient, & l'abandonnent, ne fût-ce qu'à cause de l'impossibilité de l'expliquer.

Je sçai ce qui a le plus nui à M. de la Motte. Il prenoit souvent ses idées dans des sources assés éloignées de celle de l'Hippocrene, dans un fond peu connu de réflexions fines & délicates, quoique solides; en un mot, car je ne veux rien dissimuler, dans la Métaphysique même, & dans la Philosophie. Quantité de gens ne se trouvoient plus en Pays de connoissance, parce qu'ils ne voyoient plus Flore & les Zephirs, Mars & Minerve, & tous ces autres agréables, & faciles riens de la Poësie ordinaire. Un Poëte si peu frivole, si fort de choses, ne pouvoit pas être un Poëte, accusation plus injurieuse à la Poësie qu'à lui. Il s'est répandu depuis

un tems un esprit Philosophique presque tout nouveau, une lumiere qui n'avoit guere éclairé nos Ancêtres, & je ne puis nier aux ennemis de M. de la Motte, qu'il n'eût été vivement frappé de cette lumiere, & n'eût saisi avidement cet esprit. Il a bien sçu cueillir les fleurs du Parnasse; mais il y a cueilli aussi, ou plutôt il y a fait naître des fruits, qui ont plus de substance que ceux du Parnasse n'en ont communément. Il a mis beaucoup de raison dans ses Ouvrages, j'en conviens, mais il n'y a pas mis moins de feu, d'élevation, d'agrément, que ceux qui ont le plus brillé par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raison.

Parlerai-je ici de cette foule de Censeurs que son mérite lui a faits? Seconderai-je leurs intentions en leur aidant à sortir de leur obscurité? Non, MESSIEURS, non, je ne puis m'y résoudre; leurs traits partoient de trop bas pour aller jusqu'à lui. Laissons-les joüir de la gloire d'avoir attaqué un grand nom, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre; laissons-les joüir du vil profit qu'ils en ont esperé, & que quelques-uns cherchoient à accroître par un re-

tour reglé de critiques injurieuſes. Je ſçai cependant que même en les mépriſant, car on ne peut s'en empêcher, on ne laiſſe pas de recevoir d'eux quelques impreſſions, on les écoute, quoiqu'on ne l'oſe le plus ſouvent, du moins ſi on a quelque pudeur, qu'après s'en être juſtifié par convenir de tous les titres odieux qu'ils méritent. Mais toutes ces impreſſions qu'ils peuvent produire, ne ſont que très-paſſageres, nulle force n'égale celle du Vrai. Le nom de M. de la Motte vivra, & ceux de ſes injuſtes Cenſeurs commencent déja à ſe précipiter dans l'éternel oubli qui les attend.

Quand on a été le plus avare de loüanges ſur ſon ſujet, on lui a accordé un premier rang dans la Proſe pour ſe diſpenſer de lui en donner un pareil dans la Poëſie; & le moyen qu'il n'eût pas excellé en Proſe, lui qui avec un eſprit nourri de réflexions, plein d'idées bien ſaines & bien ordonnées, avoit une force, une nobleſſe, & une élegance ſinguliere d'expreſſion, même dans ſon diſcours ordinaire!

Cependant cette beauté d'expreſſion, ces réflexions, ces idées, il ne

les devoit presque qu'à lui-même. Privé dès sa jeunesse de l'usage de ses yeux & de ses jambes, il n'avoit pû guere profiter, ni du grand commerce du monde, ni du secours des Livres. Il ne se servoit que des yeux d'un Neveu, dont les soins constans & perpetuels pendant vingt-quatre années, qu'il a entierement sacrifiées à son Oncle, méritent l'estime, & en quelque sorte la reconnoissance de tous ceux qui aiment les Lettres, ou qui sont sensibles à l'agréable spectacle que donnent des devoirs d'amitié bien remplis. Ce qu'on peut se faire lire ne va pas loin; & M. de la Motte étoit donc bien éloigné d'être sçavant; mais sa gloire en redouble. Il seroit lui-même dans la dispute des Anciens & des Modernes un assés fort argument contre l'indispensable nécessité dont on prétend que soit la grande connoissance des Anciens, si ce n'est qu'on pourroit fort légitimement répondre qu'un homme si rare ne tire pas à conséquence.

Dans les grands Hommes, dans ceux sur tout qui en méritent uniquement le titre par des talens, on voit briller vivement ce qu'ils sont, mais on

on ſent auſſi, & le plus ſouvent ſans beaucoup de recherche, ce qu'ils ne pourroient pas être; les dons les plus éclatans de la Nature ne ſont guere plus marqués en eux que ce qu'elle leur a refuſé. On n'eût pas facilement découvert de quoi M. de la Motte étoit incapable. Il n'étoit ni Phiſicien, ni Geometre, ni Theologien; mais on s'appercevoit que pour l'être, & même à un haut point, il ne lui avoit manqué que des yeux, & de l'étude. Quelques idées de ces differentes Sciences qu'il avoit recueillies çà & là, ſoit par un peu de lecture, ſoit par la converſation d'habiles gens, avoient germé dans ſa tête, y avoient jetté des racines, & produit des fruits, ſurprenans par le peu de culture qu'ils avoient couté. Tout ce qui étoit du reſſort de la raiſon étoit du ſien; il s'en emparoit avec force, & s'en rendoit bien-tôt maître. Combien ces talens particuliers, qui ſont des eſpeces de priſons, ſouvent fort étroites, d'où un genie ne peut ſortir, ſeroient-ils inferieurs à cette raiſon univerſelle, qui contiendroit tous les talens, & ne ſeroit aſſujettie par aucun, qui d'elle-même ne

ſeroit déterminée à rien, & ſe porteroit également à tout?

L'étenduë de l'eſprit de M. de la Motte embraſſoit juſqu'aux agrémens de la converſation, talent dont les plus grands Auteurs, les plus agreables même dans leurs Ouvrages, ont été ſouvent privés, à moins qu'ils ne redevinſſent en quelque ſorte agreables par le contraſte perpetuel de leurs Ouvrages, & d'eux-mêmes. Pour lui il apportoit dans le petit nombre de ſes Sociétés, une gayeté ingenieuſe, fine & féconde, dont le mérite n'étoit que trop augmenté par l'état continuel de ſouffrance où il vivoit.

Il n'y a jamais eu qu'une voix à l'égard de ſes mœurs, de ſa probité, de ſa droiture, de ſa fidelité dans le commerce, de ſon attachement à ſes devoirs; ſur tous ces points la louange a été ſans reſtriction, peut-être parce que ceux qui ſe piquent d'eſprit ne les ont pas jugés aſſés importans, & n'y ont pas pris beaucoup d'interêt. Mais je dois ajouter ici qu'il avoit les qualités de l'ame les plus rarement unies à celles de l'eſprit dans les plus grands Heros des Lettres. Ils ſont ſujets, ou à une

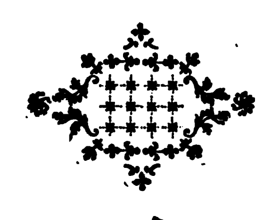
basse jalousie qui les dégrade, ou à un orgueil qui les dégrade encore plus en les voulant trop élever. M. de la Motte approuvoit, il louoit avec une satisfaction si vraie, qu'il sembloit se complaire dans les talens d'autrui. Il eût acquis par-là le droit de se louer lui-même, si on pouvoit l'acquerir. Ce n'est pas que les défauts lui échapassent; & comment l'auroient-ils pû? Mais il n'étoit pas touché de la gloire facile, & pourtant si recherchée, de les découvrir, & encore moins de celle d'en publier la découverte. Severe dans le particulier pour instruire, il étoit hors de-là très-indulgent pour encourager. Il n'avoit point établi dans sa tête son stile pour regle de tous les autres stiles; il sçavoit que le Beau ou l'Agréable sont rares, mais non pas uniques; ce qui étoit le moins selon ses idées particulieres, n'en avoit pas moins droit de le toucher, & il se presentoit à tout, bien exemt de cette injustice du cœur, qui borne & qui resserre l'esprit. Aussi étoit-ce du fond de ses sentimens qu'il se répandoit sur ses principaux Ecrits une certaine odeur de vertu, délicieuse pour ceux qui en peuvent être frappés

Qu'un Auteur qui se rend aimable dans ses Ouvrages est au-dessus de celui qui ne sçait que s'y rendre admirable !

Un des plus celebres incidens de la Querelle sur Homere, fut celui où l'on vit paroître dans la Lice, d'un côté le Sçavoir, sous la figure d'une Dame Illustre, de l'autre l'Esprit, je ne veux pas dire la Raison, car je ne prétens point toucher au fond de la Dispute, mais seulement à la maniere dont elle fut traitée. Envain le Sçavoir voulut se contraindre à quelques dehors de moderation, dont notre Siécle impose la necessité, il retomba malgré lui dans son ancien stile, & laissa échapper de l'aigreur, de la hauteur, & de l'emportement. L'Esprit au contraire fut doux, modeste, tranquille, même enjoué, toujours respectueux pour le vénérable Sçavoir, & encore plus pour celle qui le representoit. Si M. de la Motte eût pris par art le ton qu'il prit, il eût fait un chef-d'œuvre d'habileté ; mais les efforts de l'art ne vont pas si loin, & son caractere naturel eut beaucoup de part à la victoire complette qu'il remporta.

Je sens bien, MESSIEURS, que je

viens de faire un Eloge peu vraisemblable, & je ne crains pas cependant que l'amitié m'ait emporté au-delà du vrai; je crains seulement qu'elle ne m'ait pas inspiré assés heureusement, ou ne m'ait engagé à un trop long Discours. Si M. de la Motte étoit encore parmi nous, & que je me fusse échappé à parler aussi long tems, je le prierois de terminer la Séance selon sa coutume, par quelqu'une de ses productions, & vous ne vous seriés séparés qu'en applaudissant, ainsi que vous avés fait tant de fois. Mais nous ne le possedons plus, & il faut bien que nous nous attendions à le regretter souvent.



LETTRE

De Monsieur DE FONTENELLE *à Messieurs les Auteurs du Journal des Sçavans.*

MESSIEURS,

ON a mis à la tête d'une nouvelle Edition des Œuvres de M. Boileau Despreaux en 1740, *Bolæana ou Entretiens de M. de Monchesnay avec l'Auteur.* Il y a dans ce *Bolæana* quelques endroits que je me crois obligé de relever, parce qu'ils attaquent injustement un nom illustre, & qui doit m'être extrêmement cher. Je vous demande en grace, Messieurs, que ce que j'ai à dire sur ce sujet paroisse dans votre Journal, qui me donnera auprès du Public un passe-port favorable.

Voici comme parle M. Despreaux dans le *Bolæana*, p. xvij. *Tout ce qui s'est*

trouvé de passable dans Bellerophon, c'est à moi qu'on le doit. Lulli étoit pressé par le Roi de lui donner un Spectacle; Corneille lui avoit fait, disoit-il, *un Opera où il ne comprenoit rien, il auroit mieux aimé mettre en Musique un Exploit. Il me pria de donner quelques avis à Corneille. Je lui dis avec ma cordialité ordinaire, Monsieur, que voulés-vous dire par ces vers? Il m'expliqua sa pensée. Et que ne dites-vous cela, lui dis-je? à quoi bon ces paroles qui ne signifient rien? Ainsi l'Opera fut reformé, presque d'un bout à l'autre, & le Roi se vit servi à point nommé. Lulli crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la rétribution de Corneille; il voulut me conter trois cens Louis. Je lui dis, Monsieur, êtes-vous assés neuf dans le monde pour ignorer que je n'ai jamais rien pris de mes Ouvrages? comment donc voulés-vous que je tire tribut de ceux d'autrui? Là-dessus il m'offrit pour moi & pour toute ma posterité une Loge annuelle & perpetuelle à l'Opera; mais tout ce qu'il put obtenir de moi, c'est que je verrois son Opera pour mon argent.*

La Piece de Bellerophon fut jouée quinze mois durant.

Ne serés-vous point trop étonnés, Messieurs, si je vous dis bien nettement & bien positivement, qu'à l'exception

du Prologue, d'un morceau fameux qui ouvre le quatriéme Acte, *Quel ſpectacle charmant pour mon cœur amoureux*, &c. &c. de ce qu'on appelle dans les Opera *Canevas*, de petits vers faits ſur les airs, & qu'on met dans les Divertiſſemens, il ne peut pas y avoir un mot de M. Deſpreaux dans tout Bellerophon, c'eſt-à-dire, dans toutes les Scenes? Je le dis à vous, Meſſieurs, & au Public, parce que je le ſçai de l'Auteur même, qui n'eſt point M. Corneille, qui eſt encore vivant, & qui ſe declarera s'il le faut. Comme il ne veut avancer que ce qu'il ſçait bien ſurement, il n'a pas une certitude ſi abſoluë ſur les endroits qui viennent d'être exceptés.

Si vous me demandés d'où peut venir la differente certitude de cet Auteur ſur les differentes parties d'un même Ouvrage; voici le fait un peu mieux developpé. Il n'eſt pas fort intereſſant par lui-même, mais il ſemble qu'il le devienne un peu par les circonſtances preſentes.

M. de Lulli fatigué du déchaînement continuel de M. Deſpreaux & de tous ſes amis contre les Opera de Quinault, dont il n'avoit jamais ſenti, ou

pour en parler plus moderément, voulu ſentir le talent ſingulier en ce genre, dont il étoit le créateur, craignant auſſi que la recette de ſon Theatre n'en ſouffrît, abandonna M. Quinault, & pria M. Thomas Corneille de lui faire un Opera, ſur lequel il demandoit la permiſſion de conſulter M. Deſpreaux, pour tâcher de lui fermer enfin la bouche. M. Corneille ne goutoit pas trop cette ſorte de travail, il s'aviſa de mettre en ſa place, mais ſans en rien dire, un jeune homme qui étoit en Province. Il lui envoya le Plan de Bellerophon, qui avoit été montré à M. Deſpreaux, & où il eſt vrai que le nom du Magicien Amiſodar, qui eſt heureux & ſonore, fut fourni par lui. Le jeune Auteur executa tout ce Plan dans ſa Province, & il ne toucha pas aux Canevas, qui ne pouvoient ſe faire qu'à Paris de concert avec le Muſicien, parce que les paroles y ſont aſſujetties à des airs de mouvement, placés dans les Divertiſſemens. Tout le reſte eſt de lui ſeul, hormis les endroits qui ont été marqués; mais il n'y a nulle apparence que M. Deſpreaux ait eu la moindre part à ces endroits-là, & quand il les reven-

diqueroit poſitivement, on ne le croiroit pas, ſi l'on connoiſſoit ſon ſtile. Pour M. Corneille, il permit à l'Auteur caché de ſe découvrir, & de ſe vanter s'il vouloit, & il lui eût laiſſé volontiers jusqu'au Plan de la Piece. Son extrême modeſtie, que je ne prétens pas exalter par un ſi petit ſujet, a été très-connuë, & elle a beaucoup relevé tout ce qu'il avoit d'ailleurs de mérite & de talens. Si l'on avoit de lui un Corneliana, il feroit un beau contraſte avec le Bolœana.

Le recit de M. Deſpreaux inſinuë que M. Corneille avoit porté à Lulli un Opera tout fait, & dit nettement que cet Opera étoit ſi mauvais que Lulli *auroit mieux aimé mettre en Muſique un Exploit*, que les vers en étoient ſi obſcurs que M. Deſpreaux en demandoit avec *ſa cordialité ordinaire* l'explication, que M. Corneille ſon humble Diſciple lui donnoit, après quoi il corrigeoit, & qu'ainſi l'Opera fut *reformé preſque d'un bout à l'autre.*

Et moi je réponds *très-cordialement* à M. Deſpreaux que la Piece fut envoyée de Province à Paris Acte par Acte, que ſi le premier Acte eût été en ſtile d'Ex-

ploit, jamais Lulli n'en auroit demandé un ſecond, que les vers envoyés de Province ſont demeurés tels qu'ils en ont été envoyés à quelques changemens près legers & rares, faits en faveur du chant, & que jamais ces vers-là n'ont été blâmés par l'obſcurité. On peut, ſi l'on veut, recommencer à les examiner ſur ce point; à en croire le narré de M. Deſpreaux, il auroit fallu faire une refonte generale de cette malheureuſe Poëſie, & il ne feroit pas poſſible qu'elle ne ſe ſentît encore beaucoup d'avoir été galimatias dans ſon origine.

Lulli, dit M. Deſpreaux, *crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la retribution de Corneille, & voulut me conter trois cens Louis.* La réponſe fut telle qu'elle devoit être, M. Deſpreaux n'avoit garde de prendre une retribution d'Ouvrages qu'il avouoit être d'*autrui*. Mais il reſte une difficulté qui ne paroît pas mépriſable; je ſçai, mais très-certainement, que le même Lulli conta la même ſomme à M. Corneille, il vouloit donc payer deux fois; payer ſix cens Louis au lieu de trois cens que lui avoit couté juſque-là chaque Opera de

Quinault, je laisse à juger de la vraisemblance.

On pourra trouver aussi que l'offre *de la Loge annuelle & perpetuelle à l'Opera pour lui & pour toute sa posterité*, pêche beaucoup par le même endroit. Quoi? Lulli trouveroit si merveilleuses les paroles de Bellerophon? il lui en avoit pourtant déja passé par les mains beaucoup d'autres, qui assurément valoient mieux, & il s'y connoissoit. Quoi? il vouloit acheter si cher la simple inspection de M. Despreaux sur les Opera futurs? Mais le fait est qu'après Bellerophon il retourna aussi-tôt à ce Quinault si meprisé par Despreaux, & ne s'en détacha plus, & eut grande raison. En effet je sçai très-bien, car c'est toujours ici ma façon de sçavoir, que M. Lulli ne fut nullement content des idées & des vûës que M. Despreaux proposoit sur tout ce qui appartient à la conduite du Theatre, à la maniere de préparer, d'ordonner, de filer les Scenes, *&c.* Il ne s'agissoit point-là de donner des ridicules, il n'étoit point dans son élement.

Il y étoit si peu, qu'il a honoré un endroit de Bellerophon d'une louange

peu convenable & beaucoup trop forte. Après avoir dit avant ce grand morceau qu'on a transcrit ici, que les Opera *parlent proprement le langage de la débauche, & point du tout celui de la passion,* il ajoute, *je n'ai vû que dans Bellerophon quelques traits qui marquent un peu de passion.*

L'amour trop heureux s'affoiblit,
Mais l'amour malheureux s'augmente.

Quelle gloire pour le veritable Auteur de ces vers-là, qui après avoir vû Cadmus, Alceste, Thesée, Atis & Isis où il n'y avoit point de traits de passion, a trouvé le secret d'en mettre quelques-uns dans son Opera ! Disons encore plus à son honneur, M. Despreaux ne donne pas seulement cette préference à Bellerophon sur les Opera qui l'ont précedé, mais sur tous ceux qui l'ont suivi, soit de Quinault, soit de plusieurs autres, jusqu'en 1711, époque de la mort de M. Despreaux, car l'expression est tout-à-fait generale, & on peut entendre que de tous les Opera qui ont paru jusqu'en 1711, Bellerophon *est le seul où il y ait quelques traits de passion.* Serieusement cette excessive prédilection de M. Des-

preaux pour Bellerophon marqueroit qu'il y a eu beaucoup de part, & on conjectureroit même legitimement que ces Vers sont de lui, puisqu'il les a loués, si le contraire n'étoit bien certain.

Au fond ces deux Vers ne sont pas proprement un trait de passion, mais une reflexion de personne passionnée, & même si l'on vouloit, de personne qui ne le seroit point.

Ces Vers-ci du même Bellerophon,

Qu'il est doux de trouver dans un Amant qu'on aime
Un Epoux que l'on doit aimer!

vaudroient peut-être mieux dans le même genre, mais un grand nombre d'autres Opera, & sur-tout ceux de Quinault, auroient fourni beaucoup d'autres traits & meilleurs à quelqu'un qui n'auroit pas dédaigné de s'instruire un peu sur cette matiere avant que d'en parler.

Je sens, Messieurs, que me voilà descendu à des bagatelles indignes de votre Journal, je vous en demande pardon, mais je ne vais me relever que trop par une plainte des plus graves.

M. Deſpreaux dit p. lv. que *Thomas Corneille n'a jamais pu rien faire de raiſonnable*, & donne pour toute preuve deux Vers tirés de deux differentes Pieces, dont l'un eſt,

Le crime fait la honte, & non pas l'echaffaut.

& l'autre,

Je la tuë, & c'eſt vous qui me le faites faire.

Le premier a un ſens louche & eſt une eſpece de galimatias, dit M. Deſpreaux. Il eſt vrai ſeulement que le Vers eſt un peu louche pour un Grammairien vetilleux, mais à ce petit défaut près, il eſt très-beau, d'un ſens fort net & bien éloigné du galimatias.

Le ſecond *donne beau jeu à tous les plaiſans du Parterre*, cela eſt vrai, & ils ont d'autant plus beau jeu que M. Deſpreaux leur fait l'honneur de ſe mettre de leur nombre.

Je crois deviner la ſource de ſon extrême injuſtice dans le jugement qu'on vient de voir. Il étoit grand & excellent Verſificateur, pourvû cependant que cette louange ſe renferme dans ſes beaux jours, dont la difference avec les autres eſt bien marquée, & faiſoit ſou-

vent dire *Hélas!* & *Hola!* Mais il n'étoit pas grand Poëte, si l'on entend par ce mot, comme on le doit, celui qui fait, qui invente, qui crée. La vraie Poësie d'une Piece de Theatre, c'est toute sa constitution inventée & créée, les Vers n'en sont qu'un ornement, quoique d'un grand prix, & Polieucte ou Cinna en Prose seroient encore d'admirables productions d'un Poëte. M. Despreaux ne l'est point à cet égard, ou s'il l'est, j'en laisse évaluer le degré à ses plus grands Admirateurs. M. Corneille au contraire étoit plus grand Poëte que Versificateur. Je ne crains point de dire, après tous ceux qui ont porté leur vûë du côté de l'Art du Theatre, qu'on lui en découvre plus qu'à son Aîné même, & que sur ce point son exemple est plus instructif. On avouë qu'en general il a trop négligé la Versification; il figurera, si l'on veut, avec le Poussin excellent dans la composition & l'ordonnance de ses Tableaux, mais foible dans la partie du Coloris; malheureusement M. Despreaux se connoissoit mieux en Versification qu'en toute autre chose, & voulant faire son Métier, il a atta-

qué M. Corneille par ces endroits-là.

Mais ce Métier, qui lui étoit si cher, comment l'a-t'il fait ? car il est bon de se representer cela un peu plus en détail. Il n'a conté pour rien un grand nombre de Tragedies, telles que Stilicon, Camma, Maximien, Antiochus, Laodice, Ariane, le Comte d'Essex, *&c.* & de Comedies, comme D. Bertrand de Cigaral, le Baron d'Albikrac, l'Inconnu, *&c.* Pieces dont quelques-unes subsistent encore au Theatre avec applaudissement; il n'a pas senti le mérite singulier de ces Pieces-là par la conduite qui y regne, non pas même celui qu'elles ont quelquefois par de beaux morceaux de Versification qu'il seroit aisé de montrer, & sur deux Vers, dont par malheur il s'en trouve un qui est beau, il prononce du haut de son Tribunal, sans aucune restriction, sans aucun adoucissement, que *Corneille n'a jamais pu rien faire de raisonnable.* Je n'attaque cet Arrêt foudroyant qu'en le repetant dans ses propres termes.

Je m'en tiens-là, Messieurs, à ce qui est purement Litteraire, & je ne dis rien des Bienseances, des Loix de la So-

ciété, des Mœurs honnêtes extrêmement blessées dans tout ceci. Il ne seroit pas impossible de prouver que cette Morale rigide dont M. Despreaux faisoit profession, s'accommode aussi peu de ses Satires que des Chansons de l'Opera. Ce seroit même une chose curieuse que de bien rechercher quel caractere resulte de tous les traits rapportés dans le *Bolœana*, qui est cependant un Monument élevé à sa gloire. Mais je me renferme uniquement dans ce qui m'interesse, & ne me pique point de l'imiter.

Je suis avec respect, &c. P. S.

J'ai supposé, Messieurs, que le *Bolœana* étoit vrai, que c'étoit veritablement M. Despreaux qui y parloit. Si on en vouloit douter, ce que je ne crois pourtant pas qui arrive, alors ce seroit de l'Auteur du *Bolœana* que je me plaindrois, & tous ceux qui s'interessent à la memoire de M. Despreaux, devroient s'unir à moi, & auroient même encore d'autres plaintes à faire en leur particulier.

✿

DISCOURS

Prononcé par Monsieur DE FONTENELLE, *Doyen & Directeur de l'Academie Françoise, à l'Ouverture de l'Assemblée publique du 25 Août* 1741.

MESSIEURS,

AVANT que de faire en Public les fonctions de la Place où j'ai l'honneur d'être dans ce jour solemnel, je me sens obligé à vous rendre graces de ce que j'y suis. Une Loi, toujours exactement observée, veut que ce soit le sort qui mette l'un d'entre Vous à votre tête, & vous avés voulu me déferer cette dignité indépendamment du sort, en consideration des cinquante années que je conte presentement depuis ma Reception. Un demi-Siécle passé parmi Vous, m'a fait un merite; mais je

l'avouerai, Messieurs, je me flatte d'en avoir encore un autre, & plus considerable, & qui vous a plus touchés, c'est mon attachement pour cette Compagnie, d'autant plus grand, que j'ai eu plus de tems pour la bien connoître. Je dirai plus, ceux qui la composent presentement, je les ai vûs tous entrer ici, tous naître dans ce Monde Litteraire, & il n'y en a absolument aucun, à la naissance de qui je n'aye contribué. Il m'est permis d'avoir pour Vous une espece d'amour paternel, pareil cependant à celui d'un Pere, qui se verroit des Enfans fort élevés au-dessus de lui, & qui n'auroit guere d'autre gloire que celle qu'il tireroit d'eux.

Les trois âges d'Hommes que Nestor avoit vûs, je les ai presque vûs aussi dans cette Academie, qui s'est renouvellée plus de deux fois sous mes yeux. Combien de talens, de génies, de mérites, tous singulierement estimables en quelque point, tous différens entr'eux, se sont succedé les uns aux autres, & en combien de façons le tout s'est-il arrangé pour former un Corps également digne dans tous les tems de prétendre à l'Immortalité, selon qu'il

a osé le déclarer dès sa naissance ! Tantôt la Poësie, tantôt l'Eloquence, tantôt l'Esprit, tantôt le Sçavoir, ont eu la plus grande part à ce Composé, toujours égal à lui-même & toujours divers, & j'ose prédire sur la foi de ma longue experience qu'il ne dégenerera point, & soutiendra cette haute & noble prétention, dont il s'est fait un devoir.

J'ai vû aussi & de fort près, & long-tems une autre Compagnie célebre, dont je ne puis m'empêcher de parler ici, quoique sans une nécessité absoluë, mais à l'exemple de ce Nestor que je viens de nommer. Quand l'Academie des Sciences prit une nouvelle forme par les mains d'un de vos plus illustres Confreres, il lui inspira le dessein de répandre, le plus qu'il lui seroit possible, le goût de ces Sciences abstraites & élevées qui faisoient son unique occupation. Elles ne se servoient ordinairement, comme dans l'ancienne Egypte, que d'une certaine Langue Sacrée, entenduë des seuls Prêtres & de quelques Initiés ; leur nouveau Législateur vouloit qu'elles parlassent, autant qu'il se pourroit, la

Langue commune, & il me fit l'honneur de me prendre ici pour être leur Interprête, parce qu'il conta que j'y aurois reçû des leçons excellentes sur l'Art de la Parole.

Cet Art est beaucoup plus lié qu'on ne le croit peut-être avec celui de penser. Il semble que l'Academie Françoise ne s'occupe que des mots, mais à ces mots répondent souvent des idées fines & déliées, difficiles à saisir, & à rendre precisément telles qu'on les a, ou plutôt telles qu'on les sent, aisées à confondre avec d'autres par des ressemblances trompeuses, quoique très-fortes. L'établissement des Langues n'a pas été fait par des raisonnemens & des discussions Academiques, mais par l'assemblage bisarre en apparence d'une infinité de hasards compliqués; & cependant il y regne au fond une espece de Métaphisique fort subtile qui a tout conduit; non que les hommes grossiers qui la suivoient, se proposassent de la suivre, elle leur étoit parfaitement inconnuë, mais rien ne s'établissoit géneralement, rien n'étoit constamment adopté, que ce qui se trouvoit conforme aux idées naturelles

de la plus grande partie des Esprits, & c'étoit-là l'équivalent de nos Assemblées & de nos Déliberations. Elles ne font plus qu'avec assés de travail ce qui se fit alors sans aucune peine, de la même maniere à peu près qu'un Homme fait n'apprendra point sans beaucoup d'application la même Langue, qu'un Enfant aura apprise sans y penser.

Un des plus pénibles soins de l'Academie, est de développer dans notre Langue cette Métaphisique qui se cache, & ne peut être apperçûë que par des yeux assés perçans. L'esprit d'ordre, de clarté, de précision, nécessaire dans ces recherches délicates, est celui qui sera la clef des plus hautes Sciences, pourvû qu'on l'y applique de la maniere qui leur convient, & j'avois pu prendre ici quelque teinture de cet esprit, qui devoit m'aider à remplir les nouveaux devoirs dont on me chargeoit. Avec un pareil secours, ce sçavoir que les Maîtres ne communiquoient pas réellement dans leurs Ouvrages, mais qu'ils montroient seulement de loin, placé sur des hauteurs presque inaccessibles, pouvoit en descendre jusqu'à un certain point, & se

laisser amener à la portée d'un plus grand nombre de personnes.

Ainsi, Messieurs, car je cesse enfin d'abuser des privileges de Nestor, c'est l'Academie Françoise qui m'a formé la premiere, c'est elle, qui en mettant mon nom dans sa Liste, y a la premiere attaché une certaine prévention favorable, c'est elle qui m'a rendu plus susceptible de l'honneur d'entrer dans de pareilles Societés, & je me tiens heureux de pouvoir aujourd'hui lui en marquer publiquement ma vive reconnoissance. La céremonie du Renouvellement des Vœux au bout de cinquante ans se pratique dans de certains Corps; & si quelque chose d'approchant étoit en usage dans celui-ci, je descendrois volontiers de la premiere Place pour me remettre à celle de Récipiendaire, & y prendre de nouveau les mêmes Engagemens, que j'y pris il y a si long tems. Je me porterois à cette action avec d'autant plus d'ardeur, que je suis presentement plus redevable que jamais à cette respectable Compagnie.

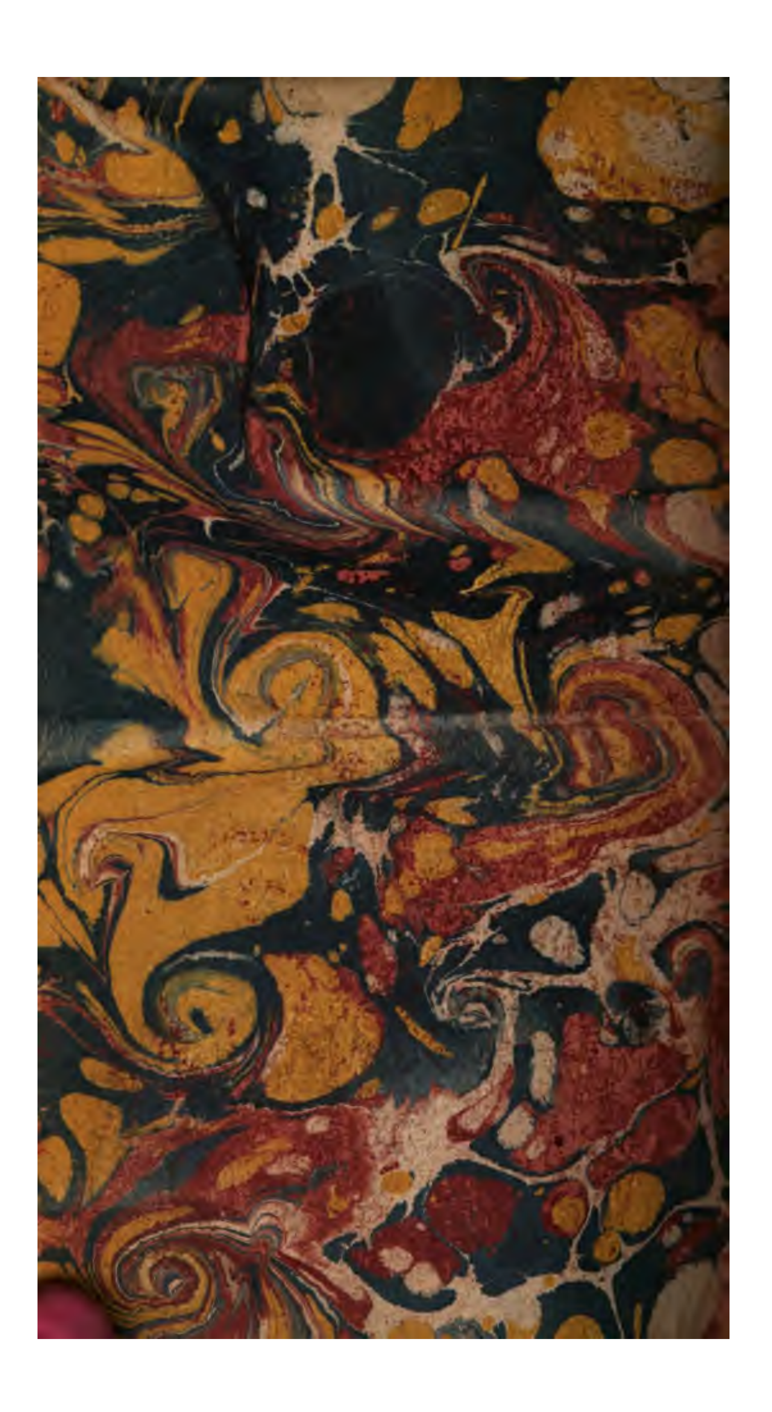
Fin du troisiéme Volume.

TABLE

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce troisiéme Volume.

Fin de la Table.





GG. 23 (Finch)
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

